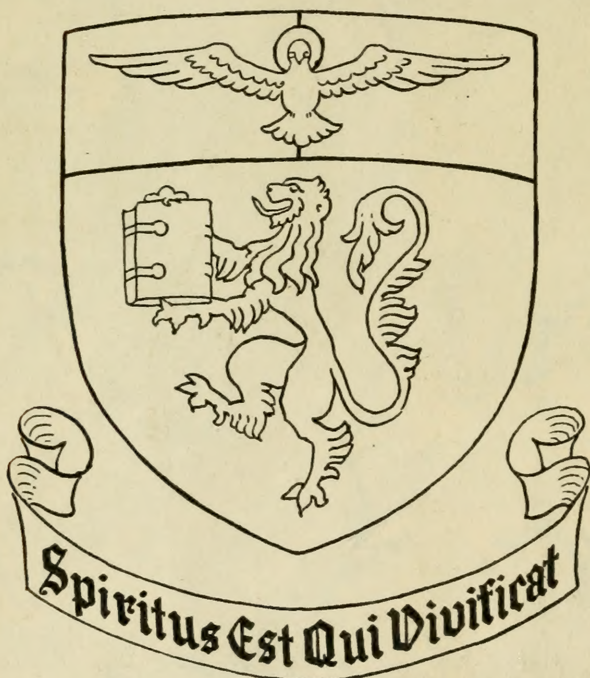

Spiritus Est Qui Vivificat



SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE



SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

PAR

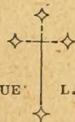
LE R. P. EXUPÈRE DE PRATS-DE-MOLLO

CAPUCIN.

TOME TROISIÈME.



PARIS
LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66



LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Sternwartenstrasse, 46

H. & L. CASTERMAN

Editeurs Pontificaux, Imprimeurs de l'Evêché

TOURNAI

1888


IN CASTRO DOMINI MANEBO

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

LIVRE VI.

L'ÉPREUVE SUPRÊME.

RÉCIT DES ÉVANGÉLISTES.

S. Jean, xix, 24 : Debout près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

S. Matthieu, xxviii, 1 : Le soir du sabbat, lorsque va commencer le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et l'autre Marie allèrent visiter le sépulcre.

S. Marc, xvi, 1 : Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates afin d'embaumer Jésus.

S. Jean, xx, 1-18 : Marie-Madeleine se rendit au sépulcre dès le matin, avant que les ténèbres fussent

dissipées. Elle vit que la pierre avait été ôtée. Elle courut donc, et vint trouver Simon-Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit : « Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis... » Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.

Cependant, Marie se tenait près du sépulcre, en dehors, versant des larmes; et, en pleurant, elle se pencha pour regarder le sépulcre; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été mis le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle répondit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. »

Ayant dit ces mots, elle se retourna et vit Jésus debout; et elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie! » Elle se retourne et lui dit : « Maître! » Jésus lui dit : « Ne me touchez point; je ne suis pas encore monté à mon Père. Mais allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Dieu et votre Dieu. » Marie-Madeleine alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.

S. Matthieu, xxviii, 8-10 : Les saintes femmes

allaient porter la nouvelle aux apôtres. Et voilà que Jésus se présenta devant elles, et leur dit : « *Avete*, salut. » Elles s'approchèrent et embrassèrent ses pieds, se prosternant devant lui. Alors Jésus leur dit : « Ne craignez point; allez dire à mes frères de se rendre en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. »

Dieu a voulu se servir de la Passion, de la mort et de l'ensevelissement de son Fils pour faire passer Marie-Madeleine par l'épreuve suprême de la vie spirituelle. L'âme de notre sainte a été crucifiée avec Jésus-Christ[1], dépouillée de tout, ou plutôt morte, avec Jésus-Christ, à tout et à elle-même ; que dis-je, morte à Jésus même connu des yeux du corps[2], et à la consolation qui vient de Jésus. Comme Jésus, elle ne vivra plus désormais que pour la gloire du Père[3], dans l'adoration parfaite et l'entier accomplissement de la volonté divine.

A l'égard de Marie-Madeleine, par conséquent, la passion tout entière et la résurrection constituent un seul évènement, une seule période de vie spirituelle, une seule évolution de son âme dans son ascension vers la perfection et vers Dieu. L'épreuve qui, en le déchirant, dépouille de tout, le cœur de notre sainte bien-aimée, poursuit son cours, effrayante de majesté puissante et calme ; elle croît toujours, portant à chaque

[1] Christo confixus sum Cruci (GALAT. II, 19).

[2] Et si cognovimus Christum secundum carnem, sed nunc jam non novimus (II COR. V, 16).

[3] Et ego vivo propter Patrem (JOAN. VI, 58).

instant le déchirement à des profondeurs nouvelles, atteignant à la fin les régions de l'âme inaccessibles à toute autre main qu'à celle de Dieu, parce qu'elles sont inconnues de tout autre que de Celui qui l'a créée et qui peut seul, dans cette agonie, lui conserver la vie en la soutenant de sa main gauche au moment même où sa droite l'immole et semble devoir l'anéantir[1]. Peut-être Marie-Madeleine atteignit au sommet le plus élevé où puisse parvenir une âme issue d'Adam et coupable du péché du premier père, tandis que Notre-Seigneur était déjà ressuscité, et Marie, sa mère, consolée. Peut-être, lorsqu'elle s'inclinait pour regarder encore une fois le saint sépulcre, qu'elle savait vide, le feu dévorant sur lequel son cœur était consumé, semblable à un holocauste, emportait avec lui, en élevant jusqu'au ciel sa dernière et plus brûlante flamme, ce qui restait encore en elle, de vie naturelle. L'œuvre commencée avec la passion recevait son couronnement au moment où les joies pascales allaient enfin commencer pour elle.

Il a paru nécessaire, pour ce motif, dans la méditation de la vie évangélique de sainte Marie-Madeleine, de ne faire qu'un seul livre de tout ce qui, pour elle, a trait au double mystère de l'expiation de nos péchés par le sang du Fils de l'homme, et de notre justification par sa résurrection[2].

[1] Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me (Cant. II, 6).

[2] Qui traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram (Rom. IV, 25).

Cependant, historiquement, la passion et la résurrection, tout en s'appelant et se complétant l'une l'autre, sont deux faits distincts. Un intervalle de trois jours les sépare; mais leur caractère les sépare plus encore que la chronologie. A bien des égards, dans la vie de Notre-Seigneur, ces deux évènements se font contraste. Aussi a-t-il fallu diviser en deux parties notre sixième livre. Un court passage de saint Jean, qui nous montre Madeleine au pied de la croix avec Marie, mère de Jésus, est le seul document sacré qui serve de base à la première partie : elle aura pour titre : *Au pied de la croix*. Les textes évangéliques relatifs au rôle de Madeleine autour, si je puis ainsi dire, de la résurrection, sont au contraire abondants. Ils feront le sujet des méditations qui seront groupées sous ce titre : *Auprès du sépulcre*.



PREMIÈRE PARTIE.

AU PIED DE LA CROIX.



La crise suprême et décisive de notre vie spirituelle n'est point dans l'épreuve de notre courage et de notre soumission à la volonté de Dieu, mais dans celle de notre patience et de notre foi. Les grandes douleurs sont ordinairement accompagnées de grâces qui ne sont pas seulement grandes elles-mêmes, mais de plus très senties, et par suite très propres à nous soutenir. Ce qui est grand, du reste, ou ce qui a l'apparence de la grandeur, nous exalte et donne à notre vertu une figure d'héroïsme qui nous plaît. Tous les mouvements de notre âme ne sont pas sans doute purement surnaturels; ce qui nous tire du commun flatte, en effet, notre vanité, et ne saurait être de longue durée. Là donc n'est pas la grande, la suprême épreuve de la vie spirituelle, celle qui déterminera le caractère de notre sainteté, et qui décidera peut-être si nous serons même au nombre des élus.

De quelle manière sera reçue et mise à profit ce que j'ai appelé l'épreuve de notre patience et de notre foi? Comment se passera cette partie de notre vie spirituelle, qu'un maître[1] a comparée au désert aride que rencon-

[1] Le P. Faber.

trèrent les Hébreux au sortir de la Mer Rouge, qu'ils durent fouler pendant quarante ans, et qui reçut le cadavre de presque tous ceux qui y étaient entrés[1]? C'est le grand problème. Le Psalmiste avait sans doute cette épreuve en vue lorsque, après avoir écrit ces paroles : « Je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants, » il ajoutait : « Attendez le Seigneur; agissez virilement; fortifiez votre cœur, et prenez patience sous la main de Dieu[2]. » Ce texte nous servira à mieux entendre le caractère de l'épreuve dont nous voulons parler, en même temps qu'à nous instruire de la manière dont il faut la sanctifier.

Pendant longtemps, nous n'avons pas cru voir les biens du Seigneur uniquement dans la terre des vivants; nous avons cru les voir et les goûter, en partie au moins, dans cette terre d'exil. Une ferveur sensible, qui tenait peut-être à l'ardeur de notre sang, à la fougue de notre jeunesse, à la sensibilité de nos nerfs, semblait nous les promettre, et nous faisait concevoir des espérances excessives, ou plutôt d'étranges prétentions : il n'y avait point de dons, de grâces de choix, de faveurs spéciales départies de Dieu à ses saints, où nous ne pensions pouvoir prétendre. Cette ferveur nous soutenait dans nos épreuves, qui, du reste, proportionnées à nos forces spirituelles de commençant, n'avaient rien de bien extraordinaire. Peut-être même servaient-elles quelquefois à nous entretenir dans la bonne opinion que nous avions de nous-mêmes et de l'excellence de

[1] Filii vestri erunt vagi in deserto annis quadraginta,.... donec consumantur cadavera patrum in deserto (Num. XIV, 33).

[2] Credo videre bona Domini in terra viventum. Expecta Dominum, viriliter age, confortetur cor tuum, et sustine Dominum (Ps. XXIV, 13, 14).

notre voie. Dieu nous éprouvait, pensions-nous, comme d'autres Job et d'autres Tobie, parce que nous lui étions agréables[1]. Il n'y avait pas pour nous d'obscurité sérieuse dans les choses de Dieu, ni dans les voies de la divine Providence; c'était là, sans doute, en nous un effet excellent de la grâce, mêlé à je ne sais quelle confiance en nos lumières. Nous nous imaginions comprendre les causes qui déterminent la sagesse et la puissance de Dieu. Il serait injuste de ne pas reconnaître, en tout cela, à travers les imperfections de notre misérable nature, une vive impression de la grâce divine en notre âme, un sentiment assez prononcé de la présence et de l'action de Dieu.

Ce qu'il y avait de mal dans cet état, c'est que nous ne savions pas en voir l'imperfection, et que nous manquions d'humilité. Nous ne savions pas assez discerner la part de Dieu dans notre vie spirituelle, et nous manquions de reconnaissance envers lui. Nous nous imaginions que c'était la voie à peu près nécessaire et naturelle de tous ceux qui pouvaient avoir quelque bonne volonté envers Dieu, et nous manquions de charité envers les âmes dont la voie différait de la nôtre. Quant à nos imperfections, s'il nous arrivait de les entrevoir, nous ne nous y arrêtions pas assez longuement pour en éprouver une confusion salutaire, et pour perdre quelque chose de notre confiance en nous-mêmes; il nous suffisait d'en demander, un peu à la hâte, pardon à Dieu, et nous passions à d'autres pensées moins pénibles. Et si l'idée nous venait que ce qu'il y avait de bon en nous était un pur don de Dieu, ne dépendant que de sa seule miséricorde, sans aucun mérite de notre part,

[1] Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te (Tob. XII, 13).

au lieu de creuser dans cette riche mine de notre foi, et d'étudier notre vie à cette lumière précieuse, qui aurait produit tout ensemble quelques sentiments de reconnaissance et d'humilité, nous passions sur ce point, désagréable à notre orgueil, comme l'on passe sur des charbons ardents, et notre contentement insensé de nous-même en sortait, sinon fortifié, du moins aussi vivant que jamais. Enfin, malgré les enseignements répétés de notre jeune expérience, nous n'arrivions pas à nous persuader que quiconque ne nous ressemblait pas pût être agréable à Dieu. Hélas! pour beaucoup, l'entrain heureux de la jeunesse spirituelle est disparu depuis longtemps, et les misères de notre pauvre cœur orgueilleux n'ont pas disparu avec lui!

Quoi qu'il en soit, telle a été longtemps notre condition dans le service de Dieu. Cependant, tout à coup pour les uns, lentement pour les autres, d'une manière presque insensible pour un grand nombre, les espérances inconsidérées se sont évanouies; le sentiment si vif de la présence et de l'action de Dieu est disparu; nous ne pensons plus voir Dieu et les biens de Dieu ici-bas. Heureux si nous croyons fermement les voir dans la terre des vivants! Ce qui s'est passé en notre âme a été quelque chose d'analogue à ce qui arriverait pour nos yeux, si une vision heureuse s'éloignait de nous, s'effaçant lentement à mesure qu'elle s'enfoncerait dans les espaces, jusqu'à ce qu'elle disparût, en nous laissant, avec le vide d'elle-même, le dégoût de tout ce qui n'est pas elle. Le goût et la joie de servir Dieu ont disparu; le sentiment de Dieu et la consolation de ce qui se rapporte à Dieu se sont éteints; l'action de Dieu s'est si bien cachée dans les causes secondes, que le doute hante notre esprit, et lui fait se demander si elles n'agissent pas seules. Aucune pratique de la vie spirituelle ne nous

intéresse ; aucun sacrement, aucune grâce ne semble avoir le pouvoir d'arracher notre âme à son morne abattement ; aucune lecture, aucune cérémonie pieuse ne rouvre la source des larmes, depuis longtemps tarie. L'âme est bien dans le désert dont parlait le maître spirituel cité plus haut : Point de voie ! Point d'eau [1] ! Au-dessus de notre tête, un ciel de feu ; tout autour de nous, la solitude morne ; au dedans, la soif inassouvie et l'abattement ; peut-être au loin, le cri et le rugissement nocturne des fauves.

Ce qu'il y a alors de plus amer pour notre âme, se sont les tentations contraires à la foi ; et tout lui procure cette sorte de tentations. Autrefois, nous aurions vu la main de Dieu ; nous aurions cru deviner le dessein de sa Providence dans l'événement qui maintenant nous trouble et nous tente de dire avec les impies : « Où donc est leur Dieu [2] ? » Autrefois, nous nous serions tranquillement humiliés de notre impuissance à bien faire, et nous aurions songé à mieux faire dorénavant. Maintenant, je ne sais quel dépit nous prend contre Dieu même, et nous sommes exposés à quelque pensée contre l'efficacité, ou même la réalité, des sacrements. La paix des impies, leur triomphe momentané, nous trouble presque autant qu'il avait autrefois troublé David ; nous chancelons comme lui ; mais nous ne savons pas entrer avec lui dans le sanctuaire [3], ou, si nous y entrons, c'est en vain. Et tout cela dure longuement. Or, c'est la longueur même de l'épreuve de notre foi qui nous met dans une sorte d'irritation, de mauvaise humeur, de dépit spiri-

[1] In terra deserta et invia et inaquosa (PSAL. LXII, 3).
[2] Ubi est Deus eorum (PSAL. CXIII, B, 2) ?
[3] Mei autem pene moti sunt pedes : pene effusi sunt gressus mei : Quia zelavi super inimicos, pacem peccatorum videns..... Donec intrem in sanctuarium Dei (Ps. LXXII, 2, 3, 17).

tuel. Il faut prendre bien garde pour qu'à chaque instant cette malheureuse disposition ne nous fasse commettre quelque faute. Ce n'est point que, de temps en temps, Dieu ne fasse, en nous et autour de nous, quelque grande évidence de sa présence [1]. Mais que faisaient aux Hébreux les miracles du désert ? Les miracles passaient vite; leur impression s'effaçait presque aussi vite, et le désert, le désert morne, stérile, embrasé et desséché, s'étendait autour d'eux aussi loin que leurs yeux pouvaient voir. Il leur semblait que le monde entier était ce désert, et qu'ils n'arriveraient jamais à en sortir. Ainsi est la pauvre âme dans cet état, que nous avons peut-être longuement décrit sans parvenir à le faire connaître à quiconque n'en a pas l'expérience personnelle. Oui, plaise à Dieu que les pauvres âmes qui sont dans cet état, ne cessent pas un seul instant de croire qu'elles verront les biens du Seigneur dans la terre des vivants !

Quelle doit être notre conduite pendant la durée de cette épreuve ou de cette lassitude de notre âme? Le Psalmiste nous l'a dit : « Attendez le Seigneur, agissez virilement; que votre cœur se fortifie ! Soutenez l'opération de Dieu. »

Attendre le Seigneur ! Que de fois le bon Maître nous a répété cette parole ! Que de fois il a voulu nous mettre en garde contre l'ennui, les dangers, les négligences, dont l'âme se rend si aisément coupable, lorsque l'attente se prolonge. On est exposé alors à oublier qu'on est le serviteur d'un autre ; on est exposé à se négliger, parce qu'on oublie qu'on devra rendre compte ; on est exposé à traiter durement les autres serviteurs [2], parce qu'on

[1] Sed spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ ostensionis evidentiam (II Mac. III, 24).

[2] Si autem malus servus... cœperit perustere conservos suos (Matth. XXIV, 49).

oublie qu'on l'est soi-même, et que les autres sont aussi chers au cœur du Maître, que nous le sommes nous-mêmes. Attendre le Seigneur, mais l'attendre avec la certitude qu'il viendra. S'il met du retard, attendre avec plus de soin encore; car, non seulement il ne manquera pas de venir, mais il viendra à l'improviste, comme un voleur, pendant la nuit[1]. Et malheur à nous, si, à son arrivée, il ne trouve point sa maison préparée pour le recevoir! Attendre le Seigneur, mais l'attendre comme il convient au serviteur d'attendre son Maître, c'est-à-dire sans juger sa conduite, sans nous plaindre de son retard[2], sachant qu'il ne nous doit rien, et reconnaissant que nous l'avons assez mal servi dans le passé, pour mériter, non le traitement qu'il nous fait subir en ce moment, mais l'exclusion éternelle de sa demeure. Attendre le Seigneur, non pas seulement avec une foi invincible et respectueuse, et avec une humilité pleine de saints désirs, mais avec un abandon entier à l'action de sa providence, dont le sens nous est inconnu, et que nous ne devons pas même chercher à pénétrer[3]. Ce que Dieu fait est toujours digne de Dieu, toujours à sa propre gloire[4], toujours au bien de ses enfants. C'est assez. Quelle figure fera l'impatience et l'impertinence de l'homme devant l'amour infini et éternel? Son péché ne réussira pas même à détourner le cours majestueux et calme de la miséricorde et de la

[1] Quia dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet (I Thess. V, 2).

[2] Si moram fecerit, expecta illum, quia veniens veniet, et non tardabit (Habac. II, 3).

[3] Quis poterit scrutare vias ejus? Aut quis potest ei dicere : Operatus es iniquitatem? Memento quod ignores opus ejus (Job. XXXVI, 23).

[4] Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov. XVI, 4).

compassion de Dieu pour lui. Il veut fortifier notre foi ; il veut purifier notre charité ; il sait quels moyens il lui convient de prendre, quel temps il y faut employer, quand et de quelle manière doit finir cette épreuve. Attendez le Seigneur !

Agir virilement, c'est-à-dire être plus fidèle, plus généreusement, plus soigneusement fidèle que jamais à la volonté de Dieu, ne pas se lasser comme un enfant que les difficultés rebutent, mais persévérer comme un homme ; vouloir ce que Dieu veut, faire ce que Dieu veut, souffrir ce qui plaît à Dieu, et ne nous plaindre jamais de la part qui nous est faite, persuadés que toute part, hormis l'enfer éternel, est au-dessus de nos mérites, c'est le devoir de l'homme ; nous sommes ses créatures pour cela. La foi, la certitude que nous servons Dieu, doivent nous suffire pour régler notre vie. Avons-nous cessé de connaître le but vers lequel nous tendons? Avons-nous cessé de connaître la loi de notre Dieu? Bien plus, nous ne pouvons pas même l'ignorer : quelque loin que nous paraisse le Seigneur, il est tout près ; que dis-je, il est au milieu de nous-même[1], et c'est lui qui soutient par sa grâce notre pauvre volonté, si faible, si chancelante[2]. Le courage, c'est le fait de l'homme ; l'énergie, la persévérance, c'est le fait de l'homme : agissons donc virilement. Laissons les lamentations et les regrets aux femmes, les dépits et les découragements aux enfants. Agissons plus virilement encore : épousons contre nous-mêmes la cause de Dieu. Nous sommes homme, nous sommes raisonnable ; nous nous souvenons. Qu'avons-nous mérité de Dieu? Quel profit

[1] Quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum ; in ipso enim vivimus, movemur et sumus (ACT. XVII, 27, 28).

[2] Et spiritus adjuvat infirmitatem nostram (ROM. VIII, 26).

avons-nous tiré de sa grâce? quel usage avons-nous fait des dons dont il nous a comblés ? Ah! plaignons-nous de nous-mêmes : Dieu nous délaisse, disons-lui que nous l'avons mérité. Il nous prive de sa présence, avouons que nous n'en sommes pas digne! Confessons que nos péchés seuls sont la cause de la sécheresse, de la disette de notre cœur[1], et, loin de nous plaindre de la pénitence que Dieu nous impose, agissons virilement en ajoutant les austérités corporelles aux douleurs de l'âme. La contrition, et la contrition réduite en œuvres de pénitence, est ce qu'il y a de plus viril, parce que c'est ce qu'il y a de plus raisonnable.

Du reste, nous savons où est le pain des forts et le vin qui réjouit le cœur de l'homme : fortifions donc notre cœur! Nous avons, pour nous fortifier, la divine eucharistie, le souvenir de la passion, les exemples des saints, la parole de Dieu et la prière. Nous manque-t-il encore quelque chose? Nous avons le cœur de Marie, le cœur d'une Mère, de la vierge puissante, de la vierge clémente, qui veille sur nous, et qui, nous le savons, prie toujours pour nous. Quelqu'un l'a-t-il invoquée en vain dans sa détresse? Quelqu'un, dans son affliction, a-t-il recherché inutilement ses consolations ? Que nous faut-il de plus? Pouvoir être content de nous et de nos œuvres; pouvoir nous complaire en notre perfection? C'est un grand bien que nous soyons enfin forcé de sortir de nous-même, et de nous appuyer, dépouillé de tout et surtout de nous-même, sur la croix nue. Nous pensions être fort lorsque nous n'étions qu'enflé ; l'enflure a disparu, et ce qui donne la force véritable est à notre disposition. « Que notre cœur se fortifie! »

[1] Et peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis ne exaudiret (Is. LIX, 2).

Et soutenons l'opération du Seigneur sur notre âme. Souvenons-nous qu'il est bon, qu'il est père, qu'il a donné son Fils pour nous, qu'il nous prodigue le précieux sang et la divine Eucharistie; souvenons-nous qu'il nous a préparé un trône dans le ciel, et nous dirons avec le prophète : « Alors même que vous me tueriez, j'espérerais en vous : en vous qui tuez et vivifiez, qui conduisez jusqu'à l'enfer et qui en ramenez[1] ! » Souvenons-nous de la conduite de ce Père à l'égard de son Fils unique et bien-aimé; pensons à l'agonie, à la croix, aux outrages, à la flagellation, au couronnement d'épines, aux cris de mort poussés contre lui par tout un peuple; pensons aux douleurs de la divine Mère; voyons tous les saints marqués du sceau de la croix, et nous rougirons de porter si difficilement la part si petite qui nous a été faite dans la douleur et l'abandonnement. La seule attitude qui convienne à l'homme à l'égard de Dieu, est de se livrer tout entier à sa conduite, de s'abandonner sans réserve entre ses mains. Notre seule préoccupation légitime devrait être la crainte d'avoir une volonté à nous, une volonté qui ne serait pas la volonté de Dieu, une sagesse à nous et une ligne de conduite à nous, qui ne seraient ni la sagesse de Dieu, ni la direction que Dieu veut imprimer à notre âme. Oui, soutenons l'opération du Seigneur; soutenons-la, quelle qu'elle puisse être, comme il convient de soutenir une œuvre de Dieu, une œuvre de la Sagesse infinie, une œuvre de l'amour éternel. Soutenons-la avec une humilité reconnaissante, car nous ne sommes pas digne qu'il condescende à s'occuper de nous. Soutenons-la avec un profond

[1] Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo (JOB. XIII, 15). — Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit (I REG. II, 6).

sentiment d'adoration, car celui qui opère est notre Dieu. Soutenons-la avec amour, car il est notre père, et quel père[1] ! La foi doit exiger que nous nous efforcions de faire dès maintenant ce que la claire vision du sens de l'œuvre de Dieu nous fera faire au ciel[2]. Le but qu'il poursuit, c'est notre sanctification, notre perfection, notre salut. Il s'occupe maintenant de retrancher en nous ce qui nous retenait loin de lui, captifs des biens terrestres, esclaves de nous-mêmes. Quand il aura terminé, nous serons libres, nous pourrons nous élever vers lui ; rien ne nous empêchera plus de suivre le mouvement du Saint-Esprit. Il s'occupe de réformer le corps de notre bassesse, et de la transfigurer au corps de sa ressemblance[3] ; il nous enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en nous[4]. Le bloc de marbre, s'il avait le sentiment de ce que fait de lui le sculpteur, ne se plaindrait point des coups de ciseau qu'il reçoit : ils lui donnent l'immortalité, et le font passer de l'état informe à celui de chef-d'œuvre. Dieu dégage du chaos de notre vie spirituelle la beauté même de Jésus-Christ, et c'est pour l'éternité. S'il semble nous délaisser, aimons-le ; s'il paraît nous repousser, adorons. Quoi qu'il fasse, abandonnons-nous à lui, et qu'il réalise lui-même en nous le dessein qu'a conçu en notre faveur sa sagesse infinie et son amour éternel.

Nous ne croyons pas être paradoxal en assimilant les douleurs de sainte Marie-Madeleine à ce qui a été appelé

[1] Nemo tam pater (TERLULLIAN.).

[2] Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium (HEBR. XI, 1).

[3] Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ (PHIL. III, 21).

[4] Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis (GALAT. IV, 19).

l'épreuve de la foi, le désert de l'âme. Il y a, sans doute, des différences : celle de la durée, par exemple, et celle de l'intensité. Mais il arrive assez souvent que Dieu compense ces deux différences l'une par l'autre : il y a des flammes qui brûlent, et il y en a qui dévorent. Au fond, ce qui caractérise essentiellement l'épreuve dont nous parlons, c'est une sorte d'effacement de Dieu sous le regard de l'âme, la cessation du sentiment de sa grâce et de son action en nous ; il nous parait que ce n'est pas nous seulement qui avons tant de peine à trouver Dieu ; Dieu, de son côté, semble ne vouloir pas que nous le trouvions. On dirait que nous lui sommes devenu indifférent, sinon odieux ; son cœur de Père n'a plus pour nous de sourire, ni d'encouragement ; les voies de sa providence, non seulement sont devenues inexplicables, mais semblent en contradiction avec ce que nous attendions de lui ; les causes secondes qu'il emploie, le dérobent si bien à nos regards, qu'elles paraissent agir seules.

Tous ces caractères ne se trouvent-ils pas, à un degré d'intensité et d'acuité qui a été rarement égalé, dans la douleur de Madeleine au pied de la croix de Jésus-Christ ? Les lecteurs que la dévotion envers cette sainte aura entraînés sur nos pas jusqu'à ce moment de sa vie évangélique, verront bien du premier regard que c'est, en effet, pour elle l'épreuve de la foi et, sinon de la patience, au moins de la constance. Il doit y avoir eu, dans cette crise suprême de sa grande âme, des moments où la présence même de Marie n'était plus une consolation, et demeurait à peine un appui, qui ne la distrayait pas dans l'immense solitude de son cœur. Il serait superflu d'ajouter qu'elle a admirablement su agir durant toute l'épreuve conformément aux con-

seils du Roi-Prophète : « Attendez le Seigneur ; agissez virilement ; fortifiez votre cœur, et prenez patience sous la main de Dieu. »

Après cette épreuve, les saintes Écritures ne nous disent plus rien de sainte Marie-Madeleine. Ce que notre âme pouvait apprendre à son école, est enseigné. La vie nouvelle et supérieure, la vie de pur amour, la vie d'intime union à Dieu, qui suit cette épreuve, est le secret de Dieu ; nous en connaîtrons la beauté dans l'éternité. Du reste, si quelque âme privilégiée devait arriver à une vie semblable, elle n'aurait besoin ni de leçons ni de modèles. Essayons, nous qui n'avons pas sujet d'espérer des grâces que non seulement nous n'avons pas su mériter, mais que la vulgarité de notre cœur et de notre vie nous rend incapables de porter, essayons de profiter des dernières leçons qu'elle nous donne, et de suivre, quoique de bien loin, les exemples héroïques qu'elle nous prodigue.

MÉDITATION I.

L'AME CONTEMPLATIVE EST APPELÉE A PRENDRE PART A L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION, ET PAR CONSÉQUENT A ÊTRE CRUCIFIÉE AVEC JÉSUS-CHRIST.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère... et Marie-Madeleine.



ADORONS la très sainte et très auguste Trinité, un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Un seul Dieu, c'est-à-dire une seule nature divine, une seule intelli-

gence, une volonté unique, une même opération. Sans doute, cette volonté sainte, cette opération unique, peut se manifester et se produire à notre égard de différentes manières; sans doute, selon la diversité des impressions que les opérations divines font en nous, selon leur caractère le plus saisissant et le terme où elles nous conduisent plus immédiatement, il est juste de les approprier à celle des personnes divines de qui, suivant notre manière de concevoir, elles semblent émaner plus directement. Cependant, tous les secrets divins, toutes les œuvres de Dieu et la manière même dont elles atteignent notre âme et l'impressionnent, sont communs aux trois personnes divines. Or, puisque ce sont là des opérations divines, il faut que ce soient des décrets d'une puissance infinie dans sa sagesse et dans sa bonté, des manifestations d'une sagesse infinie dans sa puissance et dans son amour, des œuvres d'une charité infinie dans sa puissance et dans sa sagesse. Puissance pleine d'amour, sagesse pleine d'amour, amour plein de sagesse et de puissance, c'est le caractère nécessaire de toute œuvre extérieure de Dieu. Nous pouvons ne pas voir toujours distinctement qu'il en est ainsi, car, ô mon Dieu, vous êtes véritablement un Dieu caché[1]; mais il en est ainsi toujours. Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seul Dieu vivant et véritable, nous accorde la grâce de le croire toujours! Qu'il daigne, ce Dieu très bon et très grand, affermir en nous cette foi, afin que nous sachions sans cesse l'adorer, le bénir et le louer, pour ce qu'il a fait jusqu'à présent, pour ce qu'il fait encore, et pour ce qu'il fera pour nous et en nous.

Lorsque la Passion de notre divin Maître commença,

[1] Vere tu es Deus absconditus (Is. XLV, 15).

Marie-Madeleine était à Jérusalem, dans la maison de Jean, avec Marie, Mère de Jésus. Elle avait dû probablement y venir dès la matinée du jeudi; mais, sans aucun doute, elle y était le soir, tandis que le Sauveur célébrait la Cène avec ses apôtres et instituait le très saint sacrement de l'Eucharistie. Ce serait une irrévérence envers notre chère sainte, et presque un crime, de supposer qu'elle fût venue à Jérusalem d'elle-même, poussée par la générosité de son caractère, la force et la tendresse de son amour. Au degré de vie spirituelle où nous la savons arrivée, les âmes ne font rien d'elles-mêmes, elles obéissent à Dieu. Les causes les plus élevées, les fins les plus parfaites, ne suffisent pas par elles-mêmes à les faire agir, et ne leur paraîtraient pas justifier leurs œuvres si elles venaient à les déterminer. Elles sont à Dieu, et la seule volonté de Dieu est le ressort qui les fait agir, comme le but qu'elles veulent atteindre. Si cette règle pouvait souffrir quelque exception, ce ne serait point de la part d'une âme contemplative, de la part de Marie-Madeleine. De telles âmes ont une plus grande habitude du commerce avec Dieu, plus de dispositions à recevoir l'impression de sa lumière et de sa grâce; leur détachement de tout ce qui n'est point celui qui est leur constante occupation, joint à l'ardeur du désir de lui plaire, leur rend comme impossible tout autre chose qu'obéir à Dieu.

Marie-Madeleine était donc à Jérusalem parce que Dieu avait voulu qu'elle y fût; elle en avait la conscience. Mais quelle voix, ô sainte bien-aimée, s'était fait entendre dans les profondeurs de votre âme? Vous avez entendu d'abord la voix de votre Jésus. Il ne nous semble pas possible que, pendant les derniers entretiens dont le Seigneur daigna vous favoriser à Béthanie, il ne vous ait point donné ou l'ordre ou la permission de le

suivre au Calvaire. Jésus, qui vous aimait[1] et qui connaissait votre cœur, vous parlait des mystères de douleur et d'amour qu'il allait accomplir à Jérusalem[2]; il daignait vous laisser voir les angoisses de son cœur divin, et recevoir avec bénignité vos encouragements[3], comme il reçut plus tard, à Gethsémani, ceux de l'Ange que son Père lui envoya; mais surtout il préparait votre âme et la rendait capable d'assister sans mourir au drame sanglant du Calvaire. Il semble également impossible de supposer et que vous ne lui ayez pas manifesté le désir de mourir avec lui, et que Jésus ne vous ait point dit : « Vous serez au pied de ma croix, et vous me verrez mourir; mais vous vous souviendrez que ce ne sont pas les supplices, mais l'amour qui me donne la mort. »

Cependant, ce n'était pas le seul Verbe incarné qui appelait Madeleine au Calvaire. Le Père de Jésus-Christ, qui avait choisi Abraham pour conserver la connaissance et le culte de Dieu sur la terre, avait choisi Marie-Madeleine pour être, après la très sainte Vierge, celle des saintes femmes qui contribuerait le plus à arracher son sexe à l'état de sujétion et d'infériorité où il avait été condamné après le premier péché, et lui faire reprendre sa place à côté de l'homme, selon que Dieu l'avait institué au commencement[4]. Or, comme Abra-

[1] Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam (JOAN. XI, 5).

[2] Quia ecce ascendimus Jerosolimam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum.... et damnabunt eum morte et tradent eum gentibus : Et illudent ei, et conspuent eum, et flagellabunt eum, et interficient eum (MARC. X, 33).

[3] Sinite eam, quid illi molesti estis? Bonum opus operata est in me.... Quod habuit hæc fecit (MARC. XIV, 8).

[4] Ad imaginem Dei creavit illum : Masculum et feminam creavit (GEN. I, 27). — Faciamus ei adjutorium simile sibi (II, 18).

ham, pour répondre à l'appel du Seigneur, avait dû quitter son peuple et la maison de son père pour aller d'abord au lieu que Dieu lui désigna, et, après beaucoup de douleurs, monter enfin sur la montagne du sacrifice, Marie-Madeleine, de son côté, avait entendu au fond de son âme une voix du ciel qui lui disait : « Écoute, ma fille, et vois, incline ton oreille et ton cœur à ma volonté, et oublie ton peuple et la maison de ton père [1]. » Après beaucoup de larmes, elle devait, elle aussi, monter sur la montagne du sacrifice, et apprendre, au pied de la croix, que celui qui est appelé à aider Jésus-Christ dans l'œuvre de la Rédemption des âmes, est appelé en même temps à souffrir avec Jésus-Christ pour les âmes [2]. Elle sentait, par l'action ineffable de la grâce divine en son âme, que ce n'était pas assez d'avoir pleuré aux pieds de Jésus, et de l'avoir suivi dans ses courses apostoliques, que ce n'était pas assez d'avoir renoncé à toute joie naturelle pour l'aimer lui seul, d'avoir eu le cœur brisé par la douleur, et d'avoir, au banquet de Béthanie, oint pour la sépulture le corps du Rédempteur; elle sentait qu'il fallait encore monter avec lui sur le Calvaire, et, en le voyant mourir, souffrir assez, au pied de la croix, pour être comme clouée de cœur et d'âme avec lui sur la croix [3].

De son côté, l'Esprit d'amour, le Saint-Esprit, appelait Madeleine au Calvaire d'une manière plus pressante encore. Il lui avait donné la force de vivre loin de Jésus aussi longtemps que la vie du Seigneur ne courait aucun danger; mais, précisément parce qu'il est charité, il ne

[1] Audi filia, et vide, et inclina aurem tuam : Et obliviscere populum, et domum patris tui (Ps. XLIV, 11).

[2] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia (Col. I, 24).

[3] Christo confixus sam cruci (Gal. II, 19).

donnait plus cette force lorsque le moment de la passion et de la mort arrivait[1]. Ce que l'Esprit-Saint avait fait dans le cœur de Marie-Madeleine était plus fort que la mort : elle n'aurait pas pu vivre loin de son bien-aimé, sachant qu'il allait à l'ignominie, à la douleur, à la mort. Et cette impossibilité, c'était l'Esprit-Saint qui l'avait faite; et il l'augmentait encore en rendant l'amour de Madeleine plus brûlant et plus parfait, tandis que Jésus lui parlait de sa passion prochaine. Celui qui est charité disait au fond du cœur de l'humble pécheresse de Béthanie : « La voix de la tourterelle a été entendue ; le temps de la taille est venu ; les fleurs vermeilles du précieux sang vont briller sur notre terre : levez-vous, ô mon amie, et venez[2]. » Et Madeleine, semblable à l'Épouse des saints Cantiques qui, languissante d'amour, demandait à être soutenue par des fleurs et à s'appuyer sur les fruits[3], Madeleine, languissante d'un amour semblable, afin d'en supporter l'excès, avait besoin d'être soutenue par la douleur et de s'appuyer sur la croix rouge du sang de son Bien-Aimé.

Comme la vierge sacrée que les vœux de religion vont fiancer au Sauveur crucifié, vous avez entendu, ô Madeleine, le triple appel, l'appel des trois personnes divines. Il vous a été dit par trois fois : « Viens ! » Vous avez su que vous alliez à votre Bien-Aimé, et vous n'avez point regardé si le chemin qui conduit à Jésus crucifié est couvert d'épines. Vous avez su que la voie où marchait votre Époux divin était une voie d'ignominies et de

[1] Ordinavit in me caritatem (CANT. II, 4).

[2] Flores apparuerunt in terra nostra ; tempus putationis advenit ; vox turturis audita est in terra nostra :.... Surge, amica mea, speciosa mea, et veni (CANT. II, 12, 13).

[3] Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo (CANT. II, 5).

douleurs, et que la croix et la mort étaient au bout. Cependant vous n'avez point pensé que le décret éternel qui condamnait votre Bien-Aimé à la mort, fût entaché de cruauté; vous n'avez point cru qu'il y eût folie à vouloir sauver les hommes par la croix, ou faiblesse à livrer sans défense le Fils de Dieu à la main des méchants[1]. Vous avez vu et vous avez adoré la sagesse, la puissance, la bonté de Dieu. Il s'agissait pourtant de Jésus, de votre Jésus, de sa vie, de son honneur; il s'agissait de le voir mourir comme un criminel, de la main de ses ennemis un moment triomphants! Mais le recueillement gardait en votre âme la foi pure et l'adoration parfaite. Le souffle de mort qui passa sur le Calvaire, déchira votre âme, sans doute, lui qui ébranla la terre jusqu'en ses fondements, et fit trembler le ciel aussi bien que l'enfer; mais votre âme déchirée adorait, prosternée. l'amour, la sagesse, la puissance qui immolait dans l'ignominie votre Jésus.

Nous n'osons pas faire un retour sur nous-mêmes après avoir contemplé votre cœur, ô chère sainte. Hélas! lorsque Dieu nous appelle à la douleur ou à l'humiliation, notre foi s'ébranle, parce que notre cœur est dissipé, et, loin d'adorer avec soumission la volonté de notre Dieu, nous oublions qu'il est notre Dieu, nous ne nous souvenons plus qu'il est notre père, nous voulons ignorer qu'il a compté tous les cheveux de notre tête, et que sans lui, pas un ne tombera à terre[2]. Qu'il daigne prendre notre faiblesse en pitié, ce Dieu que notre ingra-

[1] Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est (I Cor. I, 18). — Filius hominis tradetur in manus hominum, et occident eum (Marc. IX, 30).

[2] Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt (Luc. XII, 7). — Et capillus de capite vestro non peribit (XXI, 18).

titude outrage sans cesse, et, par vos prières et vos mérites, qu'il daigne nous accorder la grâce d'apprendre de vous cette humble et fervente adoration qui lui est toujours due, et que nous devons lui rendre avec plus de soumission encore lorsque nous sommes éprouvés en nous-mêmes ou en ceux que nous aimons.

MÉDITATION II.

DIEU DONNE MARIE, MÈRE DE JÉSUS, POUR GUIDE AUX AMES APPELÉES A PARTAGER LE CRUCIFIEMENT DU SAUVEUR.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



L a plu à l'éternel amour de régler que tout ce qui nous aide à acquérir quelque ressemblance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, doit passer par les mains de Marie. Les dons et les grâces que nous accorde le Père céleste ne nous arrivent qu'après avoir acquis, dans le cœur de Marie, ce je ne sais quoi de désirable, de doux, de persuasif, qu'une mère seule semble capable de communiquer aux choses qui ont trait au bien de son enfant.

Adorons cette disposition de la divine Providence; témoignons-lui toute notre reconnaissance pour cette merveilleuse délicatesse qu'elle a daigné mettre dans l'amour sans mesure qu'elle nous prodigue. Supplions-la de nous apprendre à ne jamais perdre de vue cette part, faite à Marie, dans toutes les opérations divines qui ont pour objet notre sanctification et notre salut.

Le silence du saint Évangile est quelquefois aussi plein d'enseignements que les paroles qu'il renferme. Il ne paraît pas, d'après ce silence même, qu'aucun des membres de sa famille accompagne Marie-Madeleine à Jérusalem. Assurément, tous les saints de Béthanie sont chers au cœur de Jésus, et, ni Marthe, l'hôtesse généreuse du Seigneur, ni le saint ressuscité, Lazare, ne peut être soupçonné de manquer à l'égard du divin Maître de reconnaissance, de dévouement, d'amour, de fidélité. Mais le Seigneur ne se communique pas de la même manière à toutes les âmes; il ne fait pas à tous ses amis la même destinée; il ne leur demande pas des œuvres semblables, ni des sacrifices pareils. Les dons de Dieu et ses opérations sont divers, quoique tout procède du même Esprit[1]. Les proches parents de Madeleine, son frère, sa sœur, sont sans doute aussi saints qu'elle; mais, peut-être, leur genre de vie moins contemplatif les rend moins aptes à comprendre le mystère de l'œuvre merveilleuse de la Rédemption, et à s'y associer. Il est vrai que celui qui pourrait, s'il voulait, les attirer à sa suite sur le Calvaire, leur donnerait, par son appel même, une grâce en harmonie avec ce que Dieu attendrait d'eux; mais, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de pénétrer entièrement ici-bas, ils ne sont pas appelés au Calvaire. C'est ainsi que Pierre, interrogeant le Seigneur au sujet de Jean, reçut cette réponse : « S'il me plaît qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi[2]. »

Du reste, il y a en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour

[1] Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem spiritus : et divisiones operationum sunt, idem vero Deus, qui operatur omnia in omnibus (I Cor. XII, 4, 6).

[2] Sic eum volo manere donec veniam, quid ad te? Tu me sequere (Joan. XXI, 22).

les âmes, des liens plus intimes et plus sacrés que les liens du sang. Marie-Madeleine vient à Jérusalem avec celle qui est, pour elle, bien plus que son père et sa mère, bien plus que son frère et sa sœur : elle est avec Marie, mère de Jésus.

Mon âme se repose avec délices dans cette pensée. La très sainte Vierge est à Béthanie, peut-être à la suite d'un message de son divin Fils, par le mouvement du Saint-Esprit, son époux, peut-être parce que sa profonde science des choses de Dieu ne lui permet pas d'ignorer que l'heure où doit s'accomplir la prophétie qu'elle a entendue, trente-trois ans auparavant, va sonner. Ou mieux, sans doute, toutes ces causes, s'unissant en son âme à l'impulsion de son amour maternel, l'ont attirée auprès de Jésus à Béthanie. C'est là qu'elle doit le voir pour la dernière fois, avant que les outrages et les coups n'aient défiguré la face de son Fils et de son Dieu. C'est là que, par un acte dont les anges même ne contemplent qu'en tremblant la beauté sublime et austère, elle doit unir sa volonté créée, sa volonté de mère, à la volonté éternelle du Père céleste aimant le monde jusqu'à lui donner son Fils unique[1]. C'est là, suivant des traditions vénérables que leur caractère élevé met hors de doute, qu'elle doit voir, elle, la Mère, son Fils, son Jésus, à genoux à ses pieds, lui demandant de le bénir pour le sacrifice; et là qu'elle étendra sur lui sa main maternelle, comme le prêtre sur la victime qui va être immolée. Ce qui alors se passera dans le cœur de Jésus et dans le cœur de Marie, aucune langue humaine ne le dira jamais sur la terre. Seule l'auguste Trinité, qui a créé et préparé ces deux cœurs, peut voir toute

[1] Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (JOAN. III, 16).

la beauté de son œuvre, et, ravie d'admiration, louer elle-même ce qu'elle seule a fait.

Mais, lorsque le mystère sacré est accompli ; lorsque la Mère de Dieu, au contact des deux foyers de l'amour infini, le cœur du Père et le cœur de Jésus, a reçu, avec d'inénarrables accroissements de charité, la force de pouvoir souffrir en son âme la passion de son divin Fils ; lorsqu'elle veut prendre, le cœur brisé et pourtant invincible, le chemin de la ville où s'accomplira le déicide, elle sait quelle est la volonté de Dieu à l'égard de Madeleine, et que la compagnie de la sainte amante de Jésus, ne changera rien au caractère de sa propre douleur. Elle va donc à elle, et lui dit : « Ma fille, venez avec moi. »

L'appel divin qui s'était fait entendre à son âme est maintenant formulé à ses oreilles par la voix de Marie, qui lui est chère comme celle de son Bien-Aimé. Elle lui ressemble, du reste, par la douceur : la force majestueuse de la voix de Jésus prend, sur les lèvres de Marie, la tendresse caressante d'une voix de mère. L'invitation de cette bouche aimée est encore plus désirée de son cœur, que la voix qui la lui apporte n'est douce à ses oreilles. Madeleine ne demande point où va celle qui l'invite à la suivre, ni si le chemin sera long et difficile ; mais, comme autrefois Ruth la Moabite, elle quitte aussitôt la maison de son père et le peuple au milieu duquel elle est née, pour adhérer à Marie, à cette Noémie qui, sans cesser d'être belle aux yeux de Dieu et des Anges, va être, aux yeux des hommes, enveloppée d'un nuage épais d'humiliations et de douleurs, et que la main du Très-Haut, pour la rendre éternellement plus belle, remplira puissamment d'amertumes. Le cœur de Madeleine dit à la Mère de Jésus : « Partout où vous irez, j'irai avec vous, et je m'arrê-

terai où vous vous arrêterez. Votre douleur sera ma douleur; votre angoisse et votre humiliation, mon humiliation et mon angoisse; et un même deuil sanglant nous ensevelira l'une et l'autre. Je ne saurais vous être une consolation ou un repos; mais j'appuierai ma douleur, et j'essaierai, par l'abondance de mes larmes, de rafraîchir votre âme, que la passion de votre Fils brûlera. Vous, vous m'apprendrez comment la douleur la plus intense peut s'unir à la soumission la plus parfaite; comment l'angoisse la plus aiguë peut descendre jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme sans en altérer la paix, et comment il faut, avec les débris sanglants de notre cœur brisé, aimer plus que jamais, et adorer avec plus de pureté et de perfection le Dieu dont la main puissante nous a broyées[1]. »

Il y a, de plus, dans ce fait, que Madeleine soit venue à Jérusalem à la voix de Marie et en sa compagnie, une convenance qui repose l'âme. Notre esprit ne se ferait pas facilement à l'idée que Madeleine, si jeune, si belle, d'une famille justement honorée, eût été vue seule sur les chemins et au milieu de la foule dans les rues de Jérusalem. Marie elle-même, malgré son âge plus avancé et ce rayonnement de sa pureté et de sa majesté qui impose le respect et la vénération, ne doit pas être seule ou accompagnée seulement de Jean. La Mère de Dieu et l'humble amante de Jésus, absorbées par l'objet unique qui remplit toute leur âme, n'ont peut-être donné ni l'une ni l'autre leur attention à ces considérations d'un ordre inférieur. Mais Dieu, à qui elles obéissent toutes deux, Dieu, pour qui rien n'est

[1] Ne vocetis me Noemi, id est pulchram, sed vocate me Mare, id est amaram, quia amaritudine valde replevit me Omnipotens (RUTH. I, 20).

petit quand il s'agit de la perfection des siens, lui qui garde l'honneur du Fils et de la Mère comme la prunelle de ses yeux, Dieu y a pourvu.

Ce n'est pas seulement dans l'ordre des choses sensibles, mais encore plus dans l'ordre des choses qui vont à l'éternité, ô mon Dieu, que vous faites tout avec nombre, poids et mesure[1] : ce qui satisfait la merveilleuse délicatesse de votre amour pour nos âmes, se trouve satisfaire en même temps les exigences légitimes des convenances humaines. Mais il s'agit du mystère de la Rédemption, chef-d'œuvre de votre Fils unique et bien-aimé : là surtout il importe que, dans le côté divin de ces faits par lesquels vous révélez les trésors de votre sagesse et de votre charité, rien ne choque la plus petite des justes délicatesses de l'âme humaine, que vous avez créée à votre image !

[1] Sed omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti (Sag. XI, 21).

MÉDITATION III.

DIEU DONNE MARIE, MÈRE DE JÉSUS, POUR GUIDE AUX AMES APPELÉES A PARTAGER LE CRUCIFIEMENT DU SAUVEUR.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



A croix nous est nécessaire : non seulement elle nous permet d'expier nos fautes, et d'éteindre, ou du moins d'amortir, le feu de nos concupiscences, qui est le principe le plus ordinaire de nos péchés; mais, en nous communiquant quelque ressemblance avec Jésus crucifié, elle imprime sur notre âme le sceau de l'élection divine. Malgré ces enseignements de notre foi, la croix effraie notre délicatesse ; la nature humaine, aussi lâche que coupable, la repousse avec horreur. Dieu essaie de vaincre notre éloignement pour cette croix salutaire en nous la présentant par les mains de Marie : semblable au médecin qui se sert de la mère, de l'influence que lui donne une tendresse longuement éprouvée et reconnue inépuisable, pour faire prendre à l'enfant malade le remède efficace qu'il n'accepterait jamais d'une autre main. Adorons cette condescendance de la miséricorde infinie à l'égard de notre faiblesse. Nos péchés ont mérité l'enfer ; la miséricorde se contente de nous offrir le pardon de nos fautes et le remède de nos maux, et elle nous les offre par les mains de notre Mère.

Ce n'est pas une pensée habituelle, parmi le plus

grand nombre des chrétiens, que notre divine Mère conduise jamais les âmes au Calvaire, ou les appelle à la douleur. Instinctivement, il leur semble que ce n'est point là la fonction d'une mère, moins encore de celle qu'ils appellent si justement la Mère des miséricordes. Que Dieu les châtie, ils le comprennent : hélas ! ils savent qu'ils l'ont trop mérité. Ils oublient peut-être un peu ce que savait un païen : que le châtiment est une des formes de la miséricorde, et même que tout châtiment, excepté le dernier, est nécessairement une miséricorde ; mais enfin, le sentiment de la culpabilité les fait se soumettre humblement à la douleur, et ils reçoivent des mains de la Providence divine les souffrances qu'elle leur envoie. Mais ils sont fermement persuadés que notre Mère du ciel adoucit la rigueur des châtiments que nous avons mérités, et obtient qu'ils soient à notre égard moins sévères ; que c'est auprès d'elle que doivent se réfugier ceux qui sont atteints par les traits de la justice de Dieu ; qu'elle saura les mettre à l'abri de son manteau bleu, et les couvrir de sa maternelle protection. Que si, recourant à Marie dans leur affliction, ils ne sont pas aussitôt soulagés, ils l'attribuent à leurs démérites, ils croient que leur prière a manqué de foi ou de confiance ; mais la pensée ne leur vient pas que Marie les ait pris par la main, et les ait conduits au Calvaire. Touchante et naïve confiance des enfants de Dieu envers leur Mère, mais plus méritée encore qu'ils ne le comprendront jamais ici-bas !

Je briserais pour toujours ma plume, plutôt que d'écrire une syllabe qui portât atteinte à ce sentiment, à cet instinct des humbles chrétiens : le cœur des fidèles ne se trompe pas, car c'est l'Esprit-Saint qui lui donne ces instincts surnaturels. De plus, il y a longtemps que l'Apôtre nous a habitués à considérer l'ordre des choses

visibles comme une ombre dont les choses éternelles sont la réalité[1]; or, quelle est sur la terre la fonction de notre mère, cette ombre aimée de Marie? Non, l'instinct surnaturel des chrétiens ne les trompe pas.

Cependant, il y a dans l'amour un degré où la douleur semble douce, à cause de la main qui nous l'apporte. Il est vrai, d'ailleurs, que les mères de la terre doivent quelquefois corriger; mais leur main est si douce, que la correction qu'elles infligent ressemble encore à une caresse. Enfin, il y a des états d'âme où toute joie est impossible, et où la douleur la plus cuisante paraît encore un soulagement et une consolation. Quoi qu'il en soit, c'est Marie qui conduit Madeleine à Jérusalem, et qui la conduira au Calvaire, au Calvaire de son Fils. Il s'agit d'aller à Jésus, il s'agit de s'élever jusqu'à Jésus crucifié. Or, qui va de soi-même à Jésus? Qui en aurait la pensée[2]? Ou qui, en ayant eu la pensée, oserait le tenter, et réussirait dans son entreprise? « Personne ne vient à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne l'attire[3]. » L'attrait dont le Père aime à se servir pour attirer à Jésus, c'est Marie. Même l'humble et fervente Madeleine ne pourrait aller à Jésus, si Marie ne lui disait : « Venez, ma fille. » Jamais elle ne gravirait au sommet du Calvaire; jamais le regard mourant de Jésus ne la verrait au pied de sa croix, si Marie ne l'y avait conduite, si Marie ne l'y soutenait et fortifiait. Que Marie est donc bien dans sa fonction de Mère de la miséricorde en conduisant Madeleine au Calvaire!

[1] Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur (Rom. I, 20).

[2] Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis (Cor. III, 5).

[3] Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum (Joan. VI, 44).

Notre Mère bien-aimée sait que Dieu veut Madeleine au pied de la croix sur le Calvaire; qu'elle ne pourrait vivre loin de cette croix, que la pire des tortures pour elle serait de n'être pas auprès de Jésus mourant; qu'après elle-même, il n'y a pas, sur la terre, une âme aussi capable de comprendre le mystère de la Rédemption et d'y boire avec plus d'avidité, de douleur et d'amour, les eaux salutaires qui enivrent les âmes, et les élèvent jusqu'à la vie éternelle[1]. Marie sait que la présence, sur la montagne sacrée, d'une âme comme celle de Madeleine, qui comprendra le cœur de Jésus, et, qui, mieux qu'aucune autre, se fondra au feu de la douleur et de l'amour, sera pour le Rédempteur mourant la goutte d'eau qui rafraîchit sa lèvre brûlée de soif et son cœur consumé d'amour. On a dit de Dieu : *Nemo tam pater*; il est juste de dire de Marie : Jamais elle ne se montra plus mère à l'égard de l'humble Madeleine, qu'au moment où, la menant au Calvaire, elle procure au cœur de la sainte pécheresse, consumé d'amour et de repentir par la vue des maux que son Dieu endure pour elle, la consolation de mêler ses larmes brûlantes au flot purifiant du sang divin. Nous oserons ajouter : Jamais elle ne se montra plus Mère de Jésus qu'en procurant à ses yeux mourants la consolation de voir, de sa croix, les merveilleux effets de son sang rédempteur sur l'âme si chère de Madeleine.

O Marie, ceux qui attendent de vous le soulagement de leurs douleurs ne se trompent pas, car vous êtes Mère; vous êtes la vierge clémente en même temps que la vierge puissante, la Mère des miséricordes en même temps que la Mère de Dieu. Mais ceux qui croient que

[1] Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam (Joan. IV, 14).

les douleurs de cette vie sont encore des grâces et des miséricordes de Dieu, et qui les reçoivent comme un don de votre cœur de Mère, ne se trompent pas non plus : car vous êtes la Mère du Sauveur crucifié, à qui vous savez que nous devons devenir semblables, avec qui, vous le savez, il faut que nous soyons cloués à la croix. Votre volonté est si conforme à celle de Dieu, que vos yeux n'apercevront jamais une différence entre ce qui lui plaît et ce qui vous plaît à vous, ô douce Mère! Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous [1] ; et vous, le cœur uni au cœur de Dieu, vous n'épargnez pas votre propre Fils ; vous le livrez pour nous. Ah ! si votre cœur de Mère va jusque-là à l'égard de Jésus, comment n'irait-il pas jusque-là à l'égard de Madeleine, à mon égard? Ceux que Dieu a prédestinés à la gloire, il les a d'abord destinés à devenir semblables à l'image de son Fils, qui doit être l'aîné d'une multitude de frères [2] ; et, vous, avec Dieu, vous voulez que vos enfants deviennent semblables à votre Fils unique, et qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères. Il monte, chargé de la croix, sur le Calvaire ; il monte sur la croix même, il y est cloué, il y meurt : il faut qu'il en soit ainsi pour nous, et vous le voulez pour nous comme vous l'avez voulu pour lui ; et, comme vous vous tenez aussi près de la croix que vous pouvez, ainsi êtes-vous aussi près de nous qu'il est possible lorsque nous souffrons, unis à Jésus-Christ, pour notre sanctification et notre salut. C'est alors que vous nous aimez davantage ; c'est alors que vous nous comblez des effu-

[1] Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum (Rom. VIII, 32).

[2] Nam quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus (Rom. VIII, 29).

sions de votre cœur de Mère; mais vous n'écartez pas de nos lèvres le calice de la douleur, vous nous aidez à le boire, vous nous y encouragez, parce que Dieu le veut. O Mère, je m'abandonne à vous : que ce soit la joie ou le deuil, la consolation ou la désolation, il n'importe; il suffit que ce qui me vient, me vienne de Dieu et me soit présenté par votre main!

Ah! que je voudrais savoir vous dire avec tout mon cœur et toute mon âme : O Mère, faites entendre à mon oreille la parole que vous avez dite à Madeleine; prenez-moi par la main, et conduisez-moi au Calvaire comme vous l'avez fait pour elle. Que, par vos soins, je sois arrosé du sang précieux de votre Fils, et que mon âme soit capable de souffrir par amour pour Jésus, au pied de sa croix, quelque chose de semblable à ce qu'elle y souffre elle-même. Qu'elle le souffre, en effet, sous votre regard maternel, et qu'au pied de la croix sainte je meure à jamais au monde, à moi-même, à tout, à tout ce qui n'est pas mon Dieu crucifié et ma Mère des Douleurs!

MÉDITATION IV.

DIEU DONNE MARIE, MÈRE DE JÉSUS, POUR GUIDE AUX AMES APPELÉES A PARTAGER LE CRUCIFIEMENT DU SAUVEUR.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.


L convenait, en effet, que Marie, Mère de Jésus, appelât et conduisît Marie-Madeleine au Calvaire.

Le Calvaire ! Ce n'est pas seulement la montagne de la myrrhe, le lieu des douleurs, l'autel du sacrifice de l'Agneau sans tache ; c'est aussi la voie triomphale de sa miséricorde, le champ de bataille où son amour a vaincu la mort et l'enfer, la salle du festin des noces, où l'Agneau que le prophète a vu immolé dès l'origine du monde [1], contracte une alliance éternelle avec l'humanité pécheresse, avec la race d'Adam, déchue par le péché de son père et rachetée par le sang de son Époux [2]. La croix du Calvaire est une potence et un autel, un trône royal et une chaire ; la croix est le lit nuptial des noces sanglantes de l'Agneau. C'est là qu'il l'a aimée, et qu'il s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la parole de vie, et l'a purifiée par le baptême de l'eau, afin qu'elle fût à ses yeux une épouse resplen-

[1] Agni qui occisus est ab origine mundi (Apoc. XIII, 8).

[2] Et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione (Apoc. V, 9).

dissante de beauté, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible[1]. C'est là que, après lui avoir ôté toute souillure, et l'avoir ornée des mérites de son sang divin, il a accompli pour elle ce qu'il avait fait annoncer par son prophète : « Pour l'éternité, tu seras mon épouse bien-aimée. Après que la justice aura reçu satisfaction par mon sang répandu, après que le jugement du Dieu trois fois saint sera exécuté sur moi au Calvaire ; alors, dans la compassion que j'ai conçue pour toi, je t'épouserai avec une miséricorde infinie ; mon amour te sera à jamais fidèle, et tu connaîtras que je suis le Seigneur, moi qui pardonne à ce point ceux qui m'ont offensé, et qui leur fais trouver la vie et la possession de Dieu dans ma mort. A celui qui n'était pas mon peuple, je dirai : Tu es désormais mon peuple chéri, et il répondra : Et vous, vous êtes mon Dieu[2]. » Jésus est donc, sur le Calvaire, non pas seulement la victime du péché des hommes, mais aussi l'Époux de l'humanité, qu'il ne rachète que pour lui-même ; il y est le Bien-Aimé blanc et vermeil de l'Épouse du Cantique sacré[3] : il est vermeil à cause du feu de sa charité et de son sang répandu ; il est blanc à cause de sa pureté infinie et de la pâleur que l'agonie et la mort répandent sur son visage divin.

[1] Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata (Eph. V, 25, 27).

[2] Et sponsabo te mihi in sempiternum. Et sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia, et in miserationibus. Et sponsabo te mihi in fide. Et scies quia ego Dominus. Et dicam non populo meo : Populus meus es tu. Et ipse dicet : Deus meus es tu (Os. II, 19, 20, 24).

[3] Dilectus meus candidus et rubicundus (Cant. V, 10).

Or, le Père et la Mère de l'Époux sont venus, comme il était convenable, célébrer les noces sanglantes de leur Fils unique et bien-aimé. Il est dit, en effet, du Père : « Et Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde[1]; » et de la Mère : « Debout au pied de la croix de Jésus, était sa Mère[2]. » C'eût été peu, cependant, pour eux de venir à ces noces mystérieuses et douloureuses de leur Fils, de l'Agneau; eux-mêmes l'ont conduit jusqu'au lieu où il devait acheter son épouse de son sang. N'avait-il pas trois fois, pendant son agonie de Gethsémani, supplié son Père de détourner de lui le calice amer qu'il devait boire au festin de ses noces ? Mais il avait ajouté : « Cependant, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne[3] ! » La volonté du Père s'accomplissait, et Jésus allait monter au lieu de la célébration de ses noces. N'avait-il pas, à genoux, demandé à sa Mère de le bénir pour sa passion; et sa Mère lui avait-elle refusé de consentir à son sacrifice? Mais pourquoi le Tout-Puissant avait-il voulu, pourquoi Marie avait-elle voulu avec Dieu, que le Verbe éternel prît chair dans ses chastes entrailles, et devînt ainsi l'Agneau sans tache, sinon afin qu'il pût devenir plus tard l'Agneau immolé, dont le sang répandu purifierait tous les temps et tous les espaces. Pourquoi le Verbe avait-il voulu contracter, dans le sein de Marie, un premier et indissoluble mariage avec l'humanité sans tache dont il s'était revêtu, si ce n'est afin de célébrer sur le Calvaire un second mariage avec l'humanité coupable et déchue? Tout le dessein de Dieu et de la Mère de Dieu,

[1] Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi (II Cor. V, 19).

[2] Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus et... (Joan. XIX, 25).

[3] Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu (Matth. XXVI, 39).

comme tout le désir de l'Agneau, tendait à ce but suprême : il n'y avait pas d'autre objet à la mission du Verbe, à la divine maternité, à l'Incarnation ; il n'y avait pas d'autre fin aux décrets et aux œuvres de l'Éternel, si ce n'est sans doute, que les noces de l'Agneau avec l'humanité pécheresse, commencées douloureuses et sanglantes sur le Calvaire, s'achevassent au ciel, bienheureuses et immortelles. Dans l'état présent des choses, en dehors de toute préoccupation à l'égard de ce qui aurait eu lieu dans un ordre de faits qui n'a pas existé, la fin de toutes les œuvres de Dieu est l'Incarnation ; mais l'Incarnation a lieu pour la Rédemption, qui n'a d'autre but elle-même que la justification et la gloire éternelle des justifiés.

Le Père et la Mère ont donc conduit leur Fils, le fiancé, au seuil dela maison paternelle, et ils l'ont confié à ses amis, afin que ceux-ci lui fassent cortège et le conduisent avec honneur au-devant de l'Épouse. Les amis de l'Agneau se hâtent d'employer leurs mains à rendre sa beauté plus touchante et plus radieuse ; ensuite ils chantent autour de lui l'épithalame, et le conduisent triomphalement au lieu où sera célébré le mariage sacré que Dieu a si ardemment voulu, si divinement préparé. Ces amis de son Fils, ce sont les bourreaux ; les œuvres par lesquelles ils font resplendir encore la beauté de celui qui est la splendeur de Dieu même [1], ce sont les coups dont ils l'accablent, les outrages qu'ils lui prodiguent, les blessures dont ils couvrent son corps virginal ; l'épithalame qu'ils lui chantent, ce sont les accusations et les faux témoignages, la sentence de condamnation proférée au milieu de leurs cris de réprobation, les railleries dont ils insultent son supplice et son agonie ; la voie triomphale par où ils le conduisent

[1] Qui cum sit splendor gloriæ... (HEBR. I, 3).

à la célébration de ses noces, c'est la voie des douleurs.

Néanmoins, ils sont vraiment les amis de l'Époux : l'Époux les aime, l'Époux prie pour eux, l'Époux meurt pour eux [1].

Cependant, le Père et la Mère vont au-devant de celle que, dans leur cœur, ils ont fiancée à leur Fils, de celle sur qui ils ont résolu d'étendre la charité qui les embrase l'un et l'autre pour ce Fils, unique objet de leurs complaisances. Ils la prennent comme par la main, afin de l'amener là où l'Époux a résolu de l'attendre, là où il l'attend en effet, les bras étendus vers elle, et le cœur ouvert pour elle. Ils la lui amèneront longtemps, aussi longtemps qu'elle sera sur la terre, aussi longtemps qu'elle sera coupable. Ils s'efforceront sans cesse de lui persuader d'aller au Calvaire, où l'attend l'Époux qui donne la vie. Ils emploient, pour la convaincre, les grâces et les attraits les plus puissants, les paroles et les promesses les plus séduisantes. Ils lui vantent la beauté de Jésus, la douceur et la force de son amour, la joie et la béatitude de sa maison. Mais, au premier moment de ces noces sacrées, la fiancée ne veut point venir à son Époux, dont l'humilité lui semble un scandale, la pureté une folie [2] : elle se montre rebelle à la grâce divine, insensible aux attraits du Sauveur, sourde aux invitations de Marie. Cependant il faut se hâter : l'heure des noces saintes a sonné [3], l'Époux est pressé de revenir à la maison de son père. L'humanité entière viendra peu à peu; maintenant il suffit

[1] Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt (Luc. XXIII, 34).

[2] Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam (I Cor. I, 23).

[3] Ecce sponsus venit, exite obviam ei (Mat. XXV, 6).

que ses prémices soient sur le Calvaire, au pied de la croix; les noces éternelles peuvent se célébrer; l'alliance qui ne se rompra jamais peut être contractée. Ces prémices de l'humanité au Calvaire de Jésus-Christ, les âmes qui célèbrent avec lui les noces sanglantes, sont en petit nombre; celle qui semble à notre cœur la principale et la plus chère à Jésus, c'est Marie-Madeleine. Le Père l'a préparée pour son Fils, et l'a ornée, à cause de cela, d'une beauté dont celle de son corps n'est qu'une ombre[1]; la Mère l'a prise par la main, et lui a dit : « Ma fille, venez avec moi, venez au Calvaire, venez à mon Fils crucifié! »

Dieu l'a faite ce qu'il faut pour qu'elle nous représente dignement aux noces mystiques de l'Agneau et de l'humanité pardonnée : faible comme nous, et comme nous coupable, mais avec un cœur plus capable de sentir la honte de sa faute et de la détester, plus affamé de pureté, d'amour et de paix, plus capable de trouver, dans la vue de ses péchés et des souffrances de Jésus-Christ, des larmes assez amères, assez brûlantes, pour mériter d'être mêlées au sang précieux qui lui obtiendra son pardon et la grâce d'un amour qui ne faiblira jamais.

Elle a été ce que nous sommes, et elle est devenue ce que nous devrions être. Entre toutes les âmes qui ont eu le malheur d'offenser Dieu, aucune n'a su, mieux qu'elle, aimer le Sauveur d'une charité humble et fervente; aucune n'a mieux connu l'amertume des regrets et du repentir; aucune n'a ressenti pour Jésus mourant une compassion plus tendre, et n'a mieux participé à ses

[1] Induit me (Deus) vestimentis salutis; et indumento justitiæ circumdedit me,... quasi sponsam ornatam monilibus suis (Is. LXI, 10).

ignominies et à ses douleurs : aucune n'a été plus constante dans la contrition et la pénitence, dans la compassion et l'amour. Ses yeux ont vu la beauté de Jésus ; ils ont vu le doux regard du divin Maître se reposer sur elle, rayonnant de bonté, de compassion et de miséricorde. Elle a compris les délicates attentions de sa charité ; elle a deviné la tendresse qu'il cachait dans cette condescendance qui lui faisait accepter les œuvres de réparation qu'elle lui offrait, elle la pauvre pécheresse. Elle va contempler ce que l'excès de la charité peut ajouter encore à la beauté du Seigneur en lui faisant accepter, du ciel et de la terre, pour nous, pour l'amour d'elle, tout ce que la justice de Dieu et la malice des créatures peut inventer de tortures, d'humiliations, d'ignominies et de douleurs. Elle est faite pour comprendre ce qu'elle va voir, et pour puiser à ce spectacle une telle haine d'elle-même, que trente ans de pénitence effrayante ne l'assouviront pas, un amour de son Dieu tel, que, seules l'éternelle union et la béatitude du ciel pourront satisfaire ses désirs et étancher la soif qui la dévore. Que dirai-je ? Dieu l'a faite, sans doute, de la race d'Adam pécheur ; mais le souffle de vie dont il l'a animée, est ce qui convient pour qu'entre toutes les pauvres âmes coupables, la sienne mérite d'être spécialement aimée de Jésus.

Aviez-vous deviné, ô sainte aimée de votre Jésus, aviez-vous deviné ce que vous deviez à Marie, à la Mère de votre Dieu ? Son cœur ne vous avait jamais perdu de vue : lorsque vous vous égariez dans l'amour coupable des créatures, il pleurait sur vous, il priait pour vous. Quelle joie ! Quelles actions de grâces dans ce cœur de la Mère de votre Époux, lorsque, d'un élan sublime, vous arrachant pour toujours au péché et au monde, vous tombâtes, blessée par l'amour

divin, aux pieds de son Fils ! Elle savait combien vous étiez aimée, et à quelle magnifique fonction cet amour vous destinait ; elle vous voulait digne de son Jésus, autant qu'une fille d'Adam peut l'être ; elle voulait que les prémices de l'humanité reconquise eussent la beauté qu'il fallait pour attirer à Jésus beaucoup d'âmes virginales à votre suite[1]. La mère qui vous avait portée dans ses entrailles, qui vous avait nourrie de son lait, n'avait pas veillé sur votre vie comme la Mère de Jésus a veillé sur votre âme; les progrès et la perfection de votre royale beauté n'avaient pas rendu votre mère terrestre aussi fière, que vos progrès dans la vertu, votre perfection dans la charité, ont rendue heureuse la Mère de Dieu. En ce qui vous touche, comme en ce qui touche son divin Fils, son cœur et la volonté de Dieu ne font qu'un ; et c'est bien à elle qu'il appartient de vous dire, de sa voix maternelle, de sa voix de Mère de l'Épouse : « Ma fille, venez avec moi ! Ma fille, venez au Calvaire, venez à mon Fils, à l'Époux des noces sanglantes d'où naît l'éternel, l'impérissable amour ! »

Ce n'est point vous qui vous plaindrez que la Mère de la miséricorde vous ait conduite au Calvaire, car jamais elle n'exerça à votre égard une miséricorde plus grande. Ce n'est point vous qui trouverez étrange qu'elle vous ait conduite au Calvaire, au lieu de la célébration des noces de l'Agneau[2], vous l'épouse que son Fils a daigné se choisir. Le Père de famille et la divine Mère y ont conduit l'Époux sacré ; il leur appartient d'y accompagner l'épouse. Et que maintenant, sous leurs yeux, l'Époux divin pleure tout le sang de son corps, que l'épouse répande toutes les larmes de son âme, que

[1] Adducentur Regi Virgines post eam (Ps. XLIV, 15).
[2] Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt (Apoc. XIX, 9).

ce sang et ces larmes s'unissent, se mêlent et se confondent pour retomber ensuite sur l'épouse, pour la parer de la beauté de l'Époux, et la rendre digne de l'éternelle vie, en lui méritant de recevoir de l'Époux le baiser qu'elle osait à peine demander, le baiser de la bouche, le baiser de l'éternel amour[1] !

MÉDITATION V.

L'AME CHRÉTIENNE DOIT SE PRÉPARER AU CRUCIFIEMENT PAR LA COMMUNION AU MOINS DE DÉSIR.

> **Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.**



IEU est fidèle, dit l'Apôtre; il ne permettra pas que votre épreuve ou votre tentation dépasse vos forces; mais il fera qu'avec le danger vienne le secours[2], afin que, loin de vous nuire, l'épreuve vous fortifie dans la vertu. Adorons cette fidélité de notre Dieu; rendons-lui l'honneur qui lui est dû, en jetant dans son cœur de Père toutes nos douleurs et toutes nos tentations. Alors même qu'il nous semblerait que notre âme fléchit sous le poids de la croix, ou que la tentation, victorieuse, l'entraîne dans l'abîme du péché, ne doutons pas de la fidélité de Dieu; mais craignons de n'être pas nous-mêmes assez

[1] Osculetur me osculo oris sui (CANT. I, 1).

[2] Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere (I COR. X, 13).

fidèles à sa grâce, assez prompts à nous servir du secours qu'il nous a départi. Loin de murmurer contre notre Père céleste, plaignons-nous de nous-mêmes; supplions-le d'éloigner de notre cœur la tentation de défiance à l'égard de sa fidélité, et de nous donner la grâce de l'humilité et de la confiance qui rendent la victoire facile.

De pieux écrivains, dont l'opinion à cet égard n'a jamais été l'objet d'aucune censure, assurent que la très sainte Vierge Marie reçut la sainte communion de la main de son divin Fils, au moment même de l'institution de la divine Eucharistie. Nous n'essaierons pas de dire les sentiments de celui qui se donnait ainsi. ni les dispositions de celle qui recevait de cette nouvelle manière son Fils et son Dieu. Ce ne pourrait être là l'objet d'une méditation : un livre entier ne suffirait pas à donner l'idée qu'il est possible d'avoir, sur la terre, de ce mystère divin. En ce qui touche le fait en lui-même, c'est incontestablement une de ces traditions dont les âmes pieuses saisissent d'abord les sublimes convenances, et ces convenances mêmes les attachent à la vérité de ces traditions, avec une certitude plus entière que ne le pourrait faire la preuve historique, ou toute autre chose qui ne serait point une définition de la sainte Église.

Les écrivains que nous suivons à cet égard, plusieurs d'entre eux au moins, assurent que les saintes espèces se conservèrent dans le cœur de Marie pendant tout le temps de la passion, de la mort, de la sépulture de Jésus-Christ, et que ce fut cette présence réelle de Jésus en Marie qui donna à la Mère des Douleurs la force d'assister, sans mourir elle-même, à la passion et à la mort de son divin Fils. Cette première communion de Marie fut donc, pour elle, le pain mystérieux du prophète

Élie : dans la force de cette nourriture elle marcha jusqu'à la montagne de Dieu[1]. Elle vit la justice et la sainteté infinies du Tout-Puissant; elle vit la droite redoutable du Très-Haut s'appesantir sur son Fils : son cœur de mère fut broyé, et elle ne mourut pas. Pour Jésus, cette communion de Marie lui fit goûter la consolation de voir le sacrement de son amour, reçu d'abord dans le cœur pour qui il avait été principalement institué, produire aussitôt en ce cœur, seul digne de le recevoir, tous les effets en vue desquels Dieu avait inventé ce prodige de sa charité : effets de force et de vie, de pureté et d'amour, de soumission à la volonté divine et d'esprit de sacrifice. La Mère trouvait dans cette communion la force de voir mourir son Fils et son Dieu; le Fils y trouvait de son côté le plus précieux encouragement pour aller à une mort qui devait produire de tels fruits de vie éternelle.

Quoique le Seigneur Jésus fût plus aimé dans la maison de Jean qu'il l'était au cénacle même, et qu'il y eût pour lui, dans le cœur de Marie-Madeleine, un amour plus fervent et plus généreux, plus tendre et plus fidèle, plus humble et plus obéissant que dans l'âme d'aucun des saints apôtres, nous n'osons pas penser que la faveur de participer, elle aussi, d'une manière réelle, à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, lui ait été accordée. Le cœur de Jésus sait aimer avec tant de dévouement et de délicatesse, il sait si bien prévenir les désirs de ceux qui l'aiment, que, lorsqu'il nous sera donné de contempler au ciel ce qu'il a fait, en cette circonstance, pour Madeleine, cette vue nous jettera dans l'admiration, et nous fera éclater en cantiques

[1] Et ambulavit in fortitudine cibi illius,... usque ad montem Dei Horeb (III Reg. XIX, 8).

d'actions de grâces envers le divin Cœur. Il serait possible, sans doute, de trouver, en faveur de ce que nous n'osons pas affirmer, des raisons de convenance qui reposeraient notre âme. Mais, à notre connaissance du moins, personne, aucun théologien, aucun saint, aucun maître de la vie spirituelle, n'a émis cette opinion. Or, dans l'Église, il faut craindre les nouveautés, même celles qui paraissent offrir le moins de danger, même celles qui contenteraient nos dévotions les plus chères; et nous devons tout attendre de l'enseignement, ou au moins de l'approbation de ceux à qui le Seigneur a confié la clef de la science, et à qui il a donné mission de guider nos âmes vers lui. Ce qui est certain suffira toujours, du reste, à donner satisfaction aux besoins légitimes de la dévotion même la plus exigeante.

Il n'est pas possible, en effet, de supposer que Marie-Madeleine ait ignoré l'institution de la sainte Eucharistie. Les paroles du Seigneur qui contiennent la promesse de ce divin sacrement, avaient dû être l'un des plus chers objets de ses méditations. La communion de Marie, dont elle était la fidèle compagne et l'enfant préférée, ne dut pas lui être inconnue. Enfin, le récit de ce qui s'était passé à la Cène du Seigneur, et des premières circonstances de la Passion, saint Jean avait dû le faire à Marie et aux saintes femmes dans la matinée du vendredi saint, avant le jour : voilà ce qui permet d'affirmer avec une entière certitude que sainte Marie-Madeleine, avant de voir Jésus chancelant sous le fardeau de la croix, et de le suivre sur le Calvaire, connaissait la sainte Eucharistie, et savait que l'institution de ce mémorial des merveilles du Seigneur[1] était un fait

[1] Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus (Is. CX, 4).

accompli. C'était assez pour lui donner une intelligence parfaite de la passion de Jésus-Christ.

Cette connaissance était nécessaire à notre sainte : elle n'aurait pu trouver ailleurs l'appui, la force, la consolation dont elle avait besoin pour être le témoin de la Passion et continuer à vivre. Grâce à elle, Marie-Madeleine sait tout le mystère de vie et d'amour qui se cache sous les douleurs et l'immolation de Jésus-Christ. A ses yeux, éclairés de cette lumière supérieure, la croix n'est pas seulement l'autel d'un holocauste sanglant, offert à Dieu seul; elle est l'autel d'un sacrifice pour le péché, offert au nom et en faveur de tous les enfants d'Adam. La victime sacrée et agréable à Dieu ne s'offre pas seulement pour satisfaire à la justice infinie et à la sainteté de son Père, elle s'offre, avec un amour et une commisération indicibles, pour créer à jamais la justice et la sainteté de ceux dont son sang répandu efface les péchés. La croix n'est pas seulement la verge sacrée du législateur nouveau qui, en frappant le rocher, la pierre, c'est-à-dire le Christ [1], fait jaillir les eaux [2] qui éteignent les feux sombres des vieilles concupiscences humaines, rafraîchissent les cœurs brûlés par les passions, et purifient les âmes qui les boivent avec avidité; elle est aussi l'arbre de vie placé au milieu du paradis [3] des divines miséricordes. Le fruit qui pend à ses branches sanglantes, mûri au feu des douleurs de la Passion, communique à celui qui le mange une vie non plus seulement impérissable, mais divine [4].

[1] Petra autem erat Christus (I Cor. X, 4).

[2] Moyses... percutiens virga bis silicem egressæ sunt aquæ largissimæ (Num. XX, 11).

[3] Lignum etiam vitæ in medio paradisi (Gen. II, 9).

[4] Et qui manducat me et ipse vivet propter me (Joan. VI, 58).

Non, jamais la beauté, jamais la charité de Jésus n'avaient laissé voir, à l'égard de Madeleine, leurs trésors merveilleux avec tant d'évidence; jamais elles ne s'imposèrent à son âme ravie et consumée d'amour, avec autant de divine autorité, que lorsqu'elles lui apparaissent ainsi dans les splendeurs rougeâtres de la croix ensanglantée et dans les blanches clartés de l'Eucharistie. Elle avait goûté et vu combien le Seigneur est bon[1], elle qui s'était approchée de son Dieu aussi près qu'il est possible à l'humilité, à l'amour, à la reconnaissance, à la contemplation; et ce voisinage l'avait toute illuminée. Aussi, quel désir ne dut-elle pas concevoir d'unir son âme à son Jésus par la réception de la divine Eucharistie! Quelle force, quelle consolation dans son espérance de goûter un jour cette manne céleste! Quelle recrudescence d'amour, d'humilité et de reconnaissance dans la certitude que, pour elle aussi, Jésus prépare avec le bois de sa croix, le pain de vie et d'immortalité! S'il ne plut pas à Notre-Seigneur de donner réellement la sainte Eucharistie, comme le pain des forts, à Madeleine pour la soutenir pendant qu'il consommerait sous ses yeux le sacrifice sanglant, peut-être daigna-t-il se servir du désir qu'il lui inspirait de la sainte communion, pour l'aider à supporter ainsi la vie, tandis que lui-même goûtait la mort.

O Jésus, et moi, j'ai, comme Marie, la communion sacramentelle, et, comme Marie-Madeleine, la communion de désir; et mon cœur, mon misérable cœur demeure faible, non pas faible seulement en présence des maux des personnes que j'aime, en présence des maux de votre Église, en présence des péchés qui vous offensent, des insultes par lesquelles vos ennemis s'effor-

[1] Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus (Ps. XXXIII,9).

cent en vain de vous atteindre, mais faible contre les tentations qui viennent m'assaillir, faible devant les sacrifices que votre volonté m'impose!... Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que la faiblesse de mon cœur? Où est le fond de cet abîme honteux?

Vos sacrements et vos grâces n'ont rien perdu de leur vertu; je ne dois, je ne puis accuser que moi-même. Je n'ai jamais su avoir, devant votre adorable sacrement, les dispositions qu'il aurait fallu y apporter; la privation de l'Eucharistie m'est à peine sensible, tant je suis loin de désirer, autant que je le devrais, votre auguste sacrement. Vous avez dit: « Celui qui me goûte aura encore faim[1]; » je vous ai goûté, et je n'ai pas eu faim! Comment donc vous ai-je goûté?

O mon Dieu, je tremble toutes les fois que le flot de la méditation porte mon âme à sonder la manière dont j'ai correspondu à vos grâces. Comment ai-je profité de vos dons et de vos sacrements? Quel a été le caractère de mes rapports avec vous? L'abus, l'abus sous toutes ses formes, voilà ce que je trouve de mon côté, tandis que je vois, du vôtre, une prodigalité de dons et de grâces qui auraient fait une multitude de saints. A vos yeux, peut-être, les plus grands pécheurs ne sont pas ceux que le monde méprise, repousse, condamne; les criminels les plus vils sont les ingrats, les âmes que l'ingratitude ne lasse point[2]; et je suis de ce nombre. O mon Dieu, malgré ma tiédeur, mon insensibilité, ne me rejetez pas loin de vous[3]; et, malgré ma faiblesse,

[1] Qui edunt me, adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient (Eccl. XXIV, 29).

[2] Respondens autem Jesus dixit: Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt (Luc. XVII, 17)?

[3] Ne projicias me a facie tua (Ps. L, 13).

ma lâcheté et mon ingratitude, au nom de Jésus en croix, au nom de Marie sa mère, au nom de Marie-Madeleine, ô mon Dieu, sauvez-moi !

MÉDITATION VI.

UNIE A LA VIERGE MARIE, L'AME CHRÉTIENNE EST ASSOCIÉE PAR ELLE AUX PREMIÈRES DOULEURS DU CRUCIFIEMENT.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



DMIRONS comme Dieu se plaît à nous bien persuader de la grande part qui revient à la très sainte Vierge en tout ce qui concerne la grande affaire de notre salut. Elle a appelé Madeleine au Calvaire ; elle l'a instruite du divin sacrement de l'Eucharistie ; maintenant encore ce sera par Marie que les premières lueurs de la Passion pénétreront le cœur de Madeleine. Mais, en même temps qu'elle conduit sa fille bien-aimée dans cette voie de douleurs, elle est à son égard le canal des grâces les plus capables de la fortifier, et parmi ces grâces il faut mettre en première ligne sa compagnie et son exemple. Dieu ne nous fait point connaître seulement ces vérités afin que nous en soyons instruits, mais afin qu'elles deviennent la règle de notre vie spirituelle. Nous ne profiterons de cette lumière qu'il nous donne, qu'en mettant Marie à sa place dans notre cœur, dans notre confiance, dans notre prière.

Marie-Madeleine n'assistait pas à la première partie

de la Passion; elle ne rejoignit que sur le chemin du Calvaire Notre-Seigneur chargé de sa croix; ses yeux n'avaient rien vu de tout ce qui s'était passé avant le fait que nous vénérons à la quatrième station du Chemin de la Croix. Mais, ce que ses yeux n'avaient point vu, son âme l'avait contemplé dans le cœur de Marie, ainsi que dans un miroir sans tache. Elle voyait la passion de Jésus dans les douleurs de Marie, l'agonie, les humiliations de Jésus dans les angoisses de Marie. Le sang que Jésus-Christ suait à Gethsémani, tombait invisiblement goutte à goutte dans son cœur, uni aux larmes de Marie. Quelle nuit pour Madeleine, que cette nuit du jeudi au vendredi saint, si amère, si cruelle et si noire pour Jésus et pour Marie!

La très sainte Vierge suivait-elle l'agonie de son Fils et les autres tourments de cette nuit, sombre entre toutes celles qui se sont levées sur la terre, dans une sorte d'état extatique durant lequel elle aurait reproduit d'une manière sensible ce qu'elle voyait, l'exprimant par ses paroles? Ou bien, était-elle sans aucun ravissement, laissée dans la pleine possession d'elle-même, mais voyant miraculeusement la passion de Jésus-Christ comme on assisterait de loin à un drame, et racontant en quelques paroles rares et brèves à Madeleine les scènes de douleur auxquelles elle assistait? Nous l'ignorons entièrement. Dieu a, dans les trésors de sa sagesse et de sa puissance, pour accomplir sa volonté sainte, un nombre infini de moyens qu'il n'est pas en notre pouvoir de connaître. La seconde de ces hypothèses nous plairait davantage : elle nous paraît plus douloureuse, en même temps qu'elle aurait plus de gravité, plus de sérénité, je ne sais quoi de plus digne de la Reine du ciel et de la terre, de la Mère de Dieu, qui commençait son immolation.

Mais, quel que pût être le moyen que Dieu trouva plus digne de lui-même et de Marie, elle voyait. Ce qui n'a pas été refusé à un nombre assez considérable d'âmes contemplatives, l'amère consolation d'assister en esprit à cette passion de Jésus-Christ, dont le temps les séparait aussi bien que l'espace, pouvait-il être refusé à Marie, à Marie qui était à Jérusalem; à Marie que Dieu avait résolu d'associer, avec le titre et la qualité de co-rédemptrice du genre humain, à la seule victime capable de racheter les hommes; à Marie qui est la Mère de cette victime divine? Y a-t-il un don, une grâce, une faveur spirituelle que Dieu ait accordée à ses serviteurs, et qu'il ait refusée à sa Mère? Je ne dirai point que la sainteté de Marie, c'est-à-dire l'ensemble des dons et des grâces reçus dans son cœur immaculé, et la perfection de sa charité, dépassent incomparablement l'ensemble des dons et des grâces départies à tous les saints et à tous les anges réunis[1] : tout le monde le sait; je dirai seulement qu'elle était la Mère de ce Dieu qui endurait la Passion, et quelle Mère!

Lorsque Dieu lui communiqua le droit, qui semblait incommunicable, d'appeler une personne divine du nom dont il l'appelait lui-même, du nom si doux de Fils, il lui communiqua, en même temps, lui qui fait tout avec une harmonie et une perfection dignes de lui, le pouvoir de lui donner ce nom, avec un amour semblable à l'amour avec lequel il le donnait lui-même; il communiqua à Marie quelque chose de l'amour dont il l'aime lui-même. Or, l'amour dont Dieu le Père aime le Fils qu'il a engendré de son sein avant l'aurore[2], c'est ce

[1] Fundamenta ejus in montibus sanctis (Ps. LXXXVI, 1).
[2] Ex utero ante luciferum genui te (Ps. CIX, 3).

souffle de feu, cet élan puissant, cet embrassement, ce baiser substantiel, vivant, infini, que nous appelons le Saint-Esprit, qui habite le cœur des justes, qui est l'hôte sanctificateur de leurs âmes[1] et l'époux de Marie. Afin qu'elle puisse aimer le Fils du même amour dont il est aimé du Père, et que pourtant cet amour jaillisse de son cœur maternel, et porte le caractère de tendresse et de douceur de l'amour maternel, l'Esprit a quitté, d'une certaine manière, le sein de celui dont il procède, pour adhérer à son épouse[2]; et ils seront deux, selon l'antique institution divine du mariage, non dans une seule chair, mais dans un seul cœur. Et cet Esprit, qui ne fait qu'un cœur avec Marie par le lien d'un mariage fécond et éternel, est celui qui scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu[3] : comment donc n'aurait-il pas vu les douleurs extérieures de Jésus-Christ, les angoisses de son âme sainte? Ou comment, lui les pénétrant, celle avec qui il n'est qu'un seul cœur, les aurait-elle ignorées? A l'égard de la passion de son divin Fils, Marie était donc comme une montagne sublime, dont le soleil éclaire déjà de ses feux rougeâtres les sommets inaccessibles, tandis qu'autour d'elle les collines, les vallons et les plaines dorment encore dans l'ombre ou dans les ténèbres.

Marie-Madeleine, elle, ressemble à la colombe qui gémit dans la solitude, sur les hauteurs : les rayons du soleil ne l'illuminent pas encore directement; mais elle

[1] Nescitis quia templum Dei estis, et spiritus Dei habitat in vobis (I Cor. III, 15)?

[2] Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi (Luc. I, 35).

[3] Spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei (I Cor. II, 10).

contemple avidement sa lumière dorée qui donne à la cime inaccessible les splendeurs lugubres d'un incendie, et elle reçoit avec amour en elle-même la lumière reflétée par la montagne sublime. Oui, vous contemplez avec avidité, ô Madeleine, avec l'avidité de votre tendre et fervent amour, de votre compassion inexprimable, avec l'angoisse de votre contrition, ces rayons de lumière qui partent du cœur blessé de Jésus, et viennent éclairer de leurs feux sombres le front pâli de notre Mère. Comme votre silence et votre attention, comme votre angoisse et votre douleur répondent bien à l'état du cœur de Marie! Comme votre âme communique merveilleusement, dans ce cœur, avec l'âme sainte de Jésus! Votre douleur est en harmonie avec celle du Fils et de la Mère; mais vous ajoutez à cette harmonie quelque chose qui achève de la rendre parfaite, et que ne pourraient lui donner ni le cœur sacré de Jésus, ni le cœur immaculé de Marie, la note de la contrition, la note aiguë et profonde tout ensemble d'un cœur qui sait que les maux endurés par son Bien-Aimé, que le sang qu'il répand, que les larmes brûlantes de sa Mère, ont leur cause unique dans ses propres péchés!

Ah! si votre douleur a quelque chose de moins contenu à l'extérieur, quelque chose de moins grave et de moins majestueux que la douleur profonde et immense de Marie; si vous jetez des sanglots déchirants, tandis qu'elle demeure silencieuse; si vous paraissez à certains moments comme hors de vous-même; si vos larmes sont si amères, que Marie, sans oublier son Fils, s'incline vers vous, comme s'oubliant elle-même pour vous consoler, c'est votre contrition qui en est la cause. Puissé-je goûter une contrition semblable, et en avoir l'âme si pénétrée et si remplie, que, comme vous, je ne m'aperçoive pas même que l'expression de ma douleur sort des

bornes des convenances humaines, et cesse d'être mesurée.

Mais, comme Dieu est bon ! Comme les inventions de son amour pour nos âmes, ses égards pour notre faiblesse, son habileté à nous fortifier par degrés, sont admirables ! Si vous n'aviez pas contemplé d'abord la passion de votre Jésus dans le cœur de Marie, pourriez-vous, ô Madeleine, supporter la vue de ce spectacle de douleur ? Vos yeux supporteraient-ils la lumière sombre et brûlante qui en jaillit à flots ? Et votre cœur ne se consumerait-il pas comme un cœur de chair jeté tout à coup dans une fournaise ardente[1] ? Cependant, il faut que vous soyez debout, au pied de la croix de Jésus, avec sa Mère[2]. Dieu le veut, et vous le voulez avec Dieu. Il faut donc que vos yeux s'habituent à la lumière de la Passion, et que l'habitude les fortifie ; il faut qu'ils la contemplent d'abord, reflétée sur votre cœur par le cœur de Marie, qui l'a adoucie pour vous, dès là même qu'elle a traversé son cœur maternel. En peu de temps, vos yeux deviendront ainsi capables de contempler le précieux sang, ruisselant de toute part sur le corps sacré de Jésus. Les maux de Jésus seraient tombés goutte à goutte sur votre cœur, comme du plomb fondu, et vous auraient fait expirer ; Dieu veut que vous viviez, et vous voulez vivre pour souffrir davantage avec Jésus. C'est pourquoi, avant d'assister au crucifiement, les autres parties de la Passion vous sont montrées de loin, et ne vous arrivent qu'après avoir perdu, dans le cœur de Marie, cette acuité qui consumerait le vôtre.

[1] Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei (Ps. XXI, 15).

[2] Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus,... et Maria Magdalene (Joan. XIX, 25).

Aussi se trouvera-t-il assez fort au moment suprême.

Ce que Dieu a fait en vous, il l'a fait aussi pour notre instruction. Que d'âmes apprendraient à trouver Jésus crucifié, et à goûter les mystères de la Passion, si elles commençaient par chercher la Vierge des Douleurs, et par étudier dans la compassion de Marie! Que d'âmes restent au pied du Calvaire, incapables d'y monter jamais, parce qu'elles n'essayent pas d'y gravir par Marie. Vous qui avez été si admirable pendant la Passion, vous qui en avez si bien profité, et qui ne l'avez si profondément gravée dans votre cœur que parce que vous ne vous êtes jamais séparée de Marie, ô Madeleine, obtenez-nous l'intelligence de cette vérité, si nécessaire et trop peu comprise, que nous n'irons jamais à Jésus que par Marie; que nous ne trouverons jamais Jésus qu'avec Marie; que nous ne connaîtrons jamais Jésus, que nous ne l'aimerons jamais, qu'en Marie et par Marie. C'est l'ordre établi de Dieu; nul ne peut le changer.

MÉDITATION VII.

POUR AMENER LE CHRÉTIEN A LA RESSEMBLANCE PARFAITE AVEC JÉSUS, DIEU CHERCHE A REPRODUIRE EN SON AME LES TROIS AGONIES DU SAUVEUR.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



L'AGONIE de Notre-Seigneur à Gethsémani est divisée par l'Évangile en trois périodes. A la fin de chacune d'elles, le divin Maître se lève et va aux trois apôtres, qu'il a laissés à un jet de pierre en leur recommandant de prier; et il les trouve chaque fois endormis[1]. Mais il ne va aux apôtres que lorsque la prière et l'adoration de la volonté de son Père céleste l'ont rendu victorieux du mystérieux ennemi contre lequel il a dû combattre.

Quel est cet ennemi?

Suivant de pieux auteurs, notre divin Maître, dans la première partie de son agonie, voit les souffrances, les humiliations, la mort et tout ce qui devra composer le calice amer de sa passion, aussi distinctement qu'au moment où il les endurera effectivement; il voudrait en ressentir toute la crainte, la frayeur, la répulsion que peut éprouver instinctivement la nature humaine la plus sensible et la plus parfaite.

A ce mouvement, passionnel mais voulu, se joint l'horreur raisonnable qui résulte de la connaissance

[1] (Luc. XXII; 40-41-45).

du prix de sa vie et de l'honneur dont il est digne. Notre-Seigneur veut sentir, autant qu'il est possible, cette double impression. Il en résulte une telle souffrance, qu'il entre dans un état semblable à celui d'un homme qui va mourir[1]. Mais la prière et la soumission à la volonté de son Père sont les moyens dont il se sert pour vaincre les impressions qu'il a voulu ressentir.

Lorsqu'il revient se prosterner devant la grotte de l'agonie, après avoir recommandé aux apôtres de veiller et de prier, la vision qui fond sur son âme pour la replonger dans une agonie plus affreuse que la première, c'est la vue des péchés pour lesquels il va souffrir sa passion douloureuse. Tous les crimes, depuis celui du premier homme jusqu'au dernier péché qui sera commis sur la terre avant que ce théâtre de tant de crimes soit purifié par le feu[2], tous ensemble et chacun distinctement, viennent, pour ainsi dire, fondre sur lui.

Ce n'est pas une vision semblable à celle d'un ouragan rapide qui fouetterait son cœur; c'est un océan immense, dont le flot montant l'entoure de toute part[3], et dont chaque goutte est vue distinctement avec toutes les circonstances qui peuvent la rendre plus odieuse à son cœur si pur et si saint. Ce flot, cet océan, paraît devoir le submerger, ou plutôt vouloir s'introduire en lui, s'incorporer en lui[4], afin qu'il le porte avec lui sur la croix, pour l'expiation.

O Seigneur, combien vous devez souffrir à la vue

[1] Cœpit contristari et mœstus esse... Tristis est anima mea usque ad mortem (Mat. XXIV, 37-38).

[2] Elementa vero calore solventur, terra autem et quæ in ipsa sunt opera exurentur (II Pet. III, 10).

[3] Circumdederunt me aquæ usque ad animam (Jon. II, 6).

[4] Intraverunt aquæ usque ad animam meam (Ps. LXVIII, 2).

de notre ingratitude, de notre malice, des outrages par lesquels nous n'avons pas cessé de répondre aux témoignages d'amour qui nous viennent de votre Père !

La douleur, la contrition du sacré cœur de Jésus à la vue des révoltes de la créature contre le Père céleste, est telle, qu'il en mourrait, s'il ne devait pas expier par son sang précieux, versé sur la croix, ces mêmes péchés dont il éprouve tant d'horreur. Mais, par une merveille inouïe, cette douleur, qui ne le fait point mourir, lui fait suer le sang avec tant d'abondance, que la terre en est tout humectée autour de son corps divin[1]. Il accepte, dans l'excès de l'amour et de la douleur, de réparer, en offrant à la justice divine l'expiation du Calvaire, tous les outrages que nous avons eu le malheur de faire à notre Père. Alors il vient à ses apôtres ; mais, comme il est écrit dans les prophéties, il doit fouler seul le pressoir de la colère de Dieu ; en toutes les nations il n'y aura pas un seul homme avec lui[2]. Les apôtres dorment ; il les laisse, et retourne souffrir pour eux et pour tous.

La troisième partie de l'agonie est tellement cruelle, que Dieu a pitié de la douce victime, et qu'il envoie un ange pour la fortifier[3]. Ce sont les résultats de sa passion qui lui apparaissent, et son cœur est brisé. Les paroles du saint vieillard Siméon expriment pour nous, selon notre faible manière de comprendre, le sens de cette troisième et plus cruelle agonie : « Celui-ci a été

[1] Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terra (Luc. XXII, 44).

[2] Torcular calvavi solus, et de gentibus non est vir mecum (Is. LIII, 3).

[3] Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum (Luc. XXII, 43).

établi pour la perte d'un grand nombre[1]. » Il voit toutes les âmes qui résisteront à son amour, qui s'obstineront jusqu'à la fin, qui seront éternellement damnées, mais qui le seront avec une faute plus grande et sans excuse[2], parce qu'il les aura aimées jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix[3]. Et cette obstination funeste, d'une culpabilité et d'une ingratitude sans mesure, ne lui procure pas un mouvement d'indignation et de sainte colère, mais une douleur immense comme son amour. La justice de Dieu est satisfaite entièrement, par le seul qui puisse la satisfaire ; et le coupable, est néanmoins damné, plus damné, parce qu'il est plus criminel que si la justice de Dieu n'avait point reçu sa rançon !

O mystère le plus effrayant de tous, mais le plus douloureux pour le cœur si tendre de notre bon Maître et Sauveur ! Ah ! les consolations d'un ange vous sont nécessaires ; mais les recevez-vous ? Il est dit qu'il vous apparut pour vous fortifier, et non pour vous consoler. Seuls, les pécheurs dont l'obstination vous a mis dans cet état, pourraient vous consoler en profitant, pour se convertir, de ce que vous souffrez pour eux. Ils ne le veulent pas[4], et Jésus est plus inconsolable que Rachel à la mort de ses enfants. Cependant, il est une force plus grande que celle que donnent les anges, et un baume qui guérit les cœurs inconsolables, ou qui les fait au moins plus grands que leur douleur : c'est la

[1] Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum in Israël (Luc. II, 34).

[2] Si non venissem et locutus fuissem eis, peccatum non haberent ; nunc autem excusationem non habent de peccato suo (Joan. XV, 22).

[3] Qui (Filius Dei) dilexit me, et tradidit semetipsum pro me (Galat. II, 20).

[4] Et sustinui... qui consolaretur et non inveni (Ps. LXVIII, 21).

prière, qui obtient que Dieu même nous fortifie et nous console. Jésus, par son exemple, apprend à tous ce qu'ils doivent faire dans leurs douleurs[1].

Que le chrétien se souvienne de ces trois agonies; et, s'il sert depuis assez longtemps le Seigneur, qu'il repasse l'histoire de son âme, et qu'il compare. S'il commence à peine à marcher dans la voie du salut, même alors il sera difficile qu'il n'ait point déjà quelque expérience personnelle qui l'aide à comprendre ce que nous allons dire.

Jeunes, sans expérience de nous-mêmes, ni des autres, ni du monde, ni de Dieu, nous sourions à la vie, et il nous semble que toute la création sourit à notre jeunesse, salue notre force et notre beauté. Nous avons confiance en nous; il nous semble que nous pouvons choisir notre voie, que nous y marcherons, que les obstacles ne nous arrêteront pas, que nous atteindrons le but que nous avons choisi. Nous sommes sûrs de notre intelligence, de notre énergie. La maladie nous semble impossible, et nous n'avons pas peur de la mort, peut-être parce que nous ne voyons rien en nous de commun avec elle. Nous avons confiance, aussi, dans les hommes : nous savons que nous avons des parents fidèles, nous avons conquis des amis dévoués ; ils nous aideraient si nous en avions besoin; mais nous ferons une heureuse vieillesse à nos parents, et nous prêterons notre appui à nos amis.

Et nous allons ainsi, souriant à la vie, et laissant un lambeau de notre cœur à toutes les ronces de notre chemin. Or, un jour tout change. Après sa maladie, lorsque saint François d'Assise sortit pour la première fois, il lui sembla que tout avait changé d'aspect : le

[1] Et factus in agonia prolixius orabat (Luc. XX, 43).

soleil n'était plus si lumineux, ni les vertes campagnes de l'Ombrie si belles à contempler. C'est un revers, c'est une trahison imprévue : nous constatons que nous avons mal placé notre cœur. C'est la mort de notre meilleur ami, une fatigue, un dégoût, le vide de notre cœur. C'est surtout la grâce de Dieu, dont tout le reste n'est que l'occasion et comme l'enveloppe. Mais enfin, un jour, tout change de couleur pour nous aussi.

Notre intelligence ne nous laisse plus voir que son impuissance ; notre énergie s'est brisée ; notre force s'est consumée à rien. Heureux quand, avec la fleur de notre jeunesse, elle ne s'est pas éteinte dans le péché ! Un sentiment poignant nous saisit au cœur, et nous nous écrions, comme si nous avions goûté de tout et vu de nos yeux le vide de ce qui est créé : « Vanité et affliction d'esprit[1]. Vanité de nous-mêmes et du monde, de nous-mêmes qui nous sommes trompés[2], » et du monde qui nous a séduits. Vanité de notre intelligence, qui a travaillé en vain, et de notre cœur, qui s'est accroché au vide. Vanité de nos forces, qui se sont trouvées faibles, de notre jeunesse, qui a fui comme un songe, de notre beauté, qui s'est flétrie comme une fleur. Vanité de nos amis, qui nous ont trahis. Vanité de nos succès, qui ont enflé notre cœur, et de nos insuccès, qui ne nous ont pas rendus à Dieu. Vanité de nous-mêmes, qui passons comme l'ombre, et de notre vie, qui demain fera place à la mort !

C'est une agonie que l'entrée de cette vue de la vérité dans nos âmes. C'est une agonie, car la mort de nos illusions va la suivre ; or, nos illusions c'était nous-

[1] Et universa vanitas, et afflictio spiritus (Eccle. I, 14).
[2] Ergo erravimus a via veritatis (Sag. V, 6).

mêmes. Heureux celui qui prie lorsque l'amertume du calice se fait sentir à ses lèvres! Heureux celui qui ne regarde pas d'un œil morne cet écroulement de l'édifice de ses rêves, mais qui en sentant, au contraire, une amertume qui le brûle, a appris, à l'école du divin Sauveur, à dire : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant, que votre volonté se fasse, et non la mienne[1]! »

C'est là, sous des formes variées, presque aussi nombreuses que le nombre même des élus, notre première agonie. Elle n'est épargnée à personne, pas même aux méchants, car la vérité s'impose de force à l'intelligence qui ne l'accepterait pas volontiers. Béni soit Dieu, qui désabuse ainsi sa pauvre créature, qui lui révèle ainsi le creux de la figure trompeuse de ce monde qui passe[2]. Mais, encore une fois, heureux, alors, celui qui sait prier, celui qui, détourné des choses qui passent, sait s'élever vers Dieu, vers celui qui est éternel et immuable! Pour lui, cette agonie sera comme l'initiation et le principe d'une vie supérieure et plus sainte; tandis que les autres n'y trouveront que le commencement d'un découragement morne, ou le principe d'un scepticisme plus morne encore.

Cependant, d'autres agonies plus douloureuses, mais aussi plus salutaires, l'attendent. Ce serait peu, en effet, d'avoir touché du doigt le vide et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, si l'on n'arrivait pas à voir aussi le vide et le néant de soi-même. Bien des fois, dans notre prière, une lumière rapide comme l'éclair nous a montré la vérité; mais nous n'avons fait que l'entrevoir,

[1] Pater, si possibile est transeat a me calix iste; verum tamen non mea voluntas, sed tua fiat (Luc. XXII, 2).

[2] Præterit enim figura hujus mundi (I Cor. VII, 31).

et peut-être nous avons craint de regarder, et nous avons détourné notre attention. Mais, un jour, ce n'est plus un éclair, c'est une lumière plus éclatante et plus durable qui s'impose à nous, et nous fait voir impérieusement ce que nous ne voulions pas savoir. Or, ce que cette lumière nous force de voir, peut se dire en deux mots : Nous voyons que c'est par la seule miséricorde de Dieu que nous ne sommes pas en enfer. Et, encore à présent, après beaucoup d'années passées au service de Dieu, après beaucoup d'efforts pour lui être fidèles, après avoir réussi à éviter longtemps toute faute grave, le fond de notre nature est resté si mauvais, qu'une occasion, qu'une tentation peut réussir à enflammer nos passions de telle manière, qu'à peine l'épaisseur d'un cheveu nous sépare du péché mortel et de la perdition éternelle. En même temps, notre impuissance au bien, au recueillement que nous voudrions, notre facilité à la dissipation que nous détestons, s'imposent à notre vue. Nous voyons que nous sommes sans force comme sans piété, sans goût pour les choses spirituelles, et pleins d'attrait pour les charnelles ; qu'après avoir réellement mérité l'enfer, tous nos mérites depuis notre conversion se bornent à un constant abus des grâces de Dieu ; et nous nous trouvons, dans un âge avancé, avec toutes les facilités au mal qui nous semblaient être le partage de la jeunesse, et d'autres encore que le sang chaud et généreux de la jeunesse ne connaissait point !... La loi que nous voudrions suivre est spirituelle, et nous nous voyons charnels et sous l'esclavage du péché. Nous ne savons pas ce que nous faisons ; car nous ne faisons pas le bien que nous voulons, et nous faisons le mal que nous haïssons. Selon l'homme intérieur, nous nous délectons dans la loi de Dieu ; mais nous voyons dans nos membres une autre loi qui répugne à la loi de

notre esprit, et qui nous retient captifs sous le joug du péché. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort[1]?...

Lorsqu'on décrit, même avec les paroles de saint Paul, l'agonie dont je parle, on n'apprend rien à personne; on savait tout cela. Cependant, le cri déchirant qui termine le passage de l'Apôtre, devrait faire comprendre à ceux qui n'ont rien senti de semblable, qu'ils ignorent leur propre cœur; et ceux qui l'ont senti ont su, un jour au moins, ce qu'est l'humilité. Plusieurs, peut-être, se souviendront qu'alors encore ils n'avaient pas même visité le fond de leur cœur, et qu'ils ont été encore plus épouvantés lorsqu'ils ont été forcés de constater que, même après cette lumière aiguë, ils étaient, comme auparavant, préoccupés d'eux-mêmes et sujets à l'orgueil. S'il ne fallait pas un miracle pour suer du sang, je crois qu'à ce moment ceux qui ont éprouvé cette agonie, l'auraient sué. Je compare leur état à celui d'un père de famille qui visiterait la maison où est renfermé tout ce qu'il aime, et qui constaterait, à chacun de ses pas, qu'elle est ruinée jusqu'en ses fondements, qu'elle ne tient plus que comme par habitude, et qu'il suffirait du cri d'un enfant pour faire crouler l'édifice tout entier. Mais, si la confiance en Dieu gagne tout ce que perd l'orgueil, si l'amour divin profite de cette désertion momentanée de notre amour-propre, aucune joie n'est aussi désirable que cette agonie.

Nous voilà donc désabusés au sujet de la valeur de notre vie chrétienne, comme nous l'avons été de notre vie naturelle. Que peut-il rester encore? Quel dépouillement faut-il ajouter à ce dépouillement? Quelle sera la cause et quel sera le but de notre troisième agonie?

[1] Rom. VII, 14, 15, 21, 23.

Un jour, David, contemplant la paix des impies et les tribulations des âmes fidèles, se sentit chanceler ; il dut entrer dans le sanctuaire, et prier longuement pour comprendre les voies de Dieu[1].

Un autre jour, saint Paul considéra le mystère de la prédestination. Épouvanté, et mettant pour ainsi dire ses deux mains sur les yeux, il s'écria : *O altitudo*[2] ! Ces jours-là, saint Paul et David connurent cette troisième et plus redoutable agonie de l'âme.

C'est qu'après avoir vu crouler nos illusions au sujet du monde, de nous-mêmes, de nos vertus, nous les voyons crouler également au sujet de Dieu même. Oui, nous nous faisons illusion sur Dieu, comme sur tout ; et il faut que cette illusion meure comme toutes les autres. Vous aurez conçu un dessein pour la gloire de Dieu. Vous serez sûr que c'est uniquement pour sa gloire. Vous aurez non seulement pris toutes les mesures de la prudence, mais prévu les moins considérables. Si votre dessein n'a pas réussi, vous aurez employé la prière, pris conseil des saints : rien, en un mot, n'aura été négligé ; il faudra, en quelque sorte, que Dieu s'oppose au succès, pour que votre entreprise échoue. Elle échouera pourtant, et les maux, même spirituels, que vous vouliez empêcher arriveront... Ce n'est rien : le séducteur mourra converti, après que celui qu'il a séduit sera mort dans l'impénitence, et celui-ci vous était plus cher que votre âme même...

Vous ne verrez pas seulement la paix des pécheurs ; vous verrez Dieu conserver ceux qui font le mal, et enlever de ce monde ceux qui s'y opposent...

[1] Mei autem pene moti sunt pedes; pene effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns (Ps. LXXII, 2, 3).

[2] O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei (Rom. XI, 33).

Peut-être rien de cela ne vous a frappé; mais, à un instant que Dieu a choisi, vous éprouverez ce qu'ont éprouvé saint Paul et David, quelque chose de ce qu'éprouve Notre-Seigneur en voyant que le mystère de la croix sera l'occasion, pour un grand nombre, de péchés plus énormes, d'une condamnation plus méritée... Ah! plaise à Dieu qu'il y ait alors auprès de vous un ange du Seigneur pour vous fortifier, car jamais vous n'aurez eu tant besoin de force? Plaise à Dieu qu'il y ait auprès de vous quelqu'un pour vous dire : Adorez Dieu en silence, adorez sa sainte volonté; jamais vous n'avez été aussi près de lui que vous l'êtes maintenant, si vous savez mettre votre main sur vos yeux et dire avec saint Paul, dans un sentiment profond de soumission et d'amour : *O altitudo!...*

Lorsque l'adoration aura un peu apaisé votre cœur, et que vous serez en état de l'entendre, il pourra ajouter : Vous ne saviez pas jusqu'ici que votre sagesse est folie aux yeux de Dieu, et que la sagesse de Dieu est folie pour vous[1]. Vous pensiez connaître Dieu et savoir combien il est bon; vous croyiez être soumis à sa volonté sainte : vous vous trompiez. Votre soumission n'était que l'approbation d'une action providentielle, qu'il vous semblait comprendre; vous faisiez la sagesse de Dieu et sa bonté semblables à votre sagesse et à votre bonté. Au fond, vous approuviez Dieu de penser, d'agir comme vous le trouviez bon; vous adoriez un fantôme de votre esprit, au lieu du Dieu vivant et véritable. Arrière le fantôme! Voici Dieu, prosternez-vous. Il est ineffable, parce qu'il est infini; l'esprit humain ne peut comprendre ni ses voies, ni lui-même. Vous lui devez votre amour

[1] Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum (I Cor. III, 19).

et votre adoration, non parce que vous le comprenez, mais parce qu'il est Dieu. C'est le moment de l'adorer. Soyez sûr que ce qu'il fait est digne de lui[1]. Mettez-vous dans votre néant, en face du grand inconnu ; moins vous prétendrez comprendre, plus vous serez près de la vérité[2]. Dépouillé de tout, revêtez-vous de sa sainte volonté, non parce qu'elle vous semble bonne, mais parce qu'elle est sa volonté, infiniment meilleure et plus sainte qu'il ne vous est possible de le savoir sur la terre.

Il ne faut pas essayer de peindre la douleur de l'âme dans cette dernière agonie : ceux qui ne l'ont pas éprouvée ne nous comprendraient pas. Les autres n'oublieront jamais ce qu'ils ont souffert. Ils se sont souvenus alors de Jésus agonisant à Gethsémani ; ils ont redoublé de prière jusqu'à ce que la paix et le calme aient dompté le déchirement du cœur.

[1] Dei perfecta sunt opera, et omnes viæ ejus judicia (Deut. XXXII, 4).

[2] Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (Prov. XXV, 27).

MÉDITATION VIII.

L'AMOUR ET LA MISÉRICORDE DE DIEU POUR LES PÉCHEURS DOIVENT SE MANIFESTER DANS LEUR INFINITÉ, ET NE LE PEUVENT QUE PAR L'INFINITÉ DES DOULEURS ET DES HUMILIATIONS D'UN RÉDEMPTEUR-DIEU. D'OÙ CONTRADICTION ENTRE LA SAGESSE DIVINE QUI LES IMPOSE, ET LA SAGESSE HUMAINE QUI LES RÉPROUVE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



DORONS l'incompréhensible sagesse de Dieu. C'est avec raison que l'Apôtre proclame qu'elle est folie aux yeux des hommes. Qu'y a-t-il de plus insensé que de proposer au monde un médiateur que Dieu n'exauce pas, et que les hommes haïssent et repoussent ; un rédempteur qui veut abandonner l'œuvre du salut au moment de l'entreprendre ; un Dieu-Sauveur qui a besoin d'être fortifié par un ange, et se plaint d'être abandonné de son Père ? Qu'y a-t-il de plus insensé que d'attendre, de celui dont tous se détournent tandis qu'il est vivant et dans la gloire de son enseignement et de ses miracles, que, lorsqu'il sera mort après avoir été vaincu et déshonoré par les derniers supplices, il attire à lui tous les cœurs. Cependant le dessein de cette folie a été couronné d'un succès qui n'a jamais glorifié la sagesse des hommes. Le genre humain s'est jeté dans les bras de ce vaincu, de ce méprisé, de cet abandonné de Dieu et des hommes, de ce crucifié ! Et Lui, il le garde sur son cœur, et nul ne

l'en arrachera jamais ! Cependant, lorsque pour Jésus le ciel est d'airain, et le cœur des hommes, de fer ; quand ses amis ne l'aiment pas assez pour trouver le courage de veiller une heure avec lui, il y a des âmes qui déjà se savent rachetées par lui, des âmes qui l'adorent comme le Fils de Dieu, qui ont donné tout leur cœur au plus beau des enfants des hommes[1], et qui ne voient dans son humiliation, dans sa douleur, dans son agonie, qu'une beauté de plus en plus digne d'amour et de reconnaissance[2]. N'oublions pas que le sentiment de ces âmes envers Jésus-Christ humilié, agonisant, doit être le nôtre envers l'Église humiliée et méprisée : car l'Église est l'épouse de Jésus-Christ, et ne fait qu'un avec lui[3].

Marie.

Vos larmes, ma fille, ne peuvent pas être excessives. Jamais il n'y eut, depuis l'origine des temps, un aussi juste sujet d'en verser. Cependant, il vous l'avait dit, comme il l'avait dit à ses apôtres : « Il vous est avantageux que je m'en aille. Si je ne m'en allais, le Paraclet ne viendrait point ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai, et, lorsqu'il sera venu, cet Esprit de vérité, il vous guidera en toute vérité, et il me glorifiera, car il recevra de moi ce qu'il vous annoncera[4]. Je vais vous préparer

[1] Speciosus forma præ filiis hominum (Ps. XLVI, 3).

[2] Iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ (Is. LXIII, 1).

[3] Christus caput est Ecclesiæ... Ecclesia subjecta est Christo (Eph. V, 24).

[4] Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero. Paraclitus non veniet ad vos. Si autem abiero, mittam eum ad vos... Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem... Ille me clarificabit, quia de meo accipiet et annuntiabit vobis. (Joan. XVI, 7, 13, 14, 15).

une place dans la maison de mon Père, et ensuite je vous prendrai avec moi, afin que, là où je suis, vous soyez vous aussi[1]. » Ma fille, il fait maintenant ce qu'il avait annoncé : il exécute les décrets éternels; il brise la chaîne de l'esclavage des enfants d'Adam; il leur enseigne la voie du salut; il va leur ouvrir le ciel.

Madeleine.

Ah! qu'il accomplisse toutes ses promesses, et que, là où il est maintenant, je sois avec lui! Ce n'est pas la maison de son Père que je désire, c'est lui; et j'aime mieux les angoisses de Gethsémani avec lui, que les joies de la maison du Père céleste sans lui. Mais, que dis-je, pauvre insensée? Je ne suis point digne de souffrir avec lui; pardonnez-moi, ma Mère, les folies qui échappent à l'excès de ma douleur et de mon amour... Oui, il avait daigné me dire les paroles que vous venez de me rappeler. Il m'avait dit qu'il était nécessaire qu'il s'en allât, et il m'avait fait connaître la voie d'humiliations et de douleurs par laquelle il irait nous préparer un lieu dans la maison de son Père. Il me l'avait dit, et je l'avais cru; car, comment ne pas le croire? Ses lèvres distillaient la vérité, et il l'imposait à l'âme avec un amour et une autorité également irrésistibles. Je croyais ce qui arrive, et, maintenant, ce qui arrive est nouveau pour moi! Il sait mieux que moi-même le peu que sont mon intelligence et mon cœur, et il me pardonnera. Je ne sais ce que je rêvais de contraire à sa parole. Puisque le soleil de justice devait éteindre ses rayons dans son propre sang, je rêvais qu'il se coucherait dans sa

[1] Quia vado parare vobis locum... Iterum venio, et accipiam ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis (JOAN. XIV, 2, 3).

gloire et dans sa majesté, et que le dernier de ses rayons illuminerait à jamais toutes les âmes. J'imaginais je ne sais quelle belle fin, en harmonie avec la beauté et la dignité de sa vie. Oh ! ce qu'il fait est meilleur que ce que rêvaient mon amour imparfait et mon zèle de sa gloire, qui n'étaient ni selon la science ni selon la grâce. Mais, comment ne pleurerais-je pas lorsqu'il pleure lui-même du sang? O Mère, votre cœur est aussi tendre qu'il est fort; je sens, sous votre paix et votre adoration de la volonté du Père, une douleur vaste, non comme l'océan, mais comme l'immensité de l'espace. Moi, qui ne suis ni digne ni capable de recevoir dans mon âme une seule goutte de l'océan de votre douleur, je ne sais pas me contenir pour le peu que je suis capable d'endurer. Hélas! je ne puis me faire à cette idée : le Fils de Dieu, le Tout-Puissant a connu la frayeur; il a été semblable à un guerrier obligé de combattre, et qui craint son adversaire[1]. Votre Fils, ô Marie, a été chancelant comme un homme qui ne peut se porter lui-même, et qui est vaincu par l'excès de ses maux. Quand il va à ses disciples, comme pour trouver un soulagement auprès des créatures, lui, le Créateur, il se soutient à peine. Quand il retourne sans consolation, et qu'il se prosterne devant son Père, il tombe, plutôt qu'il ne se prosterne; il paraît plutôt écrasé que suppliant. Les apôtres, qu'il a recherchés, qu'il a conjurés de s'unir à sa prière, l'ont délaissé : ils ne l'ont pas assez aimé pour veiller avec lui. Son Père, qu'il a prié, n'a pas exaucé sa prière. Le ciel est d'airain pour lui. Pour lui, le cœur des hommes est de fer. Sa beauté s'est flétrie comme la fleur des champs au soleil du midi. Sa majesté, son air d'assurance paisible et fort, son regard si doux

[1] Et cœpit pavere et tædere (MARC. XIV, 33).

et si rempli de charité, tout a disparu... Un criminel condamné justement au dernier supplice ne paraîtrait pas plus effrayé, plus écrasé, plus vaincu. Et tout cela dans la solitude, dans la nuit. Il est seul dans cette étrange lutte : pas d'appui, point de consolation ! Nous-mêmes qui pleurons, nous pleurons loin de lui !... Non, même après tout ce qui m'avait été dit, jamais je n'eusse pensé qu'il irait ainsi nous préparer une place au ciel, au paradis de l'éternel amour. L'orgueil, l'ambition, l'avarice de son peuple avaient rêvé un Messie glorieux et conquérant ; et voilà le Messie qui vient les sauver ! Mon cœur aurait voulu voir la terre entière prosternée aux pieds du divin conquérant des cœurs : et je le vois foulé aux pieds comme un ver de terre !... O Jésus, ah ! fussiez-vous plus abaissé, plus humilié encore, plus repoussé, s'il était possible, du ciel et de la terre, mon cœur vous serait fidèle. Je vous aimerais plus encore, parce que vous auriez souffert davantage ; mais jamais je ne pourrais cesser de pleurer et de gémir en voyant comment vous êtes traité.

Marie.

Il vous est avantageux qu'il s'en aille, ma fille, et qu'il s'en aille par cette voie ; car il va vous préparer une place au ciel, et l'Esprit de vérité, qu'il vous enverra pour vous guider dans la vérité, vous guidera dans cette voie. Alors vous comprendrez le sens de sa parole : « Je suis la voie, la vérité et la vie[1] ; » et ces trois choses n'en font qu'une.

[1] Ego sum via, veritas, et vita (Joan. XIV, 6).

Madeleine.

Vous craignez de briser mon cœur en me parlant clairement, ô ma Mère. Cependant, je ne puis souffrir beaucoup, puisque mon Jésus souffre tout. Il est nécessaire que l'humiliation remplisse mon âme, puisque mon Jésus est devenu le dernier des hommes et le rebut du peuple[1]. J'ai compris ce que votre cœur n'a voulu que me laisser entrevoir. Il faut que Jésus soit ainsi traité, parce que nous avons péché ! Il devient, en se laissant traiter de la sorte, la voie par laquelle la miséricorde et le pardon descendront jusqu'à notre âme coupable ; il devient, par son exemple et l'encouragement qu'y trouvent nos faibles cœurs, la voie par laquelle notre âme souillée remontera à son origine, à sa beauté, à sa perfection. Il faut qu'il soit traité ainsi, parce que nous avons péché, et c'est ainsi qu'il paie en vérité la dette que nous avons contractée envers la justice de Dieu ; c'est ainsi, qu'en toute vérité, il nous acquitte à l'égard de la divine justice. Il faut, à cause de nos péchés, qu'il soit ainsi traité, lui qui est la vie ; nos péchés sont si horribles devant les yeux si purs du Très-Haut ; ils éloignent tellement de nous la bonté infinie, et le ravage qu'ils exercent en tout notre être est tel, que le coupable est mort ; il ne peut retrouver la vie, en retrouvant Dieu et en se retrouvant lui-même, que dans la mort du Dieu-Sauveur. C'est donc moi, pécheresse, qui vous ai réduit à cet état d'agonie, ô Jésus bien-aimé ! C'est donc moi, pécheresse, qui vous conduirai à la mort, comme je vous ai conduit à l'agonie ! O Jésus, mes yeux n'ont plus de larmes pour pleurer

[1] Despectum, et novissimum virorum (Is. LIII, 3).

mes crimes [1]. C'est ainsi que vous m'aimiez quand je me détournais de vous, pour livrer mon âme au péché. Les satisfactions que je donnais à mes sens, en offensant votre divinité, déchiraient votre cœur, ensanglantaient votre corps, le livraient tout entier à la confusion, à l'opprobre, à l'angoisse, à la mort ! Ah ! je n'avais pas connu, jusqu'à présent, la douleur de vous avoir offensé, ô Dieu de mon âme ! J'avais pleuré mes péchés avec des larmes, et je vous ai vu les pleurer avec du sang. Le regret qui étreignait mon cœur, s'exhalait en sanglots, en soupirs ; votre contrition pour mes péchés, que vous n'avez point commis, ne s'exhale pas hors de vous-même : il n'y a ni soupirs, ni sanglots ; mais elle vous fait chanceler, et tomber aux pieds de la justice de Dieu, comme un chêne frappé de la foudre. Ah ! le péché, c'est le déicide. Je suis coupable de votre agonie. Je suis coupable de la mort que vous allez souffrir. Et c'est moi, moi qui vous aime, qui appesantis sur vous la main de la justice de Dieu, et la main cruelle des bourreaux. Et, si vous n'aviez souffert le supplice que j'ai choisi pour vous, tandis que vous choisissiez pour moi la vie et l'amour dans la miséricorde et dans la paix ; si vous ne l'aviez souffert pour la rédemption de mon âme que vous aimiez quand elle vous livrait à la mort, je serais morte pour toujours ; je vivrais sans Dieu, sans Christ, sans espérance, en attendant la mort éternelle, la privation pour jamais de vous et de votre amour !

Je suis celle qui a commis le péché. Votre pardon, votre grâce, la miséricorde et l'amour de votre cœur, dont ma malice même et ma cruauté envers vous m'ont rendue l'objet, n'ont pas changé ma nature pervertie.

[1] Defecerunt præ lacrymis oculi mei (THREN. II, 11).

Je puis vous offenser encore; et, si vous cessiez un instant d'avoir pitié de moi, certainement je vous offenserais de nouveau. Pourquoi avez-vous tant aimé une créature aussi vile? Pourquoi avez-vous donné votre cœur à un être déchu, abject? Faut-il que le plus beau d'entre les enfants des hommes meure pour sauver un vermisseau, et un vermisseau révolté contre lui? Faut-il qu'il broie son cœur et, avec lui, celui de sa Mère, afin que mon cœur, vil, lâche et orgueilleux, ne soit pas éternellement broyé par la main vengeresse de la justice de Dieu!

Marie.

La vivacité de votre douleur procède de la force et de la perfection de votre charité, ma fille, et vous êtes à Jésus, dans sa douleur et dans son agonie, une consolation excellente. Ah! si le grand nombre vous ressemblait, son agonie ne serait pas si cruelle; il est réduit à la dernière extrémité. S'il n'était point venu, les méchants auraient quelque excuse; et, maintenant, ils seront sans excuse, car il est venu[1]; et, malgré tous les témoignages d'amour et tous les gages de pardon, ils ne veulent point l'écouter.

Marie-Madeleine.

Ce que nous voyons maintenant est donc le symbole de ce que sera l'avenir! Dieu vient au monde, doux et humble de cœur[2]. Dieu invite les âmes qui souffrent et qui sont chargées à venir à lui; toutes souffrent, parce

[1] Si non venissem, et locutus fuissem eis, peccatum non haberent: nunc autem excusationem non habent de peccato suo (JOAN. XV, 22).

[2] Discite a me quia mitis sum et humilis corde (MAT. XI, 29).

que toutes portent le poids du péché[1]. Il promet de les soulager ; il leur montre que son amour est capable de prendre sur lui le poids qui les accable. Il le prend, en effet, et ce poids est tel, que le Tout-Puissant, accablé sous le faix, tombe en agonie. Et le monde repousse le Dieu-Sauveur ! Il refuse d'entendre sa voix amie, et dédaigne de consoler son cœur, qui l'a aimé jusqu'à la mort ! L'amour éternel, infini, est repoussé avec mépris par la dureté et l'ingratitude de l'homme. Et c'est pour ce résultat que la justice s'appesantit sur l'innocent ! O Dieu, quelles ténèbres environnent votre être divin ! Vous êtes le Tout-Puissant : ce que vous voulez se fait au ciel et sur la terre. Vous voulez sauver le monde, et vous n'hésitez pas à lui donner votre Fils. Et votre Fils, mon Jésus, succombe comme un guerrier vaincu, en exécutant le plan tracé par votre sagesse, infinie comme votre puissance et votre amour. Et ce plan sage, digne de vous, exécuté avec une charité qui tue, ce plan ne réussit pas ! C'est la vue de cet insuccès qui accable votre Fils tellement, qu'il est nécessaire qu'une créature, qu'un ange, le réconforte. Et cependant vous êtes glorifié en cette œuvre : votre justice et votre sainteté, votre force et votre sagesse s'y révèlent à votre plus grande gloire. Ah ! ni votre amour, ni votre justice, ni votre sagesse, ni votre sainteté ne ressemblent à rien de ce que ma faible intelligence avait été habituée à comprendre sous ces noms. Vous êtes un abîme inscrutable. Mon âme est à vos pieds ; elle vous adore de l'adoration dont vous glorifie votre Fils, mon Jésus. Ce qu'il croit, je le crois ; ce qu'il voit, ce qu'il sait, je l'adore. Jamais notre esprit, semblable à une faible lueur qui vacille et

[1] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos (Ibid. 28).

va s'éteindre, ne comprendra comment vous mettez vos complaisances en l'innocent que votre justice écrase à la place des coupables. Il ne comprendra pas comment vous aimez les coupables, que la mort de votre Fils, parce qu'elle ne les convertit pas, rend sans excuse. Et cependant vous êtes mon Dieu, et le Dieu de mon Seigneur : ce que vous voulez, et ce que vous faites, est digne de vous. Mon cœur est abîmé par la profonde obscurité de ces mystères ; mais mon cœur et mon âme vous adorent. Oui, Père, tout ceci est digne de mon adoration et de mes louanges, puisque vous l'avez eu pour agréable et que vous l'avez voulu.

MÉDITATION IX.

L'AME FIDÈLE SUIT PAS A PAS JÉSUS DANS SES DOULEURS.

> **Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.**



Voici maintenant le traître... Il a donné à ceux qui le suivent, ses conseils perfides ; il les a avertis qu'il trahira par un baiser. Il s'approche, en effet, il s'approche de Jésus, il le salue, il l'embrasse... O baiser infâme !... O Jésus ! que ne puis-je baiser vos pieds sacrés avec tout l'amour et toute l'adoration de mon cœur ! Que vous êtes bon, ô mon Jésus !

Voyez : il n'a pas une parole de reproche pour l'infâme. « Mon ami, » dit-il avec un accent d'ineffable charité ! O Jésus, quel nom donnerez-vous à ceux qui

vous aiment, à ceux qui se meurent de ne pas pouvoir souffrir à votre place?...

Ah! qu'il est beau, qu'il est majestueux! Dieu reparaît en lui! Il a dit : « Je suis Jésus de Nazareth; » et ce seul mot les a renversés! Ah! si vous le connaissiez, si vous saviez ce qu'est ce Jésus que vous voulez livrer à ses ennemis, vous ne seriez pas renversés par l'éclat de sa majesté; vous seriez prosternés à ses pieds, comme l'est mon âme, par l'adoration, l'amour, la reconnaissance et la contrition..... Mais l'éclat de la majesté de Dieu n'éclaire pas ces aveugles volontaires.

La charité fera-t-elle ce que la puissance n'a point fait? Comme il reprend ses défenseurs! comme il guérit le blessé!... Hélas! comme il souffre de ce que ces méchants ne se rendent pas plus à ce miracle de bonté qu'ils ne se sont rendus au miracle de la puissance! Sera-ce toujours ainsi, ô Jésus? Y aura-t-il toujours des hommes que ni la sagesse et la toute-puissance qui éclatent dans vos œuvres, ni la sagesse et l'amour qui brillent dans votre Rédemption ne pourront conquérir à votre éternelle charité?...

C'en est fait : les rayons divins, que le désir de convertir ces misérables avait fait reparaître un instant, s'effacent de nouveau. Jésus n'est plus qu'un homme, un homme faible, sans défense. Il se livre sans résistance; on l'attache plus encore comme une bête malfaisante que comme un criminel... Ah! vous ne savez pas que sa charité pour vous le lie plus fortement que vos cordes et vos chaînes!...

Ils le traînent, ils le poussent, ils le frappent. Il est seul, ses amis se sont enfuis; il est seul comme au milieu d'une meute de chiens furieux[1]. O mon bien-

[1] Circumdederunt me canes multi (Ps. XXI, 17).

aimé !... quelle marche ! C'est encore plus la marche triomphale de votre charité que ne l'était le triomphe du premier jour de la semaine !... C'est ainsi qu'il entre dans la ville royale.

Le voilà chez Anne. Comme ce vieillard cauteleux ressemble à un serpent ! Il se pose en juge, et demande compte au Verbe éternel de ses paroles. O douceur de la voix de mon Jésus, ô sagesse de votre réponse !... Ah ! l'infâme ! Il a donné un soufflet à Jésus : son visage est meurtri, ses yeux sont injectés de sang, ses gencives saignent, son cœur saigne plus abondamment encore. L'infâme a voulu faire la cour au vieillard rusé et méchant ; il ne se trompe pas : le juge ne protège pas contre cet outrage l'accusé qui est devant lui. Juge plus infâme encore que le valet qui a outragé Jésus. Et il a été le grand prètre de celui qu'il veut condamner, et qu'il laisse outrager ; mais l'encens d'un tel prêtre était pour son Dieu un outrage pire encore et plus sensible que ce soufflet ! La douce voix de Jésus n'est pas altérée ; la sagesse de sa parole, la gravité sereine de sa réponse est telle, qu'on dirait plutôt un maître qui instruit ses disciples qu'un accusé qui se plaint d'un outrage reçu. Il faut qu'il se plaigne, il faut qu'il défende en sa personne le droit sacré de tous les accusés. Votre amour, ô Jésus, ne se laisse ni troubler, ni diminuer par l'abondance des injustices !...

Tout est prêt chez Caïphe. Le tribunal est dressé, les membres sont réunis. Jésus est conduit dans cette salle où les chefs du peuple vont prononcer la sentence déïcide... Caïphe n'est pas moins méchant qu'Anne ; il l'est d'une autre manière. Il ne ressemble pas au serpent ; il ressemble à la hyène : il est féroce, violent et lâche ; et tout cela procède de son ambition démesurée... Voici les faux témoins.

O silence de Jésus, aussi beau que vos paroles! Caïphe s'irrite de plus en plus. Les juges sont impatients. Les témoins payés n'ont pas donné ce qu'on attendait d'eux. Tout à coup, une inspiration satanique fait briller d'un feu sombre les yeux du grand prêtre; la hyène a senti qu'elle allait avoir sa proie. Il se lève. Il parle au nom du Dieu vivant. Il adjure Jésus de dire s'il est le Christ, fils du Dieu béni! Jésus veut adorer, dans la pratique de l'obéissance, l'autorité de Dieu dans l'indigne grand prêtre. Il répond. Il dit la vérité qui doit lui attirer la condamnation; mais il ne la dit point sans faire entrevoir aux juges iniques un autre jugement, seul jugement suprême, où il jugera lui-même leur injustice; et il se tait. Alors le grand prêtre déchire sa robe sacerdotale. En effet, un autre sacerdoce éternel et vrai va être substitué à l'ancien. Prophète à cause de sa dignité, une seconde fois, sans le savoir, il faut qu'il proclame sa propre déchéance et la fin du sacerdoce figuratif. Il le fallait, avant d'accuser Dieu de blasphème. Et tous prononcent avec lui la sentence de mort contre le Fils de Dieu, traité de blasphémateur. Mais l'enfer tremble. Mais le tribunal inique semble tombé en phrénésie; seul demeuré calme, l'accusé, le condamné, adore, avec une soumission infinie, la justice de Dieu dans i'injustice des hommes...

O Jésus, vous, blasphémateur! Vous, qui seul avez su adorer le Père en esprit et en vérité, vous qui seul savez raconter ce qu'il est, et apprenez à tous les siècles à l'adorer avec vous en esprit et en vérité; vous, qui seul effacez les péchés du monde, et rendez à Dieu plus de gloire que les péchés du monde ne lui en avaient ravi! Et cependant, vous vous taisez! Vous vous laissez condamner sans vous défendre; vous êtes devenu comme un homme qui n'entend point et qui n'a point de

réponse en sa bouche[1]. Hélas! les méchants vont se coucher, et dormir tranquillement leur sommeil, satisfaits de leur œuvre; et vous, vous êtes livré aux valets qui vont vous accabler d'injures.

Cependant, l'outrage qui touche le plus et qui déchire le plus cruellement votre cœur sacré, parce qu'il vous vient d'un ami, et d'un ami préféré, vous l'aviez reçu déjà, quand vos ennemis vous jugeaient et vous condamnaient. Celui que vous aviez choisi pour votre ami, à qui vous aviez promis qu'il serait l'inébranlable fondement de l'Église, le roc contre lequel se briseraient à jamais la fureur et la ruse de l'enfer; celui que vous aviez chargé de confirmer la foi de ses frères, Pierre, vous reniait, et vous reniait trois fois. O Pierre! n'est-ce pas assez pour son cœur de la haine des ennemis? Faut-il y ajouter la trahison d'un ami? Et cet ami, c'est vous! Le sacré cœur de mon Bien-Aimé n'est ni irrité, ni indigné; il est affligé, il est plein de compassion. Tandis qu'on l'entraîne, il a un regard pour le coupable, et ce regard a une telle expression de douleur et d'amour, une telle promesse de miséricorde, une telle invitation au repentir; le reproche qu'il adresse est si tendre, si plein d'espérance, de pardon, que l'apôtre coupable sort pour pleurer amèrement sa faute... Et Jésus, consolé, se livre aux mains des serviteurs et des bourreaux, pour souffrir avec amour toutes les insultes, tous les outrages, tous les supplices qu'ils voudront lui infliger.

O Madeleine, je raconte ce que vous voyez dans le miroir sans tache, ce que vous entendez de la bouche de la Vierge Mère, de Marie Immaculée. Je ne puis dire dans la lumière de quelle douleur sans bornes, grande

[1] Et factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones (Ps. XXXVII, 15).

comme l'océan, vous apercevez ces scènes du drame de la passion. Je ne puis traduire l'impression qu'elles font sur votre âme, si tendre et si aimante, sur votre cœur, si rempli de foi et d'adoration. Pour comprendre à quel point vous êtes associée aux douleurs de la Passion, il faudrait comprendre combien vous aimez ! Des larmes plus amères que toutes les larmes brûlent votre visage, et vous voudriez pleurer du sang. Des angoisses sans nom, des serrements de cœur qui semblent devoir vous faire mourir, bouleversent tout votre être. L'immense charité de Marie a pitié de l'excès de la violence de votre douleur. Elle s'oublie elle-même pour vous adresser de temps en temps un mot d'encouragement, une parole de consolation. Vous vous trouvez insensible de ne pas mourir de douleur, et vous ne voudriez point mourir, afin de souffrir davantage et de recevoir, goutte à goutte, jusqu'au bout, dans votre cœur toutes les douleurs de Jésus.

MÉDITATION X.

L'AME FIDÈLE SUIT PAS A PAS JÉSUS DANS SES DOULEURS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



DMIREZ la conduite de Dieu à l'égard de votre âme. Souvent, ce qu'il a préparé par les dispositions qu'il met en vous, il l'accomplit au moyen d'un événement extérieur qui paraît fortuit aux esprits inattentifs. D'autres fois, il

complète son action directe à l'aide de l'action libre d'une créature. De quelque manière qu'il agisse, souvenez-vous que tous les cheveux de votre tête sont comptés, et que pas un ne tombera à terre sans votre Père céleste; souvenez-vous également que, si vous voulez aimer votre Père, tout servira à votre progrès dans le bien[1]. Demandez-lui de vous apprendre à reconnaître toujours son action, de quelque manière qu'il vous visite, et à la recevoir dans un cœur soumis, reconnaissant et rempli d'esprit d'adoration.

Jean, après le trouble que produisit en lui et dans le cœur de tous les disciples l'arrestation de notre divin Maître, et les premiers événements qui suivirent, se partageait entre Jésus et Marie. Le cœur du disciple bien-aimé ne pouvait ni abandonner son Dieu, ni ne pas deviner la sollicitude de Jésus pour sa Mère. Il dut venir, pour la première fois, auprès de la Mère de Dieu, peu après la condamnation du Seigneur chez Caïphe, au moment où Pierre commençait à pleurer amèrement le triple renoncement dont il s'était rendu coupable. Il raconte avec des larmes amères tout ce qu'il a vu jusqu'alors. Au cœur de Marie, au cœur de Madeleine, ses paroles sont comme une nouvelle blessure, ou bien, c'est comme si l'apôtre versait sur leur blessure saignante une liqueur corrosive. Cependant, elles écoutent le récit de Jean avec une sainte avidité; elles ne se lassent pas de souffrir pour Jésus et avec Jésus. Elles voudraient souffrir davantage, être auprès de lui, partager ses humiliations et ses blessures; mais les âmes qui sont entièrement à Dieu ne savent rien faire d'elles-mêmes, et, de son côté, l'opération de l'Esprit

[1] Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28).

divin les conserve toujours dans les limites d'une dignité plus que royale. A cette heure de la nuit, si elles étaient vues, semblables à l'Épouse des saints Cantiques, cherchant leur Bien-Aimé à travers les rues et les places publiques, le demandant aux gardes et aux bourreaux [1], qui ne manqueraient pas de les maltraiter comme il arriva à la Sulamite [2]; elles exciteraient l'étonnement, et peut-être leur Bien-Aimé serait blasphémé et insulté à cause d'elles.

Saint Jean s'efforce sans doute de mêler à son récit des paroles d'encouragement, et de leur laisser voir des espérances qui ne sont point dans son cœur : les hommes, même les meilleurs, n'agissent guère autrement. Il leur dit, sans doute, que le peuple n'est pas mal disposé; ce qui s'est passé jusqu'à présent était visiblement l'œuvre d'une coterie, d'une minorité infime, qui a senti le besoin de cacher dans les ombres de la nuit ses œuvres, sa haine, tant elle craint que le peuple ne se prononce tumultueusement en faveur de Jésus. Il n'est pas possible que ceux qui lui ont fait, il y a quelques jours, un triomphe si magnifique, si spontané, laissent égorger celui pour qui ils sont remplis d'amour et d'enthousiasme. D'ailleurs, le proconsul romain peut seul prononcer une sentence exécutoire, et il n'a aucune raison de condamner l'innocent. Mais la voix qui veut donner l'espérance s'éteint elle-même dans un sanglot.

Marie sait ce que Jésus a résolu de faire pour la gloire de son Père et pour le salut de son peuple.

[1] Surgam et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. Invenerunt me vigiles, qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea vidistis (CANT. III, 3)?

[2] Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem : percusserunt me et vulneraverunt me (CANT. V, 7).

Madeleine a, au fond de son cœur, le souvenir des paroles qu'elle a entendu au banquet de Béthanie[1], et de tout ce que Jésus a fait pour la préparer à être témoin de ses douleurs. Il n'y a pas de place en leur âme pour une espérance trompeuse : leur foi, leur intelligence des paroles divines sont au-dessus de toute illusion. Marie a pitié de celui, qu'avec Jésus, elle aime d'un amour de prédilection. Au lieu de recevoir l'espérance qu'il ne peut pas lui donner, elle veut le consoler elle-même.

Jean sait le reniement de saint Pierre; il sait aussi combien le péché de celui qui doit être son vicaire sur la terre, a été sensible au cœur de Jésus. Il a compris que le Maître divin a souffert plus cruellement de ce renoncement que de tous les autres outrages; et c'est pourquoi il en souffre lui-même amèrement, à cause de Jésus et à cause de Pierre, celui des apôtres qu'il aime le plus. Peut-être l'a-t-il vu sortir, après le chant du coq, lorsque Jésus l'eut regardé; mais il ne sait point la perfection de la pénitence de Pierre, ni la consolation que ses larmes ont apportée au cœur de Jésus. Marie daigne le lui apprendre en quelques paroles, et fait ainsi briller un rayon de consolation dans le cœur du disciple affligé.

Les récits douloureux de Jean n'apprennent rien, ne peuvent rien apprendre à Marie. Pour Madeleine, au contraire, il y a, dans les paroles du disciple que le Seigneur aimait, des détails très précis, des circonstances très pénibles, qu'elle n'a d'abord aperçues que d'une manière générale et confuse. Ce qui la frappe à l'endroit le plus sensible de son âme, c'est le mépris qui

[1] Mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, ad sepeliendum me fecit (Mat. XXVI, 12).

est fait de la divinité en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La patience de Dieu à endurer l'outrage fait à son Fils, produit en elle une sorte d'étonnement douloureux. De là un sentiment plus âpre encore que la stupéfaction qu'elle éprouve, en voyant à quels excès peut se porter la malice des hommes. Sa foi, son adoration de la volonté de Dieu n'en sont pas troublées, elles en sont endolories. Le cœur de Madeleine, quelque noble et élevé qu'il soit, n'est point le cœur de la Mère Immaculée; c'est le cœur d'une fille d'Adam. La douleur de l'épreuve qui la visite est incomparablement plus vaste que le cœur qui doit la recevoir; il faut donc qu'elle entre dans ce cœur d'une manière successive. A chaque instant, Madeleine comprend mieux et souffre davantage. A chaque instant, l'angoisse qui l'étreint devient plus poignante. A chaque instant, un nouveau détail, d'abord inaperçu, vient heurter et blesser quelque fibre délicate de son cœur, quelque sentiment surnaturel de son âme.

Et cependant, elle veut tout entendre, tout savoir. Elle a peur qu'il y ait une insulte, un outrage, une humiliation, un coup, une blessure de Jésus dont le contre-coup ne se retrouve pas dans son âme... Au milieu de ses larmes et de ses soupirs déchirants, elle dit au disciple bien-aimé : « Revenez auprès de lui; voyez s'il est possible de lui prodiguer vos adorations et les nôtres. Sachez, au moins, ce que lui font les méchants, et revenez nous l'apprendre, afin que tout ce que souffre Jésus, notre cœur le souffre avec lui. »

Votre cœur, ô Madeleine, est aussi grand et aussi fort qu'il est tendre et aimant! Ah! vous ne vous plaignez pas de tant souffrir, vous; et pourtant, après la Mère des douleurs, qui a jamais souffert autant que vous? Vous vous plaignez de ne pouvoir souffrir assez, lorsque

votre Dieu subit de telles douleurs. Ce qui vous arrache des plaintes, mais des plaintes pleines d'adoration et d'amour, ce sont les maux qui accablent Jésus, votre Jésus bien-aimé. Lui, vous voudriez qu'il fut épargné, et vous le voudriez au prix de tout ce qu'il est possible de souffrir, dans le temps et dans l'éternité Cependant, ce désir est contenu dans les bornes de la volonté de Dieu. Vous voulez que cette divine volonté, qui immole votre Jésus, s'accomplisse, qu'elle s'accomplisse telle que Dieu l'a voulue, de toute éternité, dans les conseils de sa sagesse, de sa miséricorde, de son amour. Votre cœur soumis ne sait que souffrir et adorer. Mais votre souffrance personnelle, ah ! comme vous la désirez ! Comme vous en avez faim et soif ! S'il était possible, vous voudriez que votre douleur égalât celle de Jésus, et que votre immolation et votre mort s'unissent à son immolation et à sa mort. Que dis-je ? Vous ne vous souvenez pas de vous-même : c'est lui, c'est lui seul qui occupe toute votre âme. Ah ! si nous l'aimions comme vous l'aimez, ce Jésus, qui va être crucifié, comme vous nous aimerions nos douleurs, qui nous rendent semblables à lui ; comme vous, nous accepterions nos épreuves, sous quelque forme qu'elles fussent envoyées par la main du Père céleste. Ah ! donnez-nous part à votre charité, ô Madeleine, afin que nous ayons part à votre courage, à votre générosité, et que nous puissions devenir, par là-même, de dignes membres d'un corps dont le chef est couronné d'épines et crucifié.

MÉDITATION XI.

L'AME FIDÈLE SUIT PAS A PAS JÉSUS DANS SES DOULEURS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas et Marie-Madeleine.



DMIREZ la sollicitude de Dieu pour ses enfants : il ne leur envoie pas une épreuve sans les avoir prévenus de grâces abondantes, afin que, non seulement ils les puissent supporter, mais qu'ils en tirent un grand profit pour leur éternité. Ce n'est pas assez, ordinairement, de les soutenir par ses grâces intérieures; il leur ménage les transitions. Il les habitue comme par degrés, de manière que, par les commencements, ils peuvent prévoir, sinon entièrement, du moins assez pour être prêts lorsque le coup le plus douloureux les atteint. Peut-être, n'avez-vous jamais rendu justice à cette sollicitude de votre Père céleste pour vous; peut-être, loin de le remercier comme vous l'auriez dû, vous vous êtes plaint de cette conduite, qui n'avait pourtant d'autre tort que de vous permettre de sanctifier vos épreuves. Humiliez-vous de votre ingratitude.

Le cœur de Jésus n'est absorbé ni par ce qu'il souffre en lui-même, ni par la vue de la malice de ses ennemis et de leur conduite envers lui. Il est aussi calme, aussi maître de lui-même, aussi occupé des intérêts de la gloire de Dieu, et du bien spirituel des âmes que le Père céleste lui a confiées, que s'il était seul en face de son Père, uniquement occupé à prier pour elles. Parmi

ces âmes que nul n'arrachera de ses mains[1], il en est une, celle de Marie-Madeleine, dont il s'occupe avec une sollicitude spéciale. Il aime tant cette âme si belle, et l'épreuve par laquelle elle doit arriver à la perfection est si cruelle ! Notre divin Maître remercie son Père de ce qu'il l'a donnée comme en garde à Marie ; et cette vue le console. Il supplie, cependant, le Très-Haut de fortifier le cœur si tendre de Madeleine, de le rendre capable de souffrir toutes les douleurs qui lui sont encore réservées. Lui-même éprouve un serrement de cœur extrême, en pensant qu'il devra, faisant violence à sa compassion pour cette âme chérie, ne lui donner aucune marque extérieure de son amour, aucun encouragement, aucun appui visible, pendant que durera sa passion : mais il offre cette souffrance, qu'il accepte avec une soumission infinie, pour obtenir, en faveur de cette âme si chère, des grâces puissantes qui lui permettent de sortir victorieuse des épreuves qui lui sont réservées.

Ah ! Dieu ne pouvait ne pas entendre la prière de son Fils. C'était assez que la prière de Gethsémani, prière d'ailleurs où le désir de faire la volonté du Père l'emportait de beaucoup sur la crainte de boire le calice amer, n'eût pas été exaucée. Maintenant qu'il s'agit d'obtenir, pour ceux en faveur de qui il va donner son sang, des grâces de perfection et de salut, il redevient le Fils qui pouvait vous dire, ô mon Dieu : « Je sais que vous m'exaucez toujours[2] ! » Aussi, non seulement vous accordez à l'âme pour qui Jésus vous a prié, des grâces plus grandes encore que les maux qui l'attendent ; mais vous voulez aussi nous donner comme un signe extérieur

[1] Quia quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam (JOAN. XVIII, 9).

[2] Ego autem sciebam quia semper me audis (JOAN. XI, 42).

de la manière dont vous préparez progressivement Madeleine au drame sanglant du Calvaire.

La préparation de Béthanie, dont le détail nous est inconnu, mais qui était digne de l'amitié de Jésus pour son humble servante, devait communiquer à Madeleine quelque chose des dispositions dans lesquelles Jésus était lui-même à l'égard de sa passion. Après cette préparation sont venus, avec sa douce compagnie, les exemples de Marie. Sans doute, ce que Madeleine voyait de la douleur de la Mère de Dieu, ce que celle-ci lui révélait des souffrances de son Fils, ce qu'elle lui montrait en même temps de magnanimité et de soumission à la volonté divine dans l'océan d'incomparable amertume où elle était plongée, devait exercer sur l'âme de Madeleine une action d'une puissance telle, qu'il ne nous est pas possible de nous en faire une idée. Si Marie a relevé tant de courages abattus, si elle a consolé tant de larmes, si elle a changé en espérances divines le désespoir de tant de cœurs, que ne devait-elle point faire pour la compagne de ses angoisses et de la passion de son Fils ! Que ne devait-elle pas faire pour cette âme si courageuse, si tendre, si aimée de Jésus, et si digne de l'être ! Autour de l'âme immaculée de Marie, rayonnait non seulement la douleur, mais aussi la grâce dont elle était remplie. Cette grâce devait être plus grande encore que sa douleur, puisqu'elle a pu vivre après la mort et l'ensevelissement de Jésus. Autour d'elle a rayonné la force, la constance, la soumission, sur toute âme baptisée qui a bu à la coupe de la douleur. Marie l'a fait à travers les temps et les espaces ; que ne devait-elle pas faire pour cette compagne unique, si près de son cœur et du cœur de Jésus, au moment où elle approchait de la plus grande douleur qui puisse être portée sur la terre !

Cependant le cœur humain est ainsi fait, que les choses éloignées et absentes le frappent moins que les choses présentes. Lorsque Jésus parlait à Madeleine, la passion n'était pas encore commencée ; les scènes de ce drame ne pouvaient pas être devinées ; l'amour même et l'adoration de Madeleine pour Jésus ne lui permettaient pas de prévoir l'excès des abaissements où le Verbe fait chair allait descendre. Auprès de Marie, et lorsqu'elle voit passer les douleurs du Fils comme des ombres sur le front pur de Marie pour s'emparer ensuite de son cœur maternel, la passion est commencée ; mais Madeleine n'en voit que les grandes lignes, le détail lui échappe. Marie a pitié d'elle, et ne laisse entrer la douleur dans l'âme de sa fille que dans la proportion même où ce cœur la peut recevoir sans se briser. D'ailleurs, pourrait-elle tout dire, elle-même, la Mère de Dieu ? Si un ange me racontait la Passion, telle qu'elle a été soufferte, je lui répondrais : « C'est toi-même qui l'as endurée[1] !... » Mais Jean a vu de ses yeux ; ce qui l'a impressionné le plus, est précisément ce qui, de soi, est le plus propre à impressionner Madeleine : les deux cœurs aiment si bien, et d'une manière si merveilleusement semblable, celui qui souffre la Passion. Les paroles de Jean, témoin oculaire et fidèle, plus près, à tous égards, de Madeleine par la manière de voir, de comprendre, de sentir, doivent se ressentir des impressions qu'il a eues, et produire sur Madeleine une impression analogue.

Sans doute, jusqu'alors elle avait vu la divine victime comme au milieu d'une auréole divine que lui formaient son cœur et son adoration. Jésus allait être immolé ; mais il allait être immolé en Dieu, en Rédempteur. Sa

[1] Paroles de la B. Angèle de Foligno.

beauté céleste sera d'autant plus merveilleuse que son immolation, chef-d'œuvre de sa charité, est plus divine. Maintenant, sous l'influence des récits de Jean, ces rêves de son cœur s'enfuient à tire d'aile; la réalité, la réalité cruelle et nue, s'impose à son âme. Jésus a retiré à lui tous les rayons de sa beauté divine; il ne paraît plus que comme un homme, et, si ce n'est l'excès de sa patience et de sa douceur, il n'y a rien de grandiose, rien qui flatte la nature humaine dans sa manière de souffrir. Il est traité en criminel, et il le souffre; il est traité en blasphémateur, condamné comme tel, et il ne se plaint pas, il ne proteste pas[1]. Le Père céleste, loin de prendre sa défense, l'accable beaucoup plus que tous ses ennemis... Cette dernière réalité a quelque chose de plus particulièrement poignant pour Jean et pour Madeleine. Des idées d'un caractère surnaturel auxquelles ils sont habitués depuis longtemps, et qui leur paraissent avoir pris racine dans leur foi même, sont atteintes et froissées. Le coup qui en résulte pour leur âme est imprévu, et d'autant plus vif. Mais Marie est avec eux, et aucun sentiment divin et surnaturel ne peut souffrir auprès d'elle. C'est une intelligence plus vraie des mystères divins de la rédemption, de la nature de Dieu et de la misère de l'homme qui entre dans leur âme par la blessure même qu'elle a reçue. Et la vérité prépare ainsi Madeleine à ce qui lui reste à voir!

O Dieu de mon cœur, combien vous êtes bon! Combien votre tendresse est admirable dans ses manifestations à notre égard! Cependant, nous ne pouvons voir que l'extérieur de vos œuvres, comme l'écorce d'un fruit délicieux. Au ciel, lorsque, à votre lumière, nous ver-

[1] Ille autem tacebat et nihil respondit (MARC. XIV, 61). — Jesus autem amplius nihil respondit (XV, 5).

rons ce que vous avez fait en nous par ces grâces sans nombre, dont le plus souvent nous n'avons pas même conscience au moment où vous nous les prodiguez, quels seront notre ravissement et notre reconnaissance! Ce que nous verrons alors, nous le comprendrions maintenant en partie, si nous voulions méditer les enseignements de notre foi. Hélas! ce qui nous cache vos œuvres, ce qui ne nous permet pas d'arriver à la connaissance, possible dans cette vie misérable et obscure, de votre être et de vos perfections, c'est la légèreté de notre esprit et la dissipation de notre cœur.

Armez-vous, Seigneur, et levez-vous contre cet ennemi que nous ne savons pas vaincre, que nous ne savons pas même combattre[1]. Quand ce serait au prix des douleurs les plus cuisantes, des maux les plus excessifs, délivrez-nous de notre légèreté et de notre dissipation, afin que nous commencions à comprendre les trésors de tendresse et d'amour que vous nous prodiguez, et que, cette connaissance nous révélant l'infinie bonté de votre cœur, nous commencions à aimer de toute notre âme celui qui nous aime d'une charité inépuisable et éternelle[2].

[1] Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus (Ps. LXVII, 2).
[2] Et in charitate perpetua dilexi te (Jer. XXXI, 3).

MÉDITATION XII.

L'AME CHRÉTIENNE NE PEUT APPRÉCIER LE RÔLE DE LA SAGESSE DIVINE DANS LES HUMILIATIONS DE JÉSUS, QUE SI ELLE LES PARTAGE AU MOINS PAR LE SENTIMENT DE LA CONTRITION.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

Le mystère de notre rédemption est le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu. C'est pour cela même qu'il doit paraître une folie et une faiblesse; c'est pour cela qu'il doit être à plusieurs une pierre d'achoppement et de scandale : car Dieu choisit ce qui est faible au sens humain pour détruire ce qui est fort, et ce qui est comme rien aux yeux des hommes pour renverser ce qui est[1]. Les chrétiens ont été avertis par le saint Apôtre de cette opposition qui existe entre la sagesse de Dieu et celle des hommes; cependant, plusieurs n'ont pas compris ce grave enseignement, et, semblables aux Juifs et aux païens, ils voient dans la croix un scandale et une folie.

Peut-être êtes-vous de ce nombre. Vous ne sauriez en douter, si vous craignez d'accepter, pour l'amour de Jésus, quelques-unes des humiliations que Jésus a acceptées pour l'amour de vous.

[1] Et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia... et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret (I Cor. I, 27, 28).

Le vendredi saint commence par l'une des scènes les plus propres à confondre la raison humaine. Jésus-Christ, jugé, condamné par Caïphe et le sanhédrin, est livré, pour le reste de la nuit, à la valetaille du grand-prêtre. Il va être insulté, humilié, maltraité de toutes les manières, et avec ce raffinement que savent inventer les âmes avilies. Et cela se passera sans utilité apparente, dans l'obscurité! Son humiliation n'aura d'autres témoins que ceux même qui la lui imposent. Rien de ce qui pourrait soutenir le courage d'un homme! Point de lumière! Point d'amis! Rien de ce qui pourrait consoler le cœur d'un Dieu! Point de conversion, point de larmes! Il a affaire à des hommes ivres de vin et de cruauté[1]. Seules, de loin, la Mère de Dieu et l'humble Madeleine contemplent, le cœur brisé, les horreurs de cette nuit sombre. Jésus n'est pas insulté comme on insulte un homme. Jésus n'est pas humilié comme l'on humilie un roi. Jésus n'est pas maltraité comme on maltraiterait un criminel, chargé de la haine et de la malédiction de tout un peuple; cela même aurait encore quelque chose de grand. Non, Jésus est traité comme un fou et comme un imposteur tout à la fois, et il est traité de la sorte par des âmes basses, qui croient faire la cour aux passions des grands par leurs œuvres viles. On se souvient qu'il est le plus beau des enfants des hommes, pour lui cracher au visage, et lui couvrir la face d'un voile. On se souvient qu'il est le Fils de Dieu, pour le souffleter et s'agenouiller par dérision devant lui. On se souvient qu'il est le prophète attendu pendant tant de siècles, pour lui demander de deviner quel est celui qui l'a frappé. Et Jésus garde le silence! Et Jésus souffre tous ces outrages sans proférer une plainte, sans laisser

[1] Et in me psallebant qui bibebant vinum (Ps. LXVIII, 13).

échapper le geste, le cri de l'âme qui proteste contre l'outrage injuste, contre l'insulte imméritée.

Après plusieurs heures de ces jeux sauvages, on le laisse. Ce n'est point la pitié ; c'est la lassitude qui a gagné les bourreaux ; ils tombent de fatigue et de sommeil autour de leur victime, qui demeure debout, maintenant comme auparavant, le cœur également élevé vers son Père. Mais l'attitude continue d'être celle d'un homme humilié, écrasé, trop simple sous le regard de son Père pour ne pas laisser voir, dans une soumission et une patience que Dieu seul peut mesurer, l'excès de sa douleur et de sa honte.

O Madeleine, que se passe-t-il en votre âme, tandis que, dans le cœur de Marie, vous assistez à ce spectacle où les anges même doivent pleurer ! Ah ! comme eux, vous voudriez vous mettre entre l'outrage et le Bien-Aimé de votre cœur ; mais, comme eux, vous êtes impuissante ! Il faut que Jésus supporte aussi ces extrémités, et que la Rédemption des âmes se fasse à ce prix. Malgré la terreur que lui inspire la présence de Marie, l'esprit de mensonge essaye, sans doute, de profiter de l'excès de votre angoisse et de votre étonnement pour approcher de votre cœur. Il essaye de vous dire : « Est-ce là un Dieu ? Jamais un homme coupable n'est descendu si bas ! Pourquoi ce luxe d'humiliations et de hontes qui ne profite à personne ? Une goutte de son sang, s'il est Dieu, suffit au salut du monde. Qu'est-ce, d'autre part, que la bonté de Dieu pour l'objet de ses complaisances, pour celui dont il a dit : « C'est mon Fils bien-aimé[1] ? » Pas un de ces malheureux qui tourmentent Jésus, qui se moquent de la Sagesse éternelle, ne supporterait que son fils fût traité de la sorte : au risque

[1] Tu es Filius meus dilectus, in te complacui mihi (Luc. III, 22).

de périr, il essaierait de le délivrer, et il mourrait avec lui. Et Dieu n'intervient pas pour son Fils ; et le Tout-Puissant ne peut rien pour l'arracher à l'infamie. Bien plus, il est le seul témoin de ce spectacle sans nom, et il en repaît ses yeux et son cœur. Pourquoi tout cela? Et qu'est-ce que votre Jésus, ô Madeleine, ou bien qu'est-ce que le Dieu dont il se dit l'envoyé? »

Pourquoi celui qui n'avait pas craint de tenter Jésus, aurait-il craint de suggérer à Madeleine les tentations que nous essayons de formuler? Nous croyons que ce ne fut pas la seule fois, pendant la durée de la Passion, que Madeleine dut endurer des assauts semblables. Celui qui, jaloux de la félicité d'Ève, lui avait dit : « Pourquoi Dieu a-t-il ordonné ou défendu telle chose[1]? » avait vu dans l'âme de Madeleine un paradis de délices plus belles et plus désirables que celles de l'Éden, et il était jaloux d'elle comme de la première femme. Comment ne profiterait-il pas de la tendresse même du cœur de Madeleine, et de son amour pour Jésus-Christ, pour essayer de la séduire? Mais elle est auprès de Marie, et la Mère de Dieu veille sur sa fille chérie. De plus, Satan ne peut comprendre ni l'ordre, ni la perfection de la charité qui consume le cœur de Madeleine. L'effort infernal n'est donc que comme une suggestion extérieure, que l'âme sent comme l'oreille entend de loin le son d'une voix étrangère et odieuse. Cependant, de cet effort de l'ennemi, elle éprouve une vive douleur.

Elle dit à Marie : « O ma Mère, jusqu'ici je n'avais point connu l'horreur de mes péchés; je ne savais pas combien, ni de quelle manière, ils ont outragé la

[1] Qui dicit ad muliere : Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno Paradisi (GEN. III, 1).

majesté de Dieu. Ce que la justice exige de votre Fils, me les fait voir sous un jour nouveau et plus affreux. Ah! que vous êtes heureuse, vous dont Dieu même contemple la douleur avec étonnement, que vous êtes heureuse de n'avoir à pleurer que sur Jésus! Moi, je dois pleurer sur moi-même : car je suis la cause des humiliations sans nom, des outrages sans exemple que vous lui voyez endurer. Pensée amère entre toutes! L'aimer comme je l'aime, voir sur lui ce que je vois, et ne pouvoir oublier un instant que ce qu'il souffre est mon œuvre!

« Ce que je n'avais pas compris dans mes péchés comme je le vois maintenant, c'est l'outrage qu'ils faisaient au souverain domaine de Dieu sur mon âme. Par chacun d'eux, je secouais le joug divin, si juste en même temps que si doux. Je disais au Père de mon Bien-Aimé : « Je ne vous servirai pas[1]! » A sa volonté, souveraine autant que salutaire, je préférais la volonté de ma chair pervertie. Ma passion, c'était mon Dieu; c'était elle que j'adorais, à elle que j'obéissais. Tout cela se passait dans le secret. Maintenant, dans le secret, sous le seul regard de son Père, l'obéissance de mon Jésus répare mes révoltes; l'humiliation de mon Jésus répare les excès de mon orgueil. L'esprit, en moi, était plus corrompu que la chair, l'outrage à Dieu plus considérable que l'outrage à la morale publique. C'est l'honneur de Dieu outragé, plus encore que sa sainteté, que Jésus répare. O péché, ô péché, tes conséquences ne me paraîtraient pas plus horribles en enfer, et le malheur de t'avoir commis ne me paraîtrait pas si redoutable. Dieu saint, vous êtes bon d'accepter l'expiation que

[1] A sæculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, dixisti : Non serviam (JER. II, 20).

vous offre mon Bien-Aimé, à la place du châtiment éternel, inutile, que j'ai mérité. Et vous, ô Jésus, ah! je vous aime comme je ne vous avais jamais aimé! Jamais votre visage majestueux et doux ne me parut aussi beau qu'il me paraît maintenant sous le voile qui cache sa beauté, et sous la tumeur des soufflets. Jamais, même, sur le trône de votre gloire céleste, entouré de la cour des anges qui vous adorent, vous ne me paraîtrez plus digne d'adoration et d'amour que sur ce misérable escabeau, entouré de valets transformés en bourreaux, les yeux bandés, le front couvert de honte! »

MÉDITATION XIII.

L'AME CONTRITE TROUVE JUSQUE DANS LES RÉSISTANCES DE L'INTELLIGENCE HUMAINE UN MOTIF ET UN MOYEN DE PLUS D'ADORER LA SAGESSE DIVINE DANS LES HUMILIATIONS DE JÉSUS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.


E Seigneur tue et vivifie; il conduit jusqu'à l'enfer et il en ramène[1]. C'est qu'il faut que nous ne vivions plus de la vie d'Adam, et que non seulement Jésus-Christ vive en nous, mais qu'il y atteigne la plénitude de l'homme parfait[2]. Or, nous ne renonçons à nous-mêmes qu'à mesure que

1 Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos, et reducit (I Reg. II, 6).

2 Donec occuramus omnes... in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi (Eph. iv, 13).

nous touchons le fond de notre misère et de notre néant.

Admirons par quelles voies Dieu nous conduit à la vie véritable. Que de fois des pensées de découragement, sinon la tentation de murmurer contre la Providence, ont été le seul résultat qu'ait obtenu en nous l'action divine! Humilions-nous de notre lâcheté stupide, et de notre orgueil encore plus insensé, et supplions la divine bonté de nous donner l'intelligence et l'amour de ses voies [1].

Dans l'excès de la douleur, nous trouvons encore l'art de verser le fiel et le vinaigre sur les plaies de notre âme. Pauvre cœur humain! Une pensée vile et lâche a traversé notre esprit. Le démon a profité du trouble de notre âme pour faire miroiter à nos yeux un avantage personnel dans un malheur public. Ou bien notre intelligence a été plongée dans je ne sais quelles ténèbres, et, au lieu de voir dans les événements l'œuvre d'une sagesse puissante et pleine de bonté, nous avons été tentés d'y voir un caprice sans raison et sans amour. Nous n'avons pas été coupables de ces pensées rapides comme l'éclair; elles ont traversé notre âme, et il n'a pas même dépendu de nous de ne point les avoir. Cependant, nous les avons eues; par elles, notre cœur s'est révélé à nous sous un jour qui nous humilie. Cette humiliation nous devient plus amère que la douleur qui nous l'a apportée. Le trouble de notre âme augmente; bientôt nous ne savons plus si nous n'avons pas été coupables. Un roseau que le vent incline, et qui ne se relève que pour être incliné plus bas, voilà le cœur de l'homme. Et c'est avec cela, ô mon Dieu, que, dans le feu de la tribulation et de l'épreuve, vous faites un cœur semblable au cœur même de Jésus.

[1] Intellectum da mihi et vivam (Ps. CXVIII, 144).

Ah ! que les mérites de ce doux Sauveur ont dû être puissants, et sa prière en notre faveur, efficace !

Les scènes de la Passion qui suivent celles qui ont été rappelées dans la méditation précédente, sont de nature à permettre à l'ennemi infernal de renouveler contre Madeleine ses tentations vaines. Judas, Pilate, Hérode : voilà trois mots qui suffisent à les résumer, car il est inutile de parler de la sentence de mort que le sanhédrin, présidé par Caïphe, renouvelle à la hâte avant de conduire le Seigneur devant le procurateur romain.

Judas ! Ses lèvres avaient touché le visage adorable de Jésus ! Jésus lui avait parlé avec une douceur, une bonté infinie ! Jésus avait prié, avait souffert pour lui ; il avait offert son sang pour l'âme du traître. Cependant, le désespoir s'empare de Judas. L'enfer, devenu maître de son âme coupable, le conduit aux actes les plus criminels. Il meurt de la mort des damnés, et celui qui, quelques heures auparavant, lui avait dit : « Mon ami ! » le juge maintenant, le condamne et l'appelle : Maudit !

Pilate ! Celui-ci a vu la malice des Juifs et l'innocence de Jésus. Le divin Maître daigne lui adresser ses graves enseignements. Il lui laisse voir quelque chose de la beauté de son cœur. Il lui rappelle qu'un jour il faudra rendre compte du pouvoir dont il est le dépositaire pour quelque temps ; il lui révèle sa royauté, cette royauté unique qui repose sur la vérité, et sur le témoignage de son sang rendu à la vérité : royauté aussi glorieuse pour Dieu qu'honorable pour la nature humaine[1].

Hérode, au contraire, reçoit, dans le silence de Jésus-

[1] Dicit itaque ei Pilatus : Ergo rex es tu ? Respondit Jesus : Tu

Christ à son égard, la leçon que mérite sa vie impure et orgueilleuse. Les leçons sévères sont impuissantes, aussi bien que les enseignements miséricordieux : l'âme du sceptique Pilate demeure fermée à Jésus, aussi bien que l'âme impure d'Hérode. Tout ce qu'obtient le Seigneur, c'est que le loup et le renard, qui se faisaient la guerre, unissent maintenant leur force et leur ruse pour la faire à Dieu et au peuple de Dieu : paix funeste, qui repose sur une double trahison.

Impuissance du Dieu-Sauveur : voilà ce qui ressort uniquement de toutes ces scènes. Impuissance de convertir Judas, impuissance d'éclairer Pilate, impuissance de purifier Hérode. Le désespoir infernal est plus fort que la charité qui pardonne et prodigue son sang. Le scepticisme amer et railleur triomphe de la vérité à qui le sang rend témoignage. L'impudicité traite en insensé le Dieu de toute pureté, l'Agneau qui efface de son sang le péché du monde, le docteur qui a dit : « Heureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu [1]. » Et c'est pour de tels résultats que le Fils de Dieu a subi sa triple agonie à Gethsémani, qu'il a été souffleté chez Anne, condamné chez Caïphe, renié par saint Pierre, insulté par les valets, conduit au tribunal du procurateur romain, et dans le palais du tétrarque de la Galilée.

Quel est donc ce mystère? Un Dieu qui entreprend de sauver sa créature, qui l'entreprend par de tels moyens, et qui ne réussit pas !

Cette réflexion ne germe pas spontanément dans l'âme de Madeleine ; cette âme si aimante est tout entière à la compassion. Ce qu'elle voit, ce sont les douleurs et

dicis quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. Omnis qui est ex veritate audit vocem meam (JOAN. XVIII, 37).

[1] Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt (MATTH. V, 8).

les humiliations de Jésus, et elle souffre avec lui : ses dispositions ne permettent pas autre chose. Mais ce qui ne pourrait pas venir spontanément dans son cœur, le démon peut l'y jeter de loin et comme en passant. La prédilection de Jésus pour Madeleine excite, sans doute, l'esprit infernal à le faire, et le trouble où l'excès de la douleur jette cette âme, lui permet de croire qu'il ne le fera pas sans succès.

De fait, il réussit à ajouter aux maux de Madeleine. Quelle amertume pour elle, de voir que son cœur peut conserver des pensées de cette nature, au moment même où elle contemple Jésus au milieu de sa passion ! Elle ne pense point que ce qu'elle voit en elle lui soit étranger; elle s'en accuse, et, s'étonnant que Jésus puisse tant aimer une âme capable de pensées semblables, tant souffrir pour elle, elle sent naître dans son cœur de nouvelles et plus ardentes flammes de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ, et pour les maux qu'il endure une compassion plus tendre et plus douloureuse.

« Vous l'avez dit, je suis Roi, et c'est pour cela que je suis né et venu dans ce monde, afin de rendre témoignage à la vérité. » Ces paroles, que Jésus dit à Pilate, et qui trouvent le chemin du cœur de Madeleine sans que ses oreilles les entende ; l'attitude de Jésus devant Hérode, son humiliation sous la robe blanche des insensés, tout cela excite en elle des sentiments qu'il n'est pas possible d'exprimer.

« O Jésus, oui, vous êtes Roi : vous rendez témoignage à la vérité en l'affirmant. Vous êtes Roi de ce monde, que vous avez créé ; Roi de ces âmes, que vous avez rachetées ; Roi de ces intelligences, à qui vous donnez la vérité ; Roi de ces cœurs, en qui vous créez l'amour ; Roi de la terre, que vous avez conquise ; Roi du ciel, où vous introduisez

votre conquête ; mais surtout Roi et Dieu de mon cœur, et mon partage dans la terre des vivants[1]. O Roi, votre pourpre, votre ornement royal, c'est votre sang répandu. Votre couronne est faite des douleurs de votre passion. Votre cour, ce sont les juges qui vous condamnent. Votre sceptre, c'est votre impuissance. Les hommages dus à votre royauté, ce sont les outrages et les soufflets. Votre trône sera le roc du Calvaire. Et c'est tout cela même qui donne à votre royauté un caractère divin, un caractère que le monde ne vit jamais et qu'il ne reverra pas. Le supplice des autres les déshonore, et votre supplice vous ennoblit ; les humiliations des autres les abaissent, et vos humiliations vous élèvent ; le sang des autres fait horreur, et votre sang enivre ; la défaite et la mort des autres détruit leur œuvre, et leur force n'empêche point leurs desseins et leurs désirs de périr ; mais votre défaite et votre mort fondent votre œuvre, et votre faiblesse conserve votre royaume à jamais. Vous avez touché le cœur des hommes ; vous produisez l'amour qui résiste à la mort, par les moyens mêmes qui pour tout autre produiraient le mépris ou l'oubli. Comment se peut-il que mon faible esprit se serve de quelques détails de votre œuvre sublime pour ne plus en voir l'ensemble ? Comment se fait-il, qu'au lieu de faire prendre à ces détails, dans l'œuvre entière, la place que leur donne leur signification et leur caractère, je sois tentée de me servir de ces détails pour méconnaître la signification de l'œuvre, et son caractère divin !

« O Jésus, ô mon Bien-Aimé, ô mon maître et mon roi, que suis-je donc, et comment daignez-vous me permettre de souffrir avec vous et d'unir à votre sang répandu les larmes de mon cœur ! »

[1] Tu es spes mea, portio mea in terra viventium (Ps. XLI, 6).

MÉDITATION XIV.

L'AME CONTRITE TROUVE JUSQUE DANS LES RÉSISTANCES DE L'INTELLIGENCE HUMAINE UN MOTIF ET UN MOYEN DE PLUS D'ADORER LA SAGESSE DIVINE DANS LES HUMILIATIONS DE JÉSUS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



IL s'est humilié, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix[1]. Il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond[2]. Humilité, silence dans l'humilité, et tout cela pour expier notre orgueil et les paroles sans nombre, filles de notre vanité : voilà le mystère que Jésus-Christ offre à nos méditations, et dont il veut que nous recueillions le fruit.

Le cœur de Madeleine est serré comme dans un étau ; mais bientôt une douleur plus poignante et plus aiguë vient la plonger en des maux d'un autre genre ; car la Passion est semblable à un torrent qui, des sommets élevés, roule avec impétuosité ses eaux dans les vallées profondes. Les scènes sanglantes se succèdent avec rapidité : l'âme qui les contemple n'a pas le temps de respirer. Pilate a proclamé l'innocence de Jésus, et, en même temps, pour contenter les passions infernales

[1] Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis (PHILIPP. II, 8).

[2] Quasi agnus coram tondente se obmutescet (Is. LIII, 7).

que cette innocence même, ou plutôt cette sainteté divine, a déchaînées, il le condamne à la flagellation. « Il n'y a pas de cause en lui, a dit le Romain : je le corrigerai et je le renverrai. »

Corriger Jésus! Et il le livre, afin qu'il reçoive le châtiment de l'esclave qui a déplu à son maître. Insensé, qui ose porter atteinte à la majesté de Dieu! Insensé, qui ne comprend pas que l'innocent accusé est deux fois sacré et vénérable! Insensé, qui s'imagine que les passions populaires se calment par les concessions! Insensé, qui ne sait pas que la justice qui cède aux passions sera jugée! Il croit avoir fait acte de sage politique, et c'est sans remords qu'il livre Jésus aux mains des licteurs.

Or, pendant que les coups des pécheurs tombent sur le dos du Seigneur[1], comme le fléau sur l'épi, dans l'aire sonore; pendant que la chair sacrée vole en lambeaux, et que le sang précieux tache les murs, les habits, les mains des licteurs; pendant que la cohorte romaine, à ce spectacle, se délecte, raillant et se moquant; pendant qu'ils traitent sa patience de lâcheté, et son silence de stupidité, les pharisiens, les princes des prêtres, ceux que Pilate voulait apaiser en faisant flageller Jésus-Christ, semblables à des tigres qui ont senti le sang, se réjouissent de l'espoir de le boire à longs traits. Ils vont de l'un à l'autre, dans la foule; ils font ressortir leur zèle et la faiblesse du Romain, la sentence du grand prêtre et la moquerie d'Hérode. A les entendre, encore un peu d'efforts, et la Loi sera vengée, et le péché ôté du milieu du peuple. Il faut se hâter : la fête de Pâques est là, il la faut célébrer après avoir vengé Dieu. Et l'on verra, au Golgotha, le jour même, sur la

[1] Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores (Ps. CXXXVIII, 3).

croix, s'il saura mourir celui qui prétendait ressusciter les autres. C'est là l'épreuve vraie de sa prétendue mission divine, disent-ils ; il n'y a pas à craindre que Dieu meure, et vous verrez, quand il rendra son âme de blasphémateur, vous verrez que la sagesse n'a pas déserté Israël, et qu'il vaut mieux écouter ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse que ces hommes sans aveu dont les prestiges séduisent les âmes faibles. Ils insistent surtout sur le spectacle de sang dont il se faut repaître le jour même.

Les paroles des prêtres et des pharisiens commencent à séduire plusieurs de la foule. Ceux qui sont séduits savent employer un langage qui convient mieux pour séduire les autres : l'émotion gagne de proche en proche. Il y en a qui, pourvu qu'ils aient une exécution dans la journée, ne demandent pas s'il s'agit d'un coupable ou d'un innocent : ils veulent le supplice, car le spectacle promet d'être divertissant. Ceux qui ont un sentiment plus vif de la justice commencent à penser à eux ; plusieurs se retirent pour mettre leur conscience d'accord avec leur lâcheté. Les autres restent pour voir la fin, en se promettant d'être prudents.

Pendant ce temps, la flagellation se termine. Jésus, tombé dans son sang, est relevé par ceux de la cohorte romaine. Ils le conduisent dans leur corps de garde ; ils appellent leurs camarades absents. Le crime dont il a fallu accuser Jésus-Christ devant Pilate, ils le connaissent, et on laisse cet accusé de lèse-majesté entre leurs mains : « Il a voulu se faire roi, disent-ils, traitons-le en roi ! » Alors commence une scène sans nom. Un sale manteau de pourpre, un haillon hideux, est jeté sur les divines épaules. Ces mains, qui supportent l'univers, ces mains liées, portent un sceptre de dérision, un roseau, digne symbole de l'autorité de ce roi sans sujets, de ce

vaincu. Mais il lui faut un palais, une cour, une couronne. Le palais sera le corps de garde ; la cour, les soldats romains ; la couronne, une branche d'épines qu'ils ont tressée. Ils la mettent sur la tête ; ils enfonçent les épines. Le sang coule sur le visage du Sauveur. Ils rient ! Ils boivent ! Ils insultent ! « Salut, roi des Juifs, » disent-ils à genoux. Et ils arrachent le sceptre, dont ils le frappent sur la tête, enfonçant plus avant les épines sanglantes. Et ils lui donnent des soufflets.

O mon Jésus, il est juste que tout votre corps soit déchiré par les fouets, car tous mes membres, rassasiés de délices, ont servi à vous offenser. Il est juste que votre royauté soit raillée, car, esclave de l'enfer, je ne me suis pas contenté d'être roi, j'ai voulu être Dieu. Il est juste que la terre vous ait engendré des épines, car la terre de mon cœur vous a été féconde en péchés !

Mais pourquoi ces soufflets ? Vous en avez reçu chez Anne et chez Caïphe. Quand Hérode vous méprisa avec sa troupe, vous en avez reçu aussi. Vous en recevez maintenant chez Pilate. L'insulte domine dans votre passion, plus encore que la douleur. Pourquoi ? Ah ! c'est que nous sommes encore plus orgueilleux que sensuels, et que vos humiliations doivent expier les folies de notre orgueil.

Tout péché est surtout un acte d'indépendance ou de révolte contre la souveraineté divine : c'est un soufflet que nous donnons à la majesté de Dieu, comme s'il avait usurpé son autorité sur nous[1]. Ces soufflets retombent maintenant sur votre face adorable, ô Jésus. Mais il y a plus. Après avoir refusé notre obéissance à Dieu, après lui avoir dérobé notre cœur, nous nous substituons à sa place, nous voulons devenir Dieu pour les

[1] Quis noster Dominus est (Ps. XI, 5) ?

autres créatures. Pour cela, nous parons notre âme de qualités qu'elle n'a pas; nous fardons notre visage pour lui donner une beauté qu'il ne possède pas. Ainsi, en nous écoutant, en nous voyant, les hommes oublieront Dieu, et nous remplirons de notre souvenir des âmes vides de la divine présence. Mentez, mentez, chrétiens, mentez, et fardez, par un autre mensonge, l'image de Dieu; pour un si beau résultat, tout vous est permis. C'est pour cela que le visage de Jésus, la face que les anges désirent contempler, est maintenant meurtrie, sanglante; c'est pour cela qu'il se tait sous les insultes, ô chrétiens !

O Madeleine, vous avez, avec une entière perfection, le sens des humiliations de Jésus, et la grâce de vous souvenir de vos péchés, dont toute l'horreur vous apparaît à la lumière de ces humiliations. Quel brisement de votre cœur dans la compassion et la contrition! Hélas! je suis plus coupable que vous ne l'avez été, et moins excusable dans les égarements et les péchés, non pas seulement de ma jeunesse, mais de mon âge mûr; et, cependant, j'assiste comme vous, en esprit, à la Passion dont mes péchés sont cause; je contemple les humiliations dont mon Jésus est victime à cause de moi; et aucune larme de compassion, aucune larme de contrition ne vient mouiller mes paupières. O Dieu, quand donc, exauçant les prières de ma sainte bien-aimée, me donnerez-vous un cœur de chair, à la place de ce cœur de pierre que je porte dans ma poitrine[1].

[1] Et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum (Ezech. XXXVI, 26).

MÉDITATION XV.

L'AME QUI N'ACCEPTE PAS D'ÊTRE UNIE A JÉSUS DANS SES HUMILIATIONS, S'ASSOCIE A LA HAINE DE SATAN CONTRE LUI.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

En union avec la Mère de douleurs, en union avec le cœur déchiré de Marie-Madeleine, adorons la justice, la sainteté, la charité éternelle de Dieu dans les scènes de la passion de Jésus-Christ, notre Sauveur. O Jésus, vous vous êtes fatigué pour me chercher, avant d'être crucifié. Pour me racheter, vous avez voulu subir la honte d'entendre contre vous la clameur de votre peuple demandant votre sang; vous l'avez vu préférer la vie de Barrabas à la vôtre, et la royauté étrangère à votre règne! Par les douleurs de votre Mère, par les larmes de Madeleine, que tant de travaux, que tant d'outrages et d'humiliations, que tant d'amour ne soient pas rendus inutiles[1]!

Dans l'évangile de saint Jean, la scène de l'*Ecce homo* est vivante ; elle fait frissonner d'horreur. Pilate paraît sur la terrasse, traînant Jésus-Christ après lui, Jésus-Christ tel que l'ont laissé la flagellation, le couronnement d'épines, les coups et les insultes des soldats.

[1] Quærens me sedisti lassus, redemisti crucem passus : tantus labor non sit cassus (LITURG.).

Son manteau de roi de théâtre est sur ses épaules ; sa couronne d'épines sanglantes sur sa tête meurtrie ; son visage couvert de sang est enflé ; entre ses mains sacrées, son sceptre de roseaux. Ce n'est plus un homme, car un homme, en cet état, ferait pitié à son plus cruel ennemi : c'est un ver de terre, mais un ver nuisible, qu'on voit écraser avec plaisir ; il va devenir le rebut de son peuple[1]. « Voilà l'homme, » dit Pilate. — « Otez-le ! enlevez-le ! crucifiez-le, répond le peuple ! » — « Quel mal a-t-il fait ? » — « Crucifiez-le ! » — « Crucifierai-je votre roi ? » — « Nous n'avons d'autre roi que César. Quant à lui, si vous ne le crucifiez pas, vous n'êtes pas l'ami de César : car il s'est fait roi ; il est coupable de lèse-majesté impériale. » — « Mais, sujets de César, c'est la Pâque, et je dois vous délivrer un prisonnier. Je n'ai que Jésus et ce Barrabas, l'homicide, le séditieux : Jésus, un accusé contre lequel rien n'est prouvé ; Barrabas, un assassin convaincu, un séditieux authentique. » Y a-t-il quelque hésitation pendant que Pilate écoute le songe de sa femme ? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que, lorsqu'il revient, le suffrage universel est unanime en faveur de Barrabas. « Que ferai-je donc de Jésus, appelé le Christ ? Je ne trouve point de cause de mort en lui. » — « Mais, crucifiez-le donc ! Et enlevez-le d'abord. Notre loi, que les Romains ont promis de respecter, le condamne. » — « Prenez-le donc, et faites selon votre loi. » — « Il ne nous est permis de tuer personne : c'est vous qui devez le faire mourir ; car, selon notre loi, il doit mourir, pour s'être dit Dieu lorsqu'il n'est qu'un homme. »

Pilate a peur, peur de l'émeute, peur d'une dénon-

[1] Ego autem sum vermis, et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis (Ps. XXI, 7).

ciation auprès de Tibère, peur de la qualité de Fils de Dieu prise par Jésus-Christ; mais, cette dernière peur agissant sur lui moins que les autres, il juge qu'il faut faire droit à la demande du peuple. En même temps, il croit faire assez pour se mettre à l'abri de la justice de Dieu en se lavant publiquement les mains, et en se déclarant innocent du sang qu'il ordonne de répandre. La rage populaire, satisfaite d'avoir ce qu'elle veut, lui donne acte de sa protestation inutile : « Eh bien! que son sang soit sur nous et sur nos enfants! »

La Mère de Jésus verse des larmes silencieuses, d'une amertume brûlante. Madeleine laisse échapper de sa poitrine des sanglots déchirants. Elles adorent, elles aiment, elles voudraient que leur adoration et leur amour entourassent Jésus comme un rempart infranchissable aux cris de la haine et de l'impiété du peuple. Mais Jésus doit subir cette humiliation, et boire le calice de sa honte jusqu'à la lie. Elles le savent, et elles boivent avec lui la coupe amère. Elles sont si remplies de son esprit, de l'esprit de la Rédemption, qu'avec lui elles ont pitié de ce peuple si coupable; elles adressent au Père des prières et des supplications en faveur de la nation déicide.

Comme vous, en présence de ce spectacle d'horreur, de cette scène qui sera la honte éternelle du genre humain, non, je ne puis croire que la plus forte, la plus indomptable des passions, au sein de l'humanité, soit la haine de Dieu, l'horreur de la venue de son règne! Je vois, il est vrai, toutes les autres passions les plus puissantes, bonnes ou mauvaises, se taire et disparaître à Jérusalem devant celle-là. Je vois la pitié et la compassion oubliées, la reconnaissance et l'enthousiasme d'hier méconnus, la fibre nationale et le patriotisme, non pas seulement énervés, mais sacrifiés.

l'horreur du crime et la soif de la vengeance également sans force, l'amour même de soi et de sa race immolés. En vain la peur et la politique de Pilate les ont excitées tour à tour ; elles ne se sont éveillées que pour montrer leur impuissance en face de l'horreur de l'homme pour le règne de Dieu.

Eh bien ! non. Cette victoire de la haine sur toutes les autres passions dépasse la puissance de haïr qu'il y a dans le cœur humain. Cela n'est pas de l'homme, c'est de Satan et de l'enfer. L'homme ne fait que servir d'instrument à une haine dont il ne comprend pas la force et l'insatiable ténacité. Il se met de lui-même sous le joug de Satan : mais Satan se sert ensuite de l'homme selon les immortelles ardeurs de sa haine contre Dieu. A certains moments, il possède en maître absolu l'instrument, homme ou peuple, qui s'est livré à lui. Nous sommes à un de ces moments : les scènes qui se passent devant le prétoire de Pilate sont de l'enfer ; elles portent la marque d'une haine de Dieu et des hommes qui ne peut appartenir qu'à celui qui est homicide dès le commencement. Homicide et père du mensonge [1], après avoir tué les âmes, il tue et fait tuer les corps !

O Jésus, comme il est nécessaire que vous ayiez grand pitié de ce peuple coupable ! Voyez quel est celui qui s'en est rendu maître ! Quelles paroles il lui fait dire ! Quel crime il lui fait désirer ! Quelles œuvres il lui fera exécuter ! Mais vous, dont le regard sonde les replis de l'âme, vous savez combien l'orgueil est puissant dans le cœur de vos enfants, et quelle soif insensée d'indépendance il leur communique. Vous savez com-

[1] Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit... Cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est et pater ejus (JOAN. VIII, 44).

bien de fois la pensée de secouer votre joug si doux et votre léger fardeau, les a séduits et égarés. Hélas! non seulement ils refusent actuellement d'obéir à vos désirs, à votre volonté connue; mais souvent, sans qu'ils osent se l'avouer à eux-mêmes, s'ils sont révoltés contre vous et contre votre règne, c'est qu'ils sentent que vous voulez peu à peu à vous emparer de tout leur cœur, en être le maître unique, et les conduire ainsi à une haute sainteté. Mais alors ils cesseraient d'être indépendants; ils vivraient pour vous, au lieu de vivre au gré de leurs caprices. Cette crainte, unie à une grande frayeur des sacrifices que vous pouvez leur imposer, fait qu'ils imitent jusqu'à un certain point le peuple déicide. Ils repoussent votre royauté, ils n'ont aucune pitié de votre amour, et vous préfèrent leurs désirs naturels et quelquefois le péché même! Hélas! c'est ce que j'ai eu le malheur de faire bien des fois, ô mon Dieu, ce que je fais encore tous les jours, sans vouloir me rendre compte de ce qu'il y a d'odieux dans ma conduite. Ah! par les larmes de la Mère des douleurs, par les sacrifices déchirants de Madeleine, Seigneur, ayez pitié de moi, encore que je ne sois point digne de vos miséricordes; et faites que tout ce que vous avez enduré de la part de votre peuple au prétoire de Pilate, ne soit inutile ni à ma conversion ni à mon salut éternel.

MÉDITATION XVI.

L'AME QUI CONNAÎT ET QUI GOUTE LE SEIGNEUR EST RECONNAISSANTE QUAND IL LUI FAIT PARTAGER LES DOULEURS DE JÉSUS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

DIEU envoie la douleur à l'âme qu'il sanctifie, comme il envoie l'ouragan à la terre qu'il féconde ; elle s'abat avec une furie qui semble ne pouvoir être dépassée. Puis, viennent des moments de calme pleins de menaces ; après eux, l'ouragan redouble de fureur, comme s'il avait trouvé de nouvelles forces. Mais Dieu soutient, dans sa main, la terre que fouette la tempête, et dans son cœur l'âme que l'épreuve a visitée. Qui résisterait à l'opération divine, même un instant, si lui-même, qui visite sa créature, ne la soutenait? Demandons-lui de nous donner une foi et une confiance invincibles, afin que nous puissions nous abandonner sans réserve à son opération salutaire.

Lorsque Jean vient annoncer que la rage infernale du peuple a obtenu de la faiblesse de Pilate la sentence de condamnation contre notre divin Sauveur, et que déjà les bourreaux et la foule hideuse qui aime à se repaître de spectacles de sang, l'entraînent, chargé de sa croix, vers le Calvaire, Marie se lève et demande à Jean de la conduire à la rencontre de son divin Fils. Madeleine et Marie, mère de Jean, se lèvent avec elle

pour l'accompagner sur la voie des douleurs de l'Homme-Dieu. Jean les conduit par des rues détournées. La populace est toute dans les environs du prétoire, en sorte que les grands affligés ne rencontrent à peu près personne, ni dans les rues, ni sur la voie douloureuse. On se croirait dans une ville déserte, tant le silence est grand; mais ce silence inaccoutumé a quelque chose d'effrayant. Au loin, pourtant, une rumeur s'élève par intervalles, qui n'est point le résultat du travail et du mouvement habituels d'une grande ville, rumeur confuse et sinistre, entrecoupée de silences menaçants bientôt suivis de clameurs irritées, rumeur qui fait deviner l'agitation, presque la révolte, d'un peuple, ou une fête qui flatte ses plus mauvais instincts.

Marie et ceux qui l'accompagnent restent debout, à l'angle de la rue par laquelle ils sont arrivés sur la voie douloureuse. Il n'y a pas de paroles échangées; à peine des sanglots déchirants, mais contenus, sortent de la poitrine brisée de Madeleine. Sa douleur est effrayante, et les efforts qu'elle fait pour la contenir, la rendent plus déchirante encore. Marie paraît calme; seulement, la pâleur de son visage, et les larmes de sang qui sillonnent ses joues, semblent dire : « O vous tous, qui passez par cette voie des douleurs de mon Fils, arrêtez-vous [1], et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. »

Ce n'est pas Marie qui peut s'appuyer sur ses saintes compagnes! Qui pourrait partager l'océan de son amertume? Elle en porte seule le poids, et elle sert encore d'appui aux personnes qui sont auprès d'elle, à Madeleine surtout. Combien se trompent ceux qui la représentent

[1] O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus (THREN. I, 12).

presque évanouie, et soutenue par les saintes femmes! Abraham ne s'était pas évanoui en gravissant la montagne et en étendant la main sur Isaac. Il y a, sur la voie douloureuse, mille fois plus qu'Abraham, mille fois plus que la foi d'Abraham, que sa confiance, que son espérance immuable et sa soumission aux ordres de Dieu.

Mais Madeleine n'est qu'une femme, la plus tendre et la plus aimante des femmes, la plus désireuse de s'immoler à son Seigneur et à son Dieu ; or, ce n'est pas elle qui est immolée, c'est son Seigneur et son Dieu, celui que son cœur aime uniquement, et l'immolation va commencer sous ses yeux ! Elle attend l'arrivée de la victime chargée, comme Isaac, du bois de son sacrifice, entourée de ses bourreaux, qui étendront sans pitié leurs mains sanglantes sur Jésus. Ah ! pour porter un tel poids de douleur, pour souffrir un tel déchirement, et adorer avec amour la volonté de Dieu qui la torture dans sòn Bien-Aimé, pour garder quelque dignité extérieure et ne se laisser point aller à quelque sublime folie, fille de l'amour et de la douleur, elle a besoin d'appuyer son âme sur l'âme de Marie, et de régler sa conduite sur celle de la Mère des Douleurs.

Ce qui fait, ô Marie, votre force divine dans un tel excès d'amertume, c'est votre soumission à la volonté de Dieu. C'est, plus encore, le sentiment profond que vous êtes sa créature, qu'il n'y a rien en vous qui ne soit à votre Créateur, et dont il ne puisse disposer selon sa volonté. Ce sentiment, uni à votre connaissance sublime de l'être de Dieu, de sa bonté, de sa sainteté, de ses perfections infinies, a rempli votre âme dès l'instant de votre conception. Comme un épi chargé de grain s'incline sur sa tige, votre âme, remplie de ces vérités, a pris, en présence de Dieu, que vous voyez toujours devant vous, l'attitude d'une adoration pleine

de reconnaissance et d'amour[1]. Que le vent de la tribulation souffle sur vous, ô Marie, et la soumission à la volonté divine, qui vous est habituelle, devient plus visible et plus admirable. Ainsi, sous le vent et l'orage s'incline la tige qui porte un épi bien rempli. L'épi qui n'a pas attendu le vent pour s'incliner, ne se sert pas du vent pour lever vers le ciel un front orgueilleux et révolté : les rayons d'un soleil calme et ardent, en le mûrissant, l'inclinent encore. L'Immaculée-Conception vous fit telle, gracieusement inclinée devant l'être de Dieu et son souverain domaine. Le séjour au temple acheva de donner à votre âme cette attitude sainte et vraie. La grâce de la maternité vous trouva inclinée dans l'adoration de la volonté sainte. La solitude de Nazareth fut pour vous comme un second séjour au temple, mais plus long, et avec la présence réelle ; le premier n'en avait eu que l'ombre. Aussi, maintenant que la Passion, semblable à un ouragan de douleurs, s'abat sur vous, votre âme n'a qu'à conserver les habitudes de toute votre vie pour être plus grande que les maux infinis que vous souffrez.

Madeleine ne peut avoir ni cette plénitude de science, ni cette facilité à se tenir devant Dieu avec plus de perfection que les séraphins qui l'adorent ; mais l'amour lui a appris beaucoup en peu de temps. Ce que la nature rebelle de la fille d'Adam n'aurait pas fait aisément, le souvenir de ses péchés et la contrition, qui en est la conséquence, l'obligent à le faire avec générosité. O Madeleine, nous sommes, comme vous, des créatures pécheresses, et pardonnées par l'amour le plus tendre et le plus dévoué. Faites que, comme vous, nous trouvions,

[1] Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi ne commovear (Ps. XV, 8).

dans la méditation de cette vérité, la soumission entière à la volonté de Dieu, qui nous purifie en nous éprouvant.

MÉDITATION XVII.

C'EST SURTOUT L'AMOUR-PROPRE QUI EMPÊCHE LES AMES DE SENTIR ET DE PARTAGER LES DOULEURS DE JÉSUS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



L'ATTENTE d'une douleur certaine, imminente, accable souvent le cœur plus que l'arrivée de cette douleur. Il n'en est pas ainsi pour Madeleine : tout ce qu'elle a appris n'était qu'une ombre pâle de la vérité ; maintenant, c'est la réalité qui se montre. Le voilà donc, ce Jésus tant aimé ! Comme il est différent de lui-même ! Sa face divine est enflée ! Ses yeux sont aveuglés par le sang dont les remplissent les plaies des épines ! Sa démarche est incertaine comme celle d'un homme pris de vin[1], ou d'un aveugle ! Sa faiblesse, son épuisement visible, lui permet à peine d'avancer ! Cette corde, autour de sa ceinture, le tient lié comme un animal blessé qu'on traîne à l'abattoir[2] ! Cette croix, lit des noces sanglantes[3] qui vont être bientôt célébrées, écrase ses épaules ! Quelle

[1] Factus sum quasi vir ebrius, et quasi homo madidus a vino, a facie Domini (JER. XXXIII, 9).

[2] Sicut ovis ad occisionem ducetur (Is. LIII, 7).

[3] Sponsus sanguinum tu mihi es (Ex. IV, 25).

impression tout cela fait sur votre âme, ô Madeleine! Et comment la supporteriez-vous sans mourir, si vous n'étiez appuyée sur le cœur de Marie? Toute votre âme est dans vos yeux, et vos yeux contemplent le spectacle des douleurs et des humiliations de Jésus avec une attention dont l'intensité douloureuse a quelque chose d'effrayant. Vous ne voyez autre chose en lui, sinon ce qu'il faut pour mieux comprendre et pour souffrir davantage. Il n'y a plus de larmes sur votre visage, ni dans vos yeux, plus de sanglots dans votre poitrine déchirée, aucun mot, aucun cri sur vos lèvres pâles. Le feu de la douleur a desséché plus que la source des larmes, il semble prêt à tarir même la source de votre vie[1].

Cependant, Jésus n'est qu'à quelques pas. Son cœur les sait tout près. Il essuie rapidement ses yeux, et, entre la Mère des douleurs et l'Homme des douleurs, il y a un regard, un seul regard échangé. Jésus ne semble pas même s'apercevoir de la présence de Madeleine, et Madeleine n'a pas le temps de souffrir de cette apparente indifférence du Seigneur : car elle le voit pâlir sous le sang qui cache son visage, chanceler plus qu'auparavant, et, quelques pas après, tomber la face contre terre! Elle ne voit pas même Marie, qui, soutenue par sa soumission à la volonté divine, supporte une douleur capable d'anéantir toutes les créatures du ciel et de la terre.

O Madeleine, vous lisez, dans le regard de Jésus, que la rencontre d'une telle Mère dans ce lieu est pour lui une douleur plus sensible que toutes celles qu'il a endurées jusqu'alors. Vous comprenez ce qu'il révélera plus tard à une de ses servantes, sainte Brigitte, que la

[1] Defecit in dolore vita mea (Ps. XXX, 11).

vue de la douleur de sa Mère lui est si sensible, qu'il n'a plus le sentiment d'aucun des autres maux qui l'accablent. L'amour doit être, de toute manière, son plus cruel, ou plutôt son unique bourreau.

Pour se faire une idée de ce qu'éprouve l'âme de Madeleine à l'égard de son Jésus, ce n'est pas assez de méditer ce que nous venons de dire; il faut encore se rendre compte de l'impression que doivent faire sur son cœur les mauvais traitements et les insultes que les soldats et la populace prodiguent à la divine Victime. La foi et la charité de Madeleine sont à une hauteur où peu d'âmes ont atteint sur la terre. Supposons qu'une de ces âmes, Marie-Madeleine de Pazzi par exemple, voie un jour, non dans l'extase, mais en réalité, entrer dans l'église de son couvent une foule impie, ivre de vin, de haine, et vomissant le blasphème; que, sous ses yeux, cette lie viole le Saint des saints, enfonce la porte du tabernacle, et que, prenant une hostie consacrée, elle en fasse l'objet de ses dérisions, de ses moqueries sacrilèges; qu'après l'avoir jetée à terre, foulée aux pieds, couverte de crachats, elle se baisse, non pour l'adorer ou la relever avec respect, mais pour la percer de coups. Supposons que la sainte soit en même temps dans l'impuissance d'empêcher aucune de ces abominations sacrilèges, qu'elle n'ait pas même la consolation d'être maltraitée, insultée, foulée aux pieds avec son divin Maître. Ne faudrait-il pas un miracle de la droite de Dieu pour qu'elle ne meure pas de douleur à ce spectacle? Eh bien! c'est précisément ce que voit Marie-Madeleine; et elle se trouve dans cette impuissance!... A la perfection de sa foi, ajoutons l'amitié si profonde et si tendre qui unit son âme à l'Agneau ainsi traîné à la boucherie, et, lorsque nous aurons longuement médité toutes ces choses, peut-être aurons-nous quelque

lointaine idée de ce que souffre notre chère sainte.

Hélas! nous ne savons pas souffrir avec elle pour la même cause. Notre-Seigneur est tous les jours traîné au Calvaire. Sa voie douloureuse à travers les siècles, est pavée de sacrilèges de toute nature. Parfois, ce sont ses amis les plus chers qui lui prodiguent le fiel le plus amer. De temps en temps, quelque fait plus éclatant, quelque scandale plus retentissant, quelque sacrilège plus énorme, occupe la langue des hommes. Quel sentiment avons-nous alors? Quelle douleur éprouvons-nous de l'outrage fait à notre Dieu, de la blessure qui atteint ce cœur sacré de notre Jésus ? Peut-être éprouvons-nous une sorte d'ennui d'apprendre de telles choses, une sorte de dépit que Dieu les permette. Peut-être avons-nous la pensée que, puisqu'il les souffre, lui qui pourrait les empêcher, nous, dans notre impuissance, nous n'avons rien à y faire; et nous nous hâtons d'aller à nos occupations, à nos affaires, et d'oublier. Notre cœur ne frémit ni d'indignation à cause de Dieu outragé, ni de compassion à cause de l'homme coupable. Nous nous enfermons dans notre froid égoïsme; nous nous habituons à voir Dieu outragé. C'est que nous ne l'aimons pas! Nous ne l'aimons pas autant que nous nous aimons nous-mêmes. Avons-nous cessé d'être sensibles, quand il s'agit de notre propre cœur? Sommes-nous habitués à l'injustice, quand c'est nous qu'elle atteint?

O mon Dieu, combien le cœur de vos enfants est vide et froid! Si notre vie spirituelle reste stationnaire; si peut-être nous reculons, au lieu d'avancer dans vos voies; si l'Église souffre des maux si étranges et si multipliés, il n'y a point à tout cela d'autre cause que ce vide et ce froid de nos âmes. Esprit-Saint, qui avez apporté la charité dans nos cœurs, en y venant vous-même, vous

aurions-nous contristé par notre égoïsme[1] jusqu'au point d'énerver entièrement votre action en nous[2], jusqu'au point, peut-être, de vous forcer à nous abandonner?

MÉDITATION XVIII.

JÉSUS, SA MÈRE ET SES AMIS, PAR LEUR SÉPARATION PENDANT LA PASSION, EXPIENT L'ATTACHEMENT DU PÉCHEUR A SOI-MÊME ET AUX CRÉATURES.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



ADORONS la justice et la sainteté de Dieu; elles exigent le paiement intégral de la dette contractée envers elles par les péchés des créatures. C'est le Verbe fait chair qui leur offre cette satisfaction : cependant, les coupables doivent aussi satisfaire. Tôt ou tard, ils comprennent combien ils sont aimés de Jésus, et ils l'aiment; alors, la vue de ce qu'il a dû souffrir pour leurs péchés, fait pénétrer dans leur âme une contrition vive et profonde, qui les fait entrer en participation des douleurs de Jésus-Christ. Leur charité croît dans cette douleur, et, à mesure qu'ils aiment davantage, une contrition plus poignante, en les purifiant de plus en plus, les rend plus agréables à Dieu.

La foule, les soldats, les bourreaux se mettent entre le Fils, chargé de sa croix, et la Mère des Douleurs :

[1] Et nolite contristare Spiritum sanctum Dei (EPH. IV, 30).
[2] Spiritum nolite extinguere (I THESS. V, 19).

la divine Victime, le doux Agneau, est entraîné loin d'elle. La triste consolation de monter ensemble au Calvaire leur est refusée. Un nouveau déchirement de leur cœur s'ajoute cruellement à toutes les autres douleurs de leur âme. Madeleine comprend pourquoi Dieu ajoute cette torture. et elle pleure sur elle-même. Elle voit avec quelle pitié pour les pauvres pécheurs les deux saintes victimes acceptent ce déchirement, et, aux larmes d'une douleur inexprimable, elle mêle les larmes d'une reconnaissance et d'un amour sans bornes.

La plupart de nos péchés procèdent d'un attachement excessif et déréglé à la créature. Nous le savons, Dieu nous demande de rompre de tels liens. Nous voyons bien que cette rupture est nécessaire ; cependant, notre faible cœur n'aime pas assez Dieu pour trouver, en la charité divine, le courage des sacrifices. Nous alléguons mille prétextes, qui feraient sourire s'ils venaient d'une autre source que de notre lâcheté, habile à déguiser à ses propres yeux la désobéissance, et nous continuons à vivre sur le bord de l'abîme. En vain nous sommes avertis par le saint Évangile que, si l'on aime quoi que ce soit plus que Jésus, on n'est point digne de lui[1] ; que préférer l'offense de Dieu au sacrifice de l'affection passagère d'une créature, c'est s'accuser soi-même. Nous répugnons à le croire : il nous importe, par-dessus tout, de continuer à contenter la faiblesse de notre misérable cœur.

C'est pourquoi le seul pur amour que le ciel et la terre aient vu en des cœurs de chair, doit être déchiré, comme le sera, quelques instants après, le voile du sanc-

[1] Quia amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus, et qui amat filium aut filiam super me non est me dignus (MATTH. X, 37).

tuaire. Puisque les coupables craignent de faire un sacrifice nécessaire afin d'obéir à Dieu, les saints, les innocents feront à l'obéissance due au Seigneur un sacrifice qui n'est nécessaire que pour expier un attachement coupable. Jésus et Marie savent que c'est pour cela que leur séparation doit avoir lieu. Leur amour de la volonté du Père céleste, leur ardent désir de mériter le pardon des pécheurs en expiant leurs fautes, les fait adorer, avec une soumission pleine de saint amour et d'amère joie, le déchirement que Dieu leur impose.

Quelle est, ô Madeleine, l'amertume, la contrition, l'humiliation de votre âme lorsque vous voyez que vos péchés d'autrefois, votre attachement coupable à une créature, coûtent si cher au cœur sacré de votre Jésus, au cœur si pur de votre Mère! Ah! le regret, la douleur qui vous envahissent sont tels, qu'il vous semble n'avoir jamais eu une contrition suffisante, n'avoir jamais pleuré vos péchés avec des larmes assez brûlantes. Comme vous voudriez réparer le mal que vous avez pu faire au sacré Cœur! Comme vous voudriez, par votre amour, par votre fidélité, devenir une joie, une consolation dans les amertumes qui, de toute part, fondent sur Jésus ! Mais vous vous sentez indigne d'être près de lui et de la Mère des douleurs; il vous semble que, loin de les pouvoir consoler, votre présence souille l'air même qu'ils respirent. Vous voudriez vous cacher, et cependant, plus encore que votre anéantissement dans la douleur, l'amour et la compassion vous retiennent.

O mon âme, ce que Jésus et Marie endurent n'est point pour Madeleine seulement. Les fautes sans nombre que t'a fait commettre l'attache aux créatures et à la vanité, sont sous les yeux des saintes victimes aussi bien que les péchés de Madeleine. Jésus et Marie

offrent leur déchirement en ta faveur avec une charité spéciale. Ils se vengent d'avance, ou plutôt ils essayent de prévenir ainsi et d'empêcher les trahisons dont tu t'es rendue coupable à leur égard. Et tu assistes, insensible, au spectacle de leur séparation ! Que dis-je ? Peut-être, hélas ! ce spectacle, qui ne t'a pas attendrie, t'a ennuyée. Peut-être il te tarde de te distraire de cette considération, qui s'impose à toi malgré toi. Ah ! s'il en est ainsi, prends garde ! Si la contrition de tes péchés et les larmes de la pénitence te sont à charge, que deviendras-tu ? D'autres épreuves, d'autres douleurs, d'autres tentations viendront t'assaillir ; et, seul, le bain salutaire de la pénitence peut te donner la force et la souplesse nécessaires pour résister et pour vaincre. Que si tu te laisses appesantir dans une vie de délices, où le souvenir des fautes commises et de la pénitence nécessaire est importun, tu ne sauras soutenir les luttes que l'avenir te réserve. Ah ! demande à ton Dieu, au nom et par les mérites de la séparation de Jésus et de Marie, de trouver, comme Madeleine, dans la contrition, la grâce de te détacher pour jamais des créatures, et de livrer jusqu'à la mort ton corps à la pénitence, et ton cœur au renoncement.

MÉDITATION XIX.

QUAND DIEU PRIVE DE SA PRÉSENCE SENSIBLE L'AME FIDÈLE, C'EST PARCE QU'IL L'AIME ET LA VEUT SANCTIFIER.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



TOUT le but que Dieu poursuit, par sa conduite à l'égard de notre âme, c'est de la purifier. Tantôt il l'oblige à se plonger dans les eaux amères et salutaires de la contrition, tantôt il la jette dans l'abîme de l'humiliation ; mais, quoi qu'il fasse, il ne le fait que par amour, et pour nous rendre dignes de lui. Remercions-le, en adorant sa providence. Remercions-le, surtout, de nos humiliations, et supplions-le de ne pas permettre que nous soyons nous-même l'obstacle à la réalisation de ses desseins en nous.

La sainte Vierge et l'humble Madeleine suivent Jésus dans la voie douloureuse ; mais elles ne sont pas auprès de lui pour lui prodiguer les preuves de leur foi, et opposer les témoignages de leur compassion et de leur tendresse aux blasphèmes, aux insultes, aux outrages dont il est l'objet. Être éloignées de Jésus, et dans un tel moment !... Il faudrait voir la chute, l'aide prêtée malgré lui au Sauveur par Simon de Cyrène. Ah ! votre face adorable, ô Jésus, ne serait pas prosternée contre la poussière sanglante du chemin si elles étaient auprès de vous ; vous n'auriez pas besoin d'être aidé à contre

cœur, si celles qui vous aiment pouvaient vous aider : leur amour leur donnerait les forces qui manquent à leur sexe.

Mais l'acte de Véronique et les paroles du Seigneur aux filles d'Israël, sont pour Madeleine un mystère d'étranges douleurs. Il ne lui est pas donné, à elle, de rendre à Jésus un service et un hommage semblables à celui de Véronique. Il ne fait point entendre la douceur de sa voix à sa Mère elle-même. Et son cœur trouve une parole pour des femmes qui ne le connaissent pas[1], et qui n'ont à son égard que les sentiments de la compassion naturelle et de la sensibilité propres à leur sexe ! Étrange conduite de Jésus sur des âmes qui lui sont si dévouées !

Madeleine se sent, quant à elle, indigne du bonheur de faire pour Jésus quelque chose de semblable à ce que fait Véronique. Dieu n'en a pas fait naître la pensée dans son cœur ; peut-être l'intensité de sa douleur la rend-elle incapable d'une inspiration distincte de sa douleur même. Elle ne pourrait pas le faire : elle se soutient à peine ; pourtant, Dieu aurait pu lui en donner la force aussi bien que la pensée. Mais Marie, Marie n'a pas une parole de son Fils ! Il s'est contenté de verser dans l'âme de sa Mère tout ce que contient d'amertume son cœur divin ; il l'a vue, et il a passé. Sans doute, ce que fait Jésus est digne de lui ; sans doute il sait mieux que nous ce qui nous est utile. Cependant, ce qu'il fait est en dehors des prévisions de l'intelligence et du cœur humains. Son action étonne ; elle troublerait le cœur de Madeleine, s'il pouvait y avoir en lui place

[1] Conversus autem ad illas Jesus dixit : Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros (Luc. XXXIII, 28).

à quelque chose qui ne serait point son amour et sa douleur. D'autre part, il faut bien qu'elle sente que son Jésus ne semble pas prendre garde à elle, qu'il ne paraît pas avoir vu sa douleur, tandis qu'il reçoit les services et console les larmes de celles qui l'aiment moins.

Il faut bien qu'elle le sente, et elle a honte de le sentir. Elle se reproche de pouvoir souffrir d'autre chose que des seules douleurs de Jésus! Elle ne voit pas dans son amour pour lui la cause de la souffrance qui s'est ajoutée à une compassion dont son être est tout rempli.

O Madeleine, ce que Dieu fait est bon; votre cœur n'en doute pas[1]. Nous pouvons ne pas comprendre le sens de ses œuvres; mais elles sont dignes de toute adoration, de toute louange, de toute approbation[2]. Vous ne pensez point que votre âge et votre beauté vous exposaient, avec votre Seigneur bien-aimé, aux insultes les plus grossières. Peut-être, à votre occasion, des paroles blessantes pour la pureté de Jésus seraient-elles proférées. Jésus veut mourir; mais il ne veut pas que sa pureté soit insultée. La Passion est un mystère de sang et d'humiliations; mais, voulant expier l'obscénité des hommes, il ne permet pas qu'elle vienne sous une forme quelconque jeter sa note infâme au milieu du drame sanglant. Il est aussi jaloux de votre honneur que du sien propre. Votre cœur seul devra désormais se rappeler les fautes et les erreurs de votre jeunesse; Dieu les a oubliées, et il ne permet pas aux hommes d'en jeter le souvenir, comme une insulte, à la face de

[1] Opera Domini universa bona valde (Eccli. XXXIX, 29).

[2] Non est dicere : hoc illo nequius est : omnia enim in tempore suo comprobantur et nunc in omni corde et ore collaudate et benedicite nomen Domini (Eccli. XXXIX, 40).

celle qu'il a pardonnée depuis longtemps, et que de nouveau il purifie au feu de sa passion. Quant à la Mère des douleurs, son oreille, il est vrai, n'a pas entendu la voix de son Fils, que d'autres entendent; mais le cœur de Jésus a parlé au cœur de Marie un langage que les anges mêmes ne sont point dignes d'entendre, le langage que peut comprendre seule celle qui a mérité d'être la co-rédemptrice du genre humain.

C'est à peine, ô Jésus, si j'ose, à vos pieds, m'occuper de moi-même après avoir contemplé à loisir votre conduite à l'égard de Marie votre Mère, et de Marie-Madeleine. Cependant, il est vrai que votre action providentielle sur notre âme a des heures d'un imprévu étrange et humiliant qui nous trouble. Que de fois les desseins de ma sagesse ont été confondus de la sorte! Ce qui me paraissait nécessaire, et qui aurait été facile, ne se faisait pas; ce qui paraissait devoir être funeste se produisait, et durait longtemps. Parmi vos serviteurs, ceux qui me semblaient capables de faire de grandes choses n'étaient pas employés, et vous les traitiez comme des instruments de rebut; ceux, au contraire, qui me paraissaient ou sans force ou sans vertu, étaient choisis pour devenir vos instruments.

Que dirai-je? Et qui, après avoir vécu quelque temps, a besoin que j'ajoute quelque chose? O mon Dieu, je me plais maintenant à le reconnaître, tout ce que vous avez fait de cette sorte a été toujours visiblement marqué au coin de votre miséricorde et de votre amour. Il n'est personne qui ait passé par des épreuves, et qui ne soit forcé de s'écrier : « Il est bon que vous m'ayez humilié[1], » afin que j'apprenne comment vous fortifiez vos amis! Mais, ô mon Dieu, si mon cœur était soumis, autant

[1] Bonum mihi quia humiliasti me (Ps. CXVIII, 71).

qu'il le devrait, à votre volonté sainte, et si mon esprit ne précipitait ses jugements avant la révélation de vos œuvres, les épreuves n'existeraient pas. Aimant uniquement cette volonté, mettant ma consolation et ma joie uniquement en son accomplissement, tout me plairait et tout me réjouirait, parce que le ciel et la terre font votre volonté, ô mon Dieu[1]. Ah! quand donc serai-je mort entièrement à moi-même? Quand ne verrai-je que vous seul, ô mon Dieu?

MÉDITATION XX.

L'HUMILIATION SANS MESURE DU SAUVEUR DANS SA PASSION IMPOSE L'OBLIGATION D'UNE HUMILITÉ SANS BORNES A SES SERVITEURS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



E n'est pas assez que Dieu nous humilie : pour nous obliger à prendre en gré l'humilité, il a fallu qu'il s'humiliât lui-même. Adorons en silence le mystère de l'anéantissement et de l'humiliation d'un Dieu, que nous annonce le grand Apôtre, et demandons, par ce mystère même, la grâce de l'humilité, qui est si nécessaire et si difficile.

Lorsque Madeleine arrive sur le Calvaire, après des efforts souvent inutiles pour se frayer un passage et

[1] Ordinatione tua perseverat dies : quoniam omnia serviunt tibi (Ps. CXVIII, 71).

s'approcher du Seigneur, les bourreaux font la toilette du condamné.

C'est nu qu'ils veulent coucher le Rédempteur sur le lit nuptial ; c'est nu qu'ils veulent l'y clouer. Ils lui arrachent donc ses vêtements, qui sont collés à sa chair divine, et ils le vêtissent en quelque sorte de son propre sang[1]. Mais le sang répandu et les blessures ravivées ne sont point ce qui touche davantage le Fils de l'homme. La honte et la confusion de sa pudeur et de sa modestie, plus déchirée que son corps ne l'a été par les fouets, lui composent un autre vêtement qui, avec son sang, pareil à un voile sacré, l'enveloppe tout entier.

Le Bien-Aimé blanc et vermeil des saints Cantiques n'est pas tel uniquement à cause de sa charité et de sa pureté ; il est blanc aussi à cause de sa pâleur et de la confusion répandue sur ses traits, et vermeil à cause des sueurs et du sang répandus, qui le couvrent tout entier. Le Fils de Dieu se laisse ainsi traiter ; il n'impose pas même à ces créatures barbares de respecter *au moins* sa pudeur...

O Dieu ! Dans son extrême confusion, Jésus ne lève pas les yeux ; mais il n'a pas besoin de regarder pour savoir que sa Mère et ses amis sont là. Marie, réduite à l'impuissance de le couvrir de son voile, souffre dans son cœur de Vierge-Mère une humiliation inexprimable, pendant que son âme, élevée en Dieu, comprend toute l'étendue du sens de la parole d'Isaïe : « Je suis un ver, et non un homme. » Ses amis adorent en silence ces raisons, si dignes de Dieu, qui lui font exiger de son Fils cette expiation, d'une honte si étrange et si excessive. Dieu nous étonne et surprend

[1] Rubrum est indumentum tuum, et vestimentum tuum sicut calcantium in torculari (Is. LXIII, 2).

notre foi par la manière dont il se soumet lui-même aux lois qu'il a faites pour les créatures, dont il a voulu devenir le sujet. Il nous semble que, puisqu'il s'y soumet volontairement, il devrait s'y soumettre en Dieu, et que quelque chose devrait montrer le Maître. Il n'en est point ainsi. S'il prend un homme pour être le dépositaire de son autorité et de son infaillibilité, cet homme n'a rien qui le distingue sensiblement des autres, et surtout de lui-même, avant et après la grâce reçue. Si Jésus se met sous les apparences du pain et du vin, il laisse ces espèces soumises à tous les accidents, naturels ou provenant de la volonté libre des hommes. S'il se fait homme, c'est un corps et une âme comme les nôtres qu'il assume. S'il devient victime des hommes, il passe, comme tout autre condamné de la justice humaine, par tous les tourments, par toutes les humiliations, par toutes les hontes réservées aux suppliciés. Aucune ne lui est épargnée; car il veut être tenté en toute manière comme nous le sommes nous-mêmes, excepté le péché [1]. Nous avons beau conserver perpétuellement sous les yeux cette loi du mystère de la rédemption et de ses conséquences ; sans cesse elle nous surprend ; sans cesse elle devient une épreuve de notre foi. Il nous semble même que ce serait manquer de foi et de respect envers Dieu, si nous consentions enfin à voir les choses relatives à l'anéantissement de notre Dieu comme elles sont en effet. Lorsque l'Écriture dit qu'il s'est anéanti, et que ce Dieu anéanti s'est humilié, elle prend ces expressions avec une force, une intégralité, que nous ne savons pas accepter pleinement. De là ces nombreuses tentations contre la foi, dont nous sommes assaillis. Le triomphe

[1] Tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato (HEBR. IV, 15).

de Dieu aurait dû être plus éclatant, pensons-nous ; les insultes contre Dieu ne devraient pas aller si loin, ou, du moins, devraient être vengées. Dans cette crise de l'Église, les saints que nous rêvons ne se hâtent pas assez de paraître et de vaincre la malice et l'obstination des hommes par leurs miracles. Pauvre humanité, qui ne sait jamais se tenir à sa place, qui usurpe à chaque instant les fonctions divines, qui se sert même pour cela des dons de Dieu les plus élevés, ou qui, au moins, est tentée de le faire !

C'est votre amour, c'est votre foi qui torturent votre âme, ô Madeleine. Le Fils de Dieu, digne de l'adoration des anges, et que les brûlants séraphins ne peuvent assez aimer, le Fils de Dieu, que votre âme adore avec les anges, qu'elle aime avec les séraphins, le Fils de Dieu traité de la sorte ! Et personne, au ciel et sur la terre, hors le groupe si peu nombreux dont vous faites partie, ne paraît s'en émouvoir ! Anges de Dieu, que faites-vous ? Qui vous empêche d'étendre vos ailes autour de celui que les hommes outragent et que vous adorez en tremblant ? O Dieu, jusqu'où faut-il qu'elle descende, l'humiliation de votre Fils ? On dirait que vous l'avez abandonné, comme la dernière et la plus vile des créatures, entre les mains de ses bourreaux[1] ! Cependant, celui qui est outragé est le même qui donne le souffle à ceux qui l'outragent, et ce condamné jugerait à l'instant ses juges et ses bourreaux s'ils étaient à l'heure de leur mort. Il ne paraît plus rien en lui qui ne semble digne de mépris !...

Ah ! le voile qui vous cache est sombre ; mais son obscurité même fait resplendir davantage ce qui est

[1] Deus dereliquit eum, persequimini, et comprehendite eum, quia non est qui eripiat (Ps. LXX, 11).

divin par excellence, la charité, l'amour! Quel amour ne vous a-t-il pas fallu pour arriver où vous êtes, ô Jésus! Et que cette charité a bien connu les saintes exigences de la justice éternelle et les besoins sans limites de la misère de l'homme, pour avoir inventé de les satisfaire de cette manière! O Jésus confus, humilié! O Jésus, que ma foi, s'appuyant sur l'évidence de votre charité, se fortifie par tout ce qui voudrait l'affaiblir, et qu'elle vous élève et vous adore d'autant plus que vous vous abaisserez et que vous vous anéantirez davantage.

MÉDITATION XXI.

L'EXCÈS DES HUMILIATIONS ET DE L'ANÉANTISSEMENT DE JÉSUS-CHRIST RAPPROCHE DE LUI L'AME AIMANTE ET HUMBLE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



Dieu, jetez un regard de miséricorde sur vos enfants, pour lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se livrer aux mains des méchants, et à subir le supplice de la croix[1].

La Passion, dans l'âme de Madeleine, est semblable aux eaux du déluge. Son flot sinistre monte toujours, et ce n'est pas assez qu'il remplisse tout de son amertume; il faut qu'il s'élève de beaucoup au-dessus de tous les sommets de l'âme. Mais cet envahissement

[1] Oratio fer. 5 heb. maj.

progressif de tout l'être de Madeleine par les douleurs de la Passion, ne se fait pas en quarante jours; il se fait en quelques instants. Les coups de foudre qui la déchirent se succèdent rapidement dans la nuit sombre et pleine de menaces; leur intensité seule dépasse leur rapidité.

La stupeur où elle était tombée, en présence du dépouillement, s'enfonce silencieusement dans les profondeurs de son être pour faire place à une douleur plus aiguë, à une stupeur plus profonde. Jésus est brutalement renversé sur la croix; le crucifiement commence. Les coups de marteaux, qui font entrer les clous dans la chair et dans le bois, froissant les nerfs, ouvrant les veines, faisant jaillir le sang précieux, enfoncent également les clous sacrés dans le cœur de Madeleine. Son regard ne se détache pas de la divine victime; son âme ne peut se détourner de la douceur, de la patience de Jésus, de son silence merveilleux, de ses gémissements à peine entendus. Dans quelle auréole douce, lumineuse, elle le voit! Et c'est son ami! Voilà cette victime sur qui s'acharnent les bourreaux. Les trous qu'ils ont préparés sur la croix sont trop loin l'un de l'autre; ils s'en aperçoivent après avoir cloué la main droite. Ils ne prennent pas la peine d'en faire un où puisse atteindre la main gauche; ils l'auraient fait peut-être pour les voleurs, mais il ne s'agit que de Jésus! Ils appuient leurs genoux sur sa poitrine; ils disloquent ses bras; ils élargissent sa première blessure, et ils arrivent ainsi à placer l'autre main où ils veulent, pour la clouer à son tour. Les pieds ensuite, ces pieds qui se sont fatigués à courir après les pécheurs, et que les ronces du chemin ont déchirés, les pieds sont aussi cloués. Puis le Seigneur est attaché fortement, à l'aide de cordes, contre le bois

sanglant ; l'autel et la victime sont élevés ensemble, lentement, jusqu'à ce que la croix, presque verticale, s'enfonce d'un bond dans le roc du Calvaire.

Voilà le Sauveur entre le ciel et la terre, entre la sainteté de Dieu et le péché du monde, victime pour Dieu offensé et pour l'homme coupable. Ah ! sans doute, Dieu va manifester à son Fils la complaisance avec laquelle il le voit se dévouer à sa gloire. Les hommes, émus de tant d'amour, vont frapper leur poitrine, et, selon qu'il l'a lui-même annoncé [1], se jeter dans ses bras. Non ! Le ciel est d'airain. Bientôt, Jésus-Christ même dira comment en lui Dieu se réconcilie le monde ! Quant aux hommes, lorsque la victime est élevée, quand ils peuvent repaître leurs yeux cruels de la vue du supplice, quand ils voient le sang qui coule, le Sauveur qui agonise, le salut d'Israël [2] qui va mourir selon leurs vœux, ils le saluent d'un long cri de triomphe.

Que de haine, que d'insultes, unies à une impiété et à une ingratitude sans nom, dans ces cris de triomphe ! Après cela, ils se mettent à railler, à se moquer, à blasphémer, et c'est tout ! Et maintenant, ô Jésus, demeurez pantelant sur cette croix où vous êtes monté pour l'amour de votre Père et pour l'amour de ces hommes. Demeurez-y sous les coups de la justice de l'un et des blasphèmes des autres, jusqu'à ce que, ayant perdu votre sang goutte à goutte, vous rendiez l'esprit.

Trois maux remplissent votre grande âme, ô Madeleine, et chacun de ces trois devrait suffire pour vous accabler. La vue du supplice de Jésus vous pénètre d'une douleur qui ne se peut mesurer ni décrire. En

[1] Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum (Joan. XII, 32).

[2] Ex Sion salutare Israel (Ps. LII, 7).

même temps, ce retrait absolu de tout rayonnement divin en Jésus, cette cruauté des hommes, que ni son sang, ni ses humiliations n'apaisent, cette insensibilité apparente de Dieu à l'égard de son Fils, qui n'est traité de la sorte qu'à cause de son amour pour lui, tout cela écrase votre raison, ô Madeleine, et, sans ébranler votre foi, lui livre un assaut terrible. Enfin, il faut que vous vous aperceviez que Jésus, comme absorbé par ses douleurs et ses abaissements, ne semble pas vous voir, paraît insensible à votre douleur et à l'assaut que l'enfer livre à votre âme. Ces trois maux, mêlés, confondus, fondent ensemble sur vous, comme sur un champ fertile la grêle portée sur l'aile de l'ouragan. Ah! que vous souffrez! Pouvez-vous distinguer ce qui est le plus poignant pour votre cœur, au milieu de cette tempête de maux qui vous accablent tous à la fois? Mais, vous ne pensez pas à vous-même, vous ne vous détournez pas de la passion de Jésus pour arrêter votre esprit sur les ravages qu'elle produit en votre âme, et vous continuez à souffrir avec Jésus. Ce qui vous soutient, c'est la simplicité de votre amour. Portée sur ces ailes, votre âme adhère à votre Dieu, et trouve en lui le moyen de ne pas succomber à l'excès de tant de maux; les tentations tombent sans force aux pieds de Jésus, qui, à ce moment, triomphe de tout l'enfer par ses abaissements et par ses douleurs.

Apprenez-nous à adhérer à Dieu comme vous. Comme vous, que la croix de Jésus, loin de nous effrayer, nous attire, et que ses humiliations nous paraissent plus désirables que toute la gloire et les richesses du monde!

MÉDITATION XXII.

L'EXCÈS DES HUMILIATIONS ET DE L'ANÉANTISSEMENT DE JÉSUS-CHRIST RAPPROCHE DE LUI L'AME AIMANTE ET HUMBLE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



ous voilà donc, ô mon Bien-Aimé, comme un homme frappé de la main de Dieu et humilié ! Il n'y a plus en vous d'apparence ni de beauté. Vous ètes en horreur comme un lépreux[1] ! O vous, splendeur du ciel et lumière des anges, vous êtes comme le mépris et le rebut de tout le peuple ; vous n'ètes plus même un homme, mais un ver de terre qu'on foule aux pieds. Qu'est devenue votre beauté, que les anges désiraient contempler, et qui attirait la foule même des pécheurs ? O Jésus ! qu'avez-vous tait ? Vous vous êtes levé comme un géant pour parcourir une carrière que nul n'avait désirée avant vous. Votre sortie est du plus profond des cieux[2] ; mais, au lieu de vous élever jusqu'à leur sommet, vous êtes à terre, comme un athlète vaincu, et vous ne vous relevez pas ! O Jésus, Verbe de vive beauté, substance du Père, splendeur de sa gloire, pureté de sa lumière, où sont donc les trésors de votre nature divine, les

[1] Et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo, et humiliatum (Is. LIII, 4).

[2] Exultavit ut gigas ad currendam viam ; a summo cœlo egressio ejus (Ps. XVIII, 6-7).

grâces de votre personne? Tout cela s'est anéanti! Du moins, vous étiez naguère encore la fleur de la verge de Jessé[1], le plus beau des enfants des hommes, le rayonnement de la grâce de votre Mère vierge. Les peuples couraient à l'odeur de vos parfums[2]. Votre voix harmonieuse retenait ceux que votre douceur avait attirés. Votre enseignement miséricordieux et saint touchait leurs cœurs. Vos miracles leur donnaient la foi! Qu'est devenue toute cette beauté humaine, qui était comme l'ombre visible de votre invisible beauté? Les peuples, maintenant, vous jugent comme un lépreux, vous maudissent comme un malfaiteur, lèvent la main sur vous comme sur une victime maudite. Quel mot vient de prononcer mon âme? Hélas! la voix même de la révélation est contre vous; elle maudit celui qui est pendu sur un bois[3]. Plus de beauté, plus de paroles sages, plus de miracles! Les voleurs qui sont suppliciés à côté de vous, ne paraissent pas plus coupables, ni plus dignes du supplice. Du moins, si leurs crimes sont avoués, il ne sont que des criminels vulgaires, et vous, Jésus, vous êtes l'ennemi public; vous êtes le seul maudit de tous, le seul dont la torture fait pousser des acclamations de joie, le seul dont l'agonie inspire la raillerie, et fait naître l'insulte et l'outrage. Si, du moins, hormis votre patience, quelque chose de surhumain paraissait en vous! Mais non, vous êtes moins qu'un homme, vous êtes comme un agneau conduit au sacrifice, et qui ne se plaint pas. Vous paraissez accablé sous

[1] Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet (Is. XI, 1).

[2] Curremus in odorem unguentorum tuorum (Cant.).

[3] Quia scriptum est : Maledictus qui pendet in ligno (Galat. III, 13).

le poids de tant de maux et de tant de haine, et vous êtes comme un homme devenu sourd, et qui n'a plus une réponse dans sa bouche! Ceux qui vous voient se moquent de vous et branlent la tête en murmurant dans leurs lèvres quelques paroles de mépris. Ils paraissent bien convaincus de leur victoire et de votre imposture. Ils mettent Dieu même au défi de vous arracher de leurs mains. Pour vous, ils vous invitent à descendre de la croix. Ils veulent que ce soit là le signe de votre mission, le miracle qui prouvera tous vos autres miracles. Et vous demeurez muet, et vous ne descendez pas de la croix, et Dieu ne relève point le défi qui lui est porté! Hors votre patience, que reste-t-il de votre beauté?

Ce qui en reste, ô Jésus? Ah! jamais elle ne parut sous un jour plus éclatant! N'est-ce pas dans cet anéantissement de toute beauté divine et humaine, de toute votre gloire de Fils de Dieu, et de tout votre honneur d'homme, que se trouvent votre beauté et votre gloire de Rédempteur? Elles sont telles, à vos yeux, que pour les conquérir vous êtes sorti du sein de votre Père, et vous vous êtes arraché des bras de votre Mère. Maintenant, vous en ornez à plaisir tout votre être, en vous faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix! Sur les genoux de Marie, aux jours de votre enfance, on vous avait offert l'or, premièrement parce que vous êtes Roi, l'encens parce que vous êtes Dieu; mais on vous avait aussi présenté la myrrhe, parce que vous êtes Rédempteur. Celui qui vous glorifiait sous ce titre ne vous glorifiait pas moins que n'avaient fait les autres, et, en reconnaissant en vous ce titre, en se laissant attirer par sa beauté, il ne méconnaissait pas vos autres titres, il ne perdait pas de vue votre beauté de Fils de Dieu et votre beauté de Fils de Marie. Il a bien fallu, pour

la merveille de la Rédemption, l'anéantissement de tout le reste ; mais cet anéantissement est passager. Bientôt, bientôt, la lumière de la Rédemption sera projetée avec splendeur sur votre beauté divine et humaine ; l'une et l'autre brilleront d'un éclat plus merveilleux que jamais, et ce sera pour l'éternité !

MÉDITATION XXIII.

LES DOULEURS LES PLUS SENSIBLES DE JÉSUS SONT INFLIGÉES A SA CHARITÉ PAR LA VUE DES DOULEURS DES SIENS.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



LLE voit son doux enfant, au moment de rendre le dernier soupir, délaissé du ciel et de la terre ; et elle adore en silence la volonté de Dieu. O Vierge dont la splendeur illumine les vierges, ne soyez point insensible à ma prière : ne me refusez point la grâce de pleurer avec vous, d'adorer avec vous la volonté de Dieu, surtout lorsque pour mon salut elle broie mon cœur, ou que, pour m'éloigner du mal, elle barre mes sentiers [1].

Les cris insultants, les moqueries cruelles, les horribles blasphèmes ont une fin. La nuit, produite par l'éclipse et le tremblement de terre, fait planer sur la

[1] Vidit suum dulcem natum moriendo desolatum, dum emisit spiritum. Virgo virginum præclara, mihi jam non sis amara : fac me tecum plangere (CANT. STABAT).

foule sanguinaire une terreur religieuse, que les morts, sortant de leurs tombeaux, transforment en épouvante. En peu de temps, le Calvaire est désert. La Mère de Dieu et Marie-Madeleine peuvent s'approcher de la croix, assister de plus près à l'agonie, recevoir les souffles de la poitrine de Jésus, qui portent la divine et déchirante harmonie des sept paroles. Approcher Jésus crucifié, c'est approcher la source même de la douleur, le foyer mème de la charité, et c'est la charité qui donne à la douleur son intensité et son amertume. Maintenant, à la douleur d'assister à l'immolation de l'Agneau sans tache, s'ajoute celle de voir plus distinctement tous les détails de son agonie. A la douleur d'avoir été réduites jusqu'ici par les hommes à l'impuissance de procurer au divin supplicié le moindre soulagement, s'ajoute l'impuissance de soulager son âme sainte du poids de la justice infinie, qui l'écrase. A l'amour de Jésus qui remplissait leur âme, s'ajoute l'amour qui naît de la beauté qui se révèle en lui sur le Calvaire ; car jamais, même à sa divine Mère, le cœur de Jésus ne s'est montré aussi beau, aussi digne d'amour qu'il le fait à ses derniers moments, dans ses dernières paroles. Maintenant que son amour est devenu dans ces cœurs comme un foyer sur lequel on vient de jeter de l'huile, dans la lutte silencieuse qu'il soutient contre la justice de son Père, il se montre à leurs yeux plus digne de pitié qu'il ne le fut jamais entre les mains des bourreaux les plus cruels et les plus impies.

Loin de vous distraire de votre douleur, en prodiguant à l'agonie de votre Bien-Aimé quelques soins inutiles, il faut rester debout au pied de la croix, immobiles, silencieuses ; il faut croître toujours dans l'intelligence des maux d'un Dieu et dans la compassion dont ils remplissent vos âmes. Ce n'est pas assez : après le Père

céleste, dont la justice et la sainteté pétrissent et brûlent tout ensemble les entrailles de la divine victime[1], il faut voir qu'aucune humiliation, aucune blessure, venue de la main des hommes, n'avait produit dans l'âme de Jésus une angoisse aussi cruelle et aussi profonde que celle que verse longuement en son cœur la présence, au pied de la croix, de sa divine Mère. Étrange caractère de la passion de Jésus ! Les coups les plus sensibles lui viennent des siens. Après Dieu, qui est dans le Christ pour se réconcilier le monde, et contracter avec lui une alliance dont Jésus est le prix et la victime[2] ; après la Mère des douleurs, dont la compassion pénètre, comme un glaive acéré, l'âme du Sauveur, c'est un supplice encore au-dessus de l'imagination, que la vue des douleurs déchirantes de Madeleine , qu'il ne peut pas consoler encore...

L'agonie est à son terme, et la charité de Jésus jette des rayons plus lumineux et plus chauds. Les progrès de l'agonie et de la charité, également visibles, sont également propres à briser de douleur les amis de Jésus. La lyre divine, dont les cordes sont tendues sur la croix, la lyre aux sept cordes, donne le son mystérieux et sacré qu'elle devait faire entendre avant de se briser. Madeleine, attentive à cette harmonie céleste, écoute, ravie de douleur et d'amour, le chant du cygne divin. Chaque corde a donné le son qui est convenable. Trois fois Jésus-Christ parle pour faire connaître l'étendue[3],

[1] Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei (Ps. XXI, 15).

[2] Pepigit fœdus. Le sens est que les parties contractantes d'une alliance immolaient une victime, la partageaient en deux, et passaient entre les deux parties.

[3] Pater, dimitte illis; non enim sciunt quod faciunt (Luc. XXIII, 34).

la promptitude[1], la douceur de sa miséricorde, dont il couvre, comme d'une nuée rafraîchissante, toute la race des hommes[2]. Une quatrième fois, il fait connaître au ciel et à la terre la soif d'amour et de réconciliation qui le consume[3]; puis les sons qu'il rend, s'envolent, les uns après les autres, vers son Père céleste, qu'il adore en sortant de ce monde comme il l'avait adoré en y entrant[4], et son âme, dans son vol vers Dieu, suit le dernier cri de son cœur!

O Marie, ô Mère des douleurs, et vous, inconsolable Madeleine, faites qu'auprès de la croix je demeure avec vous. Faites que je m'associe à vos pleurs silencieux. Mère sainte, gravez profondément dans mon cœur le souvenir des paroles de Jésus; gravez dans mon cœur les plaies de votre Fils crucifié[5]!

[1] Hodie mecum eris in paradiso (Luc. XXIII, 43).

[2] Ecce mater tua (Joan. XIX, 27).

[3] Postea... dixit : Sitio (Joan XIX, 28).

[4] Pater, in manus tuas commendo spiritum meum (Luc XXIII, 46).

[5] Juxta crucem tecum stare et me tibi sociare in planctu desidero. Sancta mater, istud agas : Crucifixi fige plagas cordi meo valide.

MÉDITATION XXIV.

JÉSUS PARAÎT ABANDONNER LES SIENS, AFIN DE LEUR FAIRE PARTAGER L'ABANDON OÙ LE LAISSE SON PÈRE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



'ÉPREUVE de Madeleine grandit d'instant en instant depuis qu'elle a commencé, depuis surtout qu'attachée à la divine Mère, notre chère sainte a vu Jésus traîné vers le Calvaire, et l'y a suivi. Pour la comprendre entièrement, il faut suivre deux choses en même temps : le progrès du supplice de Jésus jusqu'à sa consommation, avec l'ensemble des humiliations, également croissantes, et le progrès de l'indifférence que Jésus semble témoigner à Madeleine. Un peu plus tôt, il avait eu des consolations pour les filles d'Israël, mais pas un mot pour Madeleine. Du haut de la croix, il n'y a pas un seul instant où son regard agonisant s'arrête sur elle. Ils sont trois ou quatre au pied de sa croix; il parle à sa Mère un langage bien étrange, sans doute, mais il lui parle comme Dieu : il fait, à ce moment, la Mère de Dieu Mère des hommes. Comme fils et comme homme, il songe à l'avenir de sa Mère sur la terre. Il parle également à Jean; il lui lègue son meilleur et plus cher trésor; mais il ne dit pas un mot à Madeleine, il ne semble pas la voir. Et cependant, Madeleine pourrait s'écrier, mieux encore que Pierre ne le fera quelques jours plus tard, et avec

plus de vérité : « Seigneur, vous voyez le fond des cœurs, vous savez que je vous aime. » En même temps, le sentiment, vif et profond tout ensemble, de son indignité, envahit l'âme de Madeleine. Il se forme de deux impressions simultanées : celle de ses péchés, cause de la mort de son Jésus, et celle de la souillure que ses péchés ont laissée en elle. Cette souillure ne fait-elle pas horreur au Fils de Dieu mourant, et ne lui défend-elle pas de dire un mot, et de reposer un regard de compassion sur la pauvre et misérable pécheresse ? Elle se sent abandonnée, plus que cela, repoussée et méprisée de Jésus. Le souvenir de ses bontés passées, les preuves si spéciales qu'il lui a autrefois données de son amour, ne se présentent plus à son souvenir, ou, si elles y viennent, c'est comme un rêve,un souvenir vague, une illusion.

O Madeleine, que vous souffrez en ce moment terrible ! Et comme, invisiblement, Jésus vous entoure et vous soutient de sa grâce afin que votre âme supporte jusqu'au bout, et sans fléchir, cette redoutable opération de son amour ! Quand tout est consommé ; quand le grand cri est jeté[1] ; quand la mort ose obéir à la sainte victime en s'approchant d'elle[2], cet ensemble de sentiments achève de remplir votre cœur. Alors votre amertume, votre désolation, la perte de votre Jésus et la pensée qu'en vous quittant il vous a repoussée, tout cela vous accable. Et si quelque espérance secrète vous a aidée jusque-là, le dernier soupir de Jésus, en passant sur votre tête comme un vent de mort, l'a emportée : vous ne vivez plus que par un

[1] Jesus autem emissa voce magna expiravit (MARC. XV, 37).

[2] Nemo tollit eam (animam) a me, sed ego pono eam a meipso ; et potestatem habeo ponendi eam (JOAN. X, 18).

miracle du Tout-Puissant. Si jamais une créature a goûté ici-bas la douleur absolue, la douleur sans limites, sans consolation, toute l'horreur des ténèbres et de la désolation, c'est vous, ô Madeleine! Vos maux sont tels, que, même en présence des douleurs de Marie, mère de Jésus, il est possible de se souvenir de votre déchirement, et de pleurer avec vous. Que vous avez souffert! Et cependant, qui oserait essayer de vous consoler? C'est votre Bien-Aimé qui, de sa main, a distillé cette myrrhe dans votre âme [1]; c'est le Tout-Puissant qui vous a remplie de cette amertume [2].

Si je pouvais vous parler, et si vous pouviez entendre une autre voix que celle de Jésus, je vous dirais : « Souffrez, ô sainte chérie, souffrez l'opération de votre Dieu. Ce qu'il fait, votre humilité ne saurait le comprendre; mais la foi nous l'enseigne avec certitude. Ce qu'il fait! Il met le sceau de la perfection à votre ressemblance avec lui, afin que vous lui soyez une épouse digne de son amour. N'avez-vous pas entendu tout à l'heure sa voix mourante prier avec une douleur de cœur incomparable? Elle disait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Pour que vous lui soyez semblable, pour que son ineffable beauté vous soit communiquée tout entière, comme il le veut, et comme vous le voulez, il faut que vous ayez en votre âme l'impression de cette partie de sa passion, la plus cruelle de toutes, comme vous y avez reçu toutes les autres. Et qui doit vous la donner, sinon celui par qui tous les autres biens vous sont communiqués, ceux du corps et ceux de l'âme, ceux de la nature et ceux de la

[1] Manus meæ stillaverunt myrrham (Cant. V, 5).

[2] Omnipotens qui ad amaritudinem adduxit animam meam (Job. XXVII, 2).

grâce? Ah! vous avez cru que ce sont vos péchés qui vous ont attiré de sa part le traitement qui torture votre âme. Non, c'est son amour, c'est la jalousie de la beauté de son épouse, qui elle seule a fait cela. Et qui pourrait faire cette merveille de l'amour, sinon celui qui vous aime? Et pourquoi la ferait-il, sinon parce qu'il vous aime?

« O Madeleine, regardez votre Mère, la Mère de votre Jésus, la Mère des douleurs. Si sa désolation, si l'absolue solitude de son âme lui permettait de vous parler, elle vous dirait : « Ma fille, souviens-toi que je t'ai dit : Viens avec moi, viens au Calvaire de mon Fils. Ce Calvaire est le lieu des noces sanglantes de l'Agneau; la croix est l'autel et le lit nuptial. Épouse chérie, tu avais dit à mon Fils, ton Époux bien-aimé : « Qu'il me donne le baiser de sa bouche! » Il t'a entendue, il t'a exaucée. Là, ton âme et la sienne se sont rencontrées; là, le Rédempteur et la rachetée se sont donné le baiser, gage d'éternel amour; car, précisément alors, l'abandon de son Père lui fait sentir, à lui, le poids énorme de la justice infinie, et ton âme, rachetée par l'apparent abandon du Fils, sent l'excès de la douleur des péchés commis, et le poids qui pèse sur l'âme que la passion de Jésus-Christ rachète. »

MÉDITATION XXV.

EN ABANDONNANT EXTÉRIEUREMENT LES SIENS, JÉSUS LES SOUTIENT DE SA SOLLICITUDE ET DE SA GRACE AFIN QUE CETTE ÉPREUVE SUPRÊME CONSOMME LEUR SANCTIFICATION.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



L'UN des titres de sa gloire que le Seigneur faisait exposer avec le plus de complaisance à son peuple, était l'ensemble des moyens miraculeux par lesquels il l'avait délivré de la terre d'Égypte. Ce n'est pas par des moyens moins dignes de notre reconnaissance qu'il nous a délivrés de la servitude du péché. Si nous voulions être attentifs à son action sur notre âme, nous serions dans le ravissement, à la vue des merveilles de sagesse et de bonté que Dieu a prodiguées pour la délivrance de chacun de nous, non pour nous délivrer seulement du mal, mais des tentations même, ou pour faire que ces tentations servent au progrès et à l'affermissement de la vertu qu'elles attaquent.

Tandis que Madeleine est toute à la douloureuse Passion, notre divin Maître suit, dans le cœur de cette âme si chère, le progrès des épreuves qui lui viennent de la Passion même. Il sait qu'elles doivent aller jusqu'au bout; il ne voudrait pas la priver de la perfection et de l'accroissement d'amour qui en résulteront pour elle. Cependant, la sollicitude de son cœur

est grande à son égard, et il supplie son Père avec instance de multiplier ses secours dans cette âme et autour d'elle, non seulement afin qu'elle puisse soutenir l'épreuve, mais aussi afin qu'elle en triomphe de la manière la plus glorieuse pour elle-même et la plus salutaire pour les autres, qui dans l'avenir traverseront des crises semblables. Dieu exauce avec un amour incomparable celui qui le prie ainsi du haut de sa croix.

C'est, en effet, un côté merveilleux, quoique peu remarqué, de la Passion. Le Seigneur y sème ce qu'il faut de faits divins, suffisants et au delà pour soutenir la foi de Madeleine. Cet impérieux besoin de notre âme, de notre foi, qui veut que Dieu fasse sentir sa présence partout où, par amour, il se trouve merveilleusement soumis aux lois imposées à ses créatures, cet impérieux besoin repose sur quelque chose de vrai. Nous l'étudions peut-être plus qu'il ne le faudrait; mais, au fond, il n'est pas possible que, d'une manière ou d'une autre, l'opération divine ne suive pas la divine présence.

Dans cette Passion, où l'anéanti divin veut aller au delà des bornes de toutes les humiliations, non seulement la vertu de Dieu se manifestera par les résultats, mais elle éclate de temps en temps dans le cours même : comme si l'effort de la nature créée était impuissant, par intervalles, à contenir la magnificence naturelle du créateur. C'est ainsi qu'au moment où on veut l'arrêter, il suffit d'un mot pour renverser tous ses ennemis. Sous les yeux même de Madeleine, qu'est-ce donc que cette éclipse soudaine, naturellement impossible? Qu'est-ce que ce tremblement de terre, qui fend à contre sens la roche du Calvaire? Qu'est-ce que cette étrange manière de mourir, où celui qui meurt jette un grand cri d'abord, incline la tête ensuite, en signe d'adoration

à l'égard de son Père, appelle la mort, et rend son âme à Dieu?

L'épreuve de notre foi dans les abaissements de Dieu est précisément en ceci, que nous ne voyons pas éclater sa puissance comme notre cœur le souhaiterait. Elle éclate, pourtant; elle éclate assez, du moins de temps en temps, pour que nous puissions comprendre la grandeur de l'amour qui la retient ordinairement, et qui cache la majesté divine sous l'humiliation. Attachée à Dieu, comme elle l'était toujours; entièrement absorbée maintenant par tout ce qui fait partie de cette Passion, Madeleine y trouve de grandes lumières, une source de force inépuisable, une exhortation toujours éloquente de soumission à la volonté divine et d'adoration des décrets divins, aussi bien de ceux qui surpassent sa raison et son cœur, que de ceux dont elle saisit le sens dans la douleur de Marie. Un Père de l'Église a dit que Jésus-Christ est la solution de toutes les difficultés. Mais, lorsque la difficulté vient de Jésus-Christ même, où donc notre âme pourrait-elle en trouver la solution, sinon en Marie? Ainsi, tout en continuant à donner à sa passion ce caractère étrange que saint Paul signale comme un scandale et une folie, tout en continuant à imposer à son humble servante le supplice de se voir comme délaissée de l'amour et du souvenir de son Jésus, Dieu met autour de la sainte les appuis dont son âme a besoin. Que serait-ce si, dans cette âme, nous pouvions voir et admirer les grâces de force, de courage, de magnanimité que Dieu y dépose en même temps qu'il illumine son intelligence de clartés divines, et qu'il soutient son être de toutes les puissances de son bras!

MÉDITATION XXVI.

LA GRANDE RAISON DES ÉPREUVES DE NOTRE VIE EST QU'ELLE DOIT FAIRE SUITE A LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



LA mort a fait son œuvre en tremblant : tout est consommé! La vie la plus précieuse, la vie du premier-né des créatures[1], du Fils de Dieu, objet de ses complaisances; la vie qui rendait à Dieu plus de gloire en un instant que toutes les autres vies ensemble pendant tout le cours de leur durée ; la vie de Jésus-Christ, est éteinte. Pour lui, son œuvre est terminée ; sa douloureuse passion a pris fin. Mais sa Mère, mais ses amis doivent continuer cette même passion ; il ne faut pas qu'elle cesse un instant. Aussi longtemps que la voix de l'iniquité montera jusqu'à Dieu, l'expiation du sang et des larmes montera plus haut encore, plus près du cœur de Dieu. Il faut que les plus excellents, parmi les membres de l'Église, qui sont les membres de Jésus-Christ, accomplissent en leur chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, pour son corps, qui est l'Église[2].

Madeleine ne sait plus imposer de bornes à sa dou-

[1] Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ (Colos. I, 15).

[2] Et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia (Colos. I, 24).

leur. Elle a tant souffert déjà, qu'il semble qu'elle aurait dû perdre quelque chose de sa sensibilité, pour tomber dans une stupeur morne. Il n'en est pas ainsi : l'amour sans bornes ouvre à la douleur un champ sans limites. Elle s'est rapprochée de la croix. Son visage est livide, et marbré par endroits de taches violacées. Elle se soutient à peine. Ses larmes et ses sanglots ont je ne sais quoi de profond et de déchirant, que jamais l'oreille de l'homme n'a entendu. Chancelante, elle s'appuie sur la croix toute rouge et tiède du sang de Jésus-Christ. Elle sent tomber sur elle des gouttes de ce sang divin... Alors elle embrasse la croix, et ses lèvres et ses joues sont ornées de perles d'un prix inestimable, et ses larmes se mêlent au sang de Jésus. Comme elle se serre avec force contre l'arbre de vie ! Comme elle l'embrasse avec un amour qui a quelque chose de convulsif, sans cesser d'être plein d'adoration et de respect ! Ah ! qui pourrait l'arracher à ce qui reste de Jésus, à ce qui reste de son trésor ? L'Apôtre dit qu'il est assuré que la mort même ne l'arrachera pas à la charité de Dieu, qui est en Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. Pour Madeleine, la passion et la mort de Jésus, l'épreuve de l'abandon où elle a été mise par la Passion même, loin de l'arracher à l'amour, y clouent pour jamais son âme et son amour crucifié.

Le seul fait que Jésus daigne permettre qu'elle soit là, au pied de la croix, qu'elle y soit arrosée du précieux sang, et ornée de sa beauté ; le seul fait qu'il daigne souffrir que ses larmes se mêlent au sang de son Dieu, ouvre dans son cœur de nombreuses, profondes et plus

[1] Certus sum enim quia neque mors... poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro (Rom. VIII, 38-39).

abondantes sources d'amour, qui, à leur tour, donnent à sa douleur quelque chose de plus brûlant et de plus amer.

Qui pourrait vous arracher à la croix, à cette croix de salut dont les branches portent votre Bien-Aimé, mort d'amour pour vous, à cette croix, source, pour votre âme, de grâces, d'amour et de contrition? Cependant, ô Madeleine, il faut vous en éloigner un instant; mais il ne le faut qu'afin qu'elle puisse se planter plus profondément au milieu de votre cœur.

Quelques soldats romains, avec un centurion, font irruption sur le Calvaire. Ils y viennent avec cette indifférence et cette brutalité qui les caractérisent, surtout lorsque les ordres qu'ils ont à exécuter leur sont désagréables. Ces sentiments contrastent avec l'amour et le respect qui règnent au Calvaire. Ils s'approchent des larrons qui ont été crucifiés avec Jésus-Christ, et dont la cruelle agonie dure encore. Ils y mettent terme en brisant leurs cuisses à coups de barres de fer. Après cela, ils s'approchent du Sauveur. Il faut alors vous écarter, ô Madeleine, et votre âme s'étonne qu'il soit possible de tant souffrir après la mort de Jésus! Dès que les soldats ont commencé l'œuvre de mort pour laquelle ils sont venus, votre cœur se serre, plein d'horreur à la vue de ce qu'ils font, plein de crainte à la pensée de ce qu'ils peuvent faire au corps inanimé de Jésus!... Mais Dieu ne permet point de nouveaux sacrilèges. Le centurion, ayant constaté que Notre-Seigneur est mort, ne brise point ses os, conformément à la prophétie; mais, d'un coup de lance, il ouvre son côté, d'où jaillit du sang et de l'eau[1]. Il n'a, sans doute, aucun soupçon du mystère

[1] Non fregerunt ejus crura... sed unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua... Facta sunt enim hæc ut Scriptura impleretur (Joan. XIX, 33-34-36).

à l'accomplissement duquel il contribue. Il ne sait ni qu'il accomplit une prophétie, ni qu'il réalise une des figures de l'Écriture, la première chronologiquement : le sommeil mystique d'Adam, l'enlèvement d'une de ses côtes, qui servit à Dieu pour lui édifier une épouse. Mais il s'est approché de Jésus-Christ; il n'est pas possible qu'il ne s'en retourne illuminé. Les yeux de son corps sont guéris, les yeux de son âme s'ouvrent. Il s'en va confessant et proclamant la divinité de la sainte victime. Mais vous, ô chère sainte, avec Marie, la Mère des douleurs, vous vous êtes bien plus approchée de votre amour crucifié, par la crainte pleine d'angoisse et de sollicitude que vous avez éprouvée d'abord, et par le déchirement de votre cœur, qui accompagne l'ouverture de la poitrine et du cœur de Jésus.

C'est là toujours, au fond, le but que Dieu poursuit par tous les évènements de notre vie, mais surtout par les épreuves douloureuses qu'il y sème d'une main vraiment paternelle. Souvent, nous nous demandons la raison ou la cause des choses qui blessent notre âme. La plus essentielle est toujours à notre portée : c'est que Dieu nous aime et veut nous mettre en contact avec notre Sauveur crucifié[1], afin que nous puisions avec joie les eaux du salut à cette source bénie[2]. Les âmes qui tiennent sur le Calvaire fidèle compagnie à Jésus crucifié, comprennent la pensée d'amour qui guide la Providence ; elles l'adorent et la bénissent. Mais que ces âmes sont rares ! Le plus grand nombre oublie le Seigneur crucifié, et ne comprend pas non plus la part qu'il est nécessaire de prendre à sa passion. De là tant de douleurs inutiles, que dis-je ? tant de douleurs qui, au

[1] Quem enim diligit Dominus castigat (HEBR. XII, 6).

[2] Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris (Is. XII, 3).

lieu de nous rendre plus semblables à Jésus-Christ, nous éloignent de son amour et du salut.

MÉDITATION XXVII.

POUR QUE NOS MAUX SOIENT UNE CONTINUATION DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST, IL FAUT UNIR NOTRE CŒUR A CELUI DE MARIE SUR LE CALVAIRE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



IEU a donné à ses enfants la très sainte Vierge, pour être tout ensemble leur modèle et leur appui. C'est surtout lorsque notre âme est battue par la tempête, que nous avons besoin de son secours maternel. Remercions le Seigneur de nous l'avoir donnée ; et, souvenons-nous que, si elle est toujours l'étoile et le phare qui nous guident au port, lorsque la main de notre Père céleste semble s'appesantir sur nous, nous ne saurions trouver une autre garde et un autre refuge. Que notre amour, notre dévotion, notre filiale confiance en Marie croissent avec nos épreuves !

Jésus n'a pas eu un regard pour Madeleine ; mais la sainte ne s'est pas détournée un seul instant de lui. La contemplation des douleurs et des humiliations de son Dieu a rempli son cœur d'amertume ; mais, cette amertume, elle ne l'aurait point échangée pour toutes les joies et tous les trésors de la terre. Jésus n'a pas semblé accorder la moindre attention à sa présence ;

mais elle se sait si indigne, à cause de ses péchés, d'être soufferte auprès de lui, qu'elle ne prétend pas au moindre privilège. Elle suit avec simplicité le mouvement de son cœur, et cherche uniquement à se rapprocher davantage de son Sauveur. Jésus n'a point trouvé une parole pour cette âme, dont jusqu'alors sa douce voix avait pris la défense, louant les œuvres que l'amour lui inspirait[1]. Il ne lui laisse pas même sentir que sa présence sur le Calvaire est agréable à celui dont les souffrances se gravent au fond de son cœur. Mais Marie l'a appelée, et conduite. Elle restera avec Marie, et, à moins qu'un ordre formel, que Dieu ne donnera jamais, l'oblige à s'en aller pleurer loin de l'ombre de la croix, son cœur demeurera tout entier là où est son trésor[2]. Oh ! qui pourrait entendre ce qu'il dit à ce trésor toujours aimé, à qui, maintenant, la cruauté des hommes à fait tant d'ouvertures afin que ses richesses se répandent partout !...

Lorsque cela devient possible, Madeleine s'approche davantage. Ne pouvant atteindre aux pieds de Jésus, elle embrasse étroitement la croix rougie du sang, tiède encore, de l'Homme-Dieu : cette croix, trône de la miséricorde et de la justice de Dieu, autel du sacrifice sanglant de l'Agneau immaculé, lit nuptial où le Rédempteur donne le baiser de sa bouche si ardemment désiré, le baiser de réconciliation et de paix, à l'humanité qu'il a achetée si chèrement. Sans que Madeleine s'en aperçoive, ses joues et ses lèvres s'empourprent au contact du sang divin, et son âme en devient plus blanche que la

[1] Sciens autem Jesus, ait illis : Quid molesti estis huic mulieri? Opus enim bonum operata est in me (MATH. XXVI, 10).

[2] Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum (MATH. VI, 21).

neige [1]. Mais, lorsque la divine victime, descendue de la croix, repose sur les genoux et entre les bras de Marie, sa Mère, Madeleine peut enfin atteindre aux pieds de Jésus, et, comme chez Simon le lépreux quelques jours auparavant, les laver de ses larmes, les essuyer de ses cheveux. Comment hésiterait-elle à suivre le mouvement de son cœur qui l'emporte vers lui? Jésus entre les bras de Marie, Jésus sur les genoux de sa Mère, est-il moins beau que lorsqu'il était encore en croix, sur le trône de sa miséricorde?

L'amour ne permet pas un seul instant à Madeleine de penser que l'attitude que le Seigneur juge bon de conserver à son égard jusqu'à la fin de la Passion, doive la décourager de demeurer attachée à lui seul. Encore moins songe-t-elle à se distraire de la double douleur qui lui vient de Jésus, ou à trouver, auprès des créatures, la consolation que Jésus ne veut pas lui donner. L'humilité ne lui permet pas non plus de trouver qu'elle soit traitée avec dureté. Ce qu'elle voit souffrir au Sauveur pour les péchés des créatures, pour ses propres péchés, lui dit assez haut que l'enfer seul, et l'enfer éternel, est leur juste rétribution, et que tous les tourments, excepté celui-là, loin de nous acquitter envers la justice infinie, nous rendent encore redevables à l'égard de la miséricorde éternelle. L'amour qui lui fait sentir si vivement l'indifférence dont elle paraît être l'objet, croît avec les douleurs de son Bien-Aimé, et l'attache à Jésus avec une force invincible.

Mais qui donc, ô Madeleine, donne tant de sagesse à votre charité, tant de clairvoyance à votre humilité? Qui, si ce n'est celle qui vous a conduite au Calvaire, et qui y demeure auprès de vous, mille fois plus

[1] Lavabis me, et super nivem dealbabor (Ps. L, 9).

remplie de douleur que vous-même, mais assez forte, en sa douleur grande comme la mer[1], pour vous montrer encore une sollicitude toute maternelle? Vous la voyez, et vous savez qu'en comparaison de sa compassion, la tempête de maux qui fondent sur votre âme est comme les larmes d'un enfant, qui sont essuyées par un sourire. Vous la contemplez, et vous savez ce que Dieu peut demander aux âmes qu'il aime le plus, et qui sont le plus dignes de son amour; vous savez en même temps quelle force, quelle générosité, quel sacrifice absolu, son amour divin leur impose. Mais savez-vous aussi pourquoi, en contemplant ces hauteurs, vertigineuses pour l'intelligence même des séraphins, votre cœur, loin d'en être découragé, se sent, au contraire, fortifié et résolu de marcher sur les pas de la Mère immaculée? C'est parce que les déchirements de son cœur maternel sont la prière même qu'elle offre pour vous!

Que d'âmes, après avoir suivi Jésus au cénacle, ne savent pas le suivre au Calvaire, faute de comprendre, ô sainte bien-aimée, ce qu'est Jésus, et faute de l'aimer comme il le mérite, faute de savoir ce que nous sommes, et de nous mépriser comme nous le méritons!... Ces âmes même sauraient pourtant marcher dans les voies parfaites du sacrifice; elles seraient même heureuses de se sentir immolées, et de l'être de cette manière spécialement sensible et efficace qu'impose seule la main de Dieu, si elles savaient, comme vous, demeurer auprès de Marie, auprès de Notre-Dame des douleurs.

[1] Magna est enim velut mare contritio tua (THREN. II, 13).

MÉDITATION XXVIII.

NOS PÉCHÉS ÉTANT ÉGALEMENT LA CAUSE DES DOULEURS DE JÉSUS-CHRIST ET DE NOS MAUX, LA CONTRITION EST UNE CONDITION ESSENTIELLE POUR QUE CEUX-CI CONTINUENT L'ŒUVRE DE LA PASSION.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



LA faveur céleste que nous devons souhaiter uniquement, et demander à Dieu sans cesse, c'est la grâce de pleurer nos péchés. Elle est la seule indispensable à notre salut, et la seule qui ne soit jamais sujette à l'illusion. Inclinés avec Madeleine sur le corps sacré de Jésus, qui repose, inanimé, sur les genoux de sa Mère, contemplons l'œuvre de nos péchés, et pleurons avec amertume le malheur que nous avons eu de les commettre.

Comme au temps heureux de la sainte enfance, Marie tient son Fils sur ses genoux. Hélas! ce n'est point pour lui donner les soins que réclame de l'amour maternel l'impuissance de l'enfance; c'est pour lui rendre les services qu'exige l'impuissance de la mort. Lorsqu'elle aura rempli sa fonction de Mère à l'égard du corps divin inanimé, les yeux de Jésus, éteints et noyés dans le sang, ne la regarderont pas avec amour pour la remercier; sa bouche livide ne s'ouvrira point pour lui sourire ou lui parler. La vision des joies de la sainte enfance plane sur les douleurs de la Passion, comme pour en doubler l'amertume. Le cœur de Marie,

agrandi par les douleurs précédentes, peut encore recevoir celle-ci, et faire en même temps l'œuvre que le Très-Haut lui impose.

Elle prépare le corps de son Fils pour la sépulture, selon la coutume des Juifs, mais en hâte, parce que le grand sabbat va commencer. Elle le lave ; elle le couvre d'aromates ; elle l'enveloppe dans le linceul qu'apporte Joseph d'Arimathie ; elle serre le linceul et les aromates contre le corps, à l'aide de bandelettes. En même temps, elle lit la Passion tout entière, sculptée sur la chair sanglante de son Fils. Comme au temps heureux de la sainte enfance, Marie porte son enfant sur ses genoux.

Madeleine se tient aux pieds de Jésus. Comme autrefois, elle les lave de ses larmes. Mais, si les larmes étaient abondantes et amères lorsqu'elle avait pleuré ses péchés, qu'est-ce maintenant que, de près, elle voit ce qu'ils ont coûté à Jésus, et quelles épines ses pieds divins ont rencontrées en courant après sa pauvre brebis égarée. Pendant le cours de la Passion, elle a eu bien des fois la grâce de la contrition la plus parfaite et la plus sensible tout ensemble ; mais, peut-être, jamais son cœur n'a été plus brisé. A travers les larmes qui inondent ses yeux, son regard, après avoir longuement contemplé l'œuvre du péché, l'œuvre de son péché, sur le corps inanimé du Rédempteur, lit, dans le visage de Marie, l'œuvre de ce même péché sur le cœur de la divine Mère. Cette vue excite encore plus la grandeur de ses regrets et les déchirements de son âme. Elle demeure cependant immobile : sinon, peut-être, quelques sanglots déchirants qui s'échappent malgré elle de sa poitrine, rien ne trouble le silence de ce mystère de douleurs.

Il est impossible d'imaginer que ce qui est divin soit en même temps extravagant, ou seulement exagéré. L'exemple de Marie, au reste, suffit à contenir, autour

d'elle, la douleur dans les bornes de la dignité sacerdotale, de la gravité qui convient au culte de Dieu. Ce n'est donc point tout à fait la scène que représentent ordinairement les artistes, même les peintres chrétiens. Madeleine est aux pieds de Jésus. La source la plus profonde et la plus amère de ses larmes a été ouverte par la main même du Tout-Puissant ; mais ses larmes seules touchent le corps sacré du Seigneur. Elle les répand en silence, parce que la douleur, arrivée au degré le plus élevé, ne saurait trouver, le voulût-elle, aucune expression. Elle ne tient pas entre ses bras les pieds de Jésus; elle ne les couvre pas de ses baisers. Elle n'a fait aucune de ces choses, lorsque, par la seconde onction, elle a prévenu, à Béthanie, la sépulture du Seigneur : combien moins lorsque la réalité remplace la figure, et que la prophétie douloureuse trouve son accomplissement.

Ni l'amour, ni la douleur ne fait sortir Madeleine de sa condition ; ni la douleur, ni l'amour ne lui fait oublier quel est celui aux pieds de qui elle pleure. Que dis-je, l'amour même et la douleur le lui rapelleraient, s'il était possible qu'elle l'oubliât un instant. Même folle de douleur, elle ne pourrait point ne pas voir l'attitude de Marie, le respect et l'adoration dont la Mère environne le cadavre de son Fils. Mort sur la croix, après avoir révélé tous les trésors de son cœur, Jésus-Christ mérite et possède, plus que jamais, l'amour de Madeleine ; mais son corps, qu'elle a sous les yeux, n'est pas séparé de la divinité. C'est le corps d'un Dieu, du Dieu Rédempteur : il faut l'embaumer d'adoration et de larmes. Rien autre ne peut être permis, à moins que lui-même ne le demande; et il ne le demande point de Madeleine, dont l'épreuve douloureuse n'est point terminée.

La foi, donc, et l'exemple de Marie donnent à son attitude aux pieds de Jésus, le caractère de perfection que nous disons; cependant, s'il était permis, nous ajouterions que tous les assauts que le démon a essayé de livrer à la foi de Madeleine, pendant la Passion, ont fortifié cette foi et l'ont rendue elle-même plus attentive à mettre tout son être extérieur et intérieur en harmonie avec la perfection même de cette foi.

O Reine, Vierge des vierges, ne soyez pas pour moi insensible; faites que je me lamente avec vous! Avec vous, faites que je pleure véritablement, et qu'aussi longtemps que je vivrai, je compatisse aux maux de votre Fils[1].

MÉDITATION XXIX.

DE L'ADORATION QU'IL FAUT RENDRE AU CORPS INANIMÉ DE JÉSUS REPOSANT SUR LES GENOUX DE SA MÈRE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



Le corps inanimé de son Fils sur les genoux, la Mère de Dieu, Marie Immaculée, se hâte de l'ensevelir et de le préparer pour la sépulture. Elle achève, au pied de la croix, ce

[1] Virgo Virginum præclara, mihi jam non sis amara, fac me tecum plangere. Fac me tecum pie flere, Crucifixo condolere, donec ego vixero.

que Marie-Madeleine a commencé par l'onction des pieds et de la tête du Sauveur, au banquet de Béthanie.

Mais, si la charité et la perfection des œuvres, si l'amour jaloux d'offrir à Dieu les actes de sa générosité en réparation de l'ingratitude et de la froideur du plus grand nombre, peuvent amener et préparer de loin la sépulture du Sauveur, il n'appartient qu'à celle qui seule est vierge et mère, qu'à l'Immaculée, la choisie pour être l'aide semblable au Rédempteur, d'ensevelir de ses mains la divine victime. Avec quel amour, avec quel respect et quelle adoration pour le corps sacré de Jésus-Christ, avec quelle compassion pour la divine Mère, Marie-Madeleine se serait employée à aider la sainte Vierge dans cette fonction auguste et redoutable, pleine de mystères aussi bien que de douleurs! Mais sa foi et la perfection de son amour, aussi bien que son humilité, lui font sentir qu'elle ne le doit pas. Marie seule est co-rédemptrice; Marie seule peut avoir les fonctions attachées à ce titre. L'Immaculée-Conception, en lui faisant recueillir le fruit le plus pur et le plus beau de la Rédemption, l'a établie si avant dans les richesses et les splendeurs du précieux sang, que nulle autre qu'elle ne peut savoir combien elle y est enfoncée. Sa qualité de Mère du Dieu Rédempteur lui fait prendre, à ces douleurs du combat de la Rédemption, une part dont personne sur la terre ne comprendra jamais toute la beauté et toute la grandeur. Aux yeux de Madeleine, comme aux yeux des saints les plus éclairés sur les grâces et les grandeurs de la divine Mère, tout cela se résume dans un seul mot, dans un seul titre, celui de co-rédemptrice du genre humain. Sans doute, c'est la plus grande des merveilles de la Rédemption, qu'une créature ait pu avoir droit à ce titre; mais la Rédemption s'est accomplie de telle

manière que ce droit est éblouissant d'évidence pour le cœur de Madeleine. Quant à elle, c'est aussi une merveille qu'elle soit de si près témoin du grand mystère. Cette faveur de Dieu, dont elle se sent si indigne, ne lui fait pas perdre de vue sa véritable condition : elle est de la foule des rachetés; elle est une pécheresse, la première et la plus grande de toutes, ainsi que saint Paul le dira plus tard de lui-même. Certes, nous ne voudrions pas méconnaître les autres raisons, ni surtout nier les convenances divines et humaines qu'il peut y avoir dans cette volonté de Dieu, suivant laquelle Marie seule prépare la sépulture de Jésus-Christ, la Mère seule touche le corps immaculé de son Fils; mais nous croyons que c'est surtout celle-là qui empêche Madeleine de prendre une part active dans ce mystère, et lui fait choisir seulement la part passive qui convient à sa condition. C'est pour ce motif aussi que Marie ne veut pas être aidée dans l'accomplissement de cette fonction maternelle, d'une amertume si achevée. En qualité de co-rédemptrice, elle doit nous enfanter spirituellement, dans une douleur sans bornes, au pied de la croix de ce même Fils unique qu'elle a enfanté corporellement dans l'extase de l'amour et de la plénitude du bonheur. Maintenant, tandis que, dans une douleur encore plus grande, elle ensevelit réellement le corps de son Fils unique, il faut qu'elle trouve toute sa force et sa consolation dans cette pensée, qu'avec son Fils elle nous ensevelit spirituellement, nous tous futurs baptisés, afin que nous puissions laisser, au fond du sépulcre du Sauveur, notre vie de péchés et ses convoitises, et que nous ressuscitions avec Jésus-Christ à une vie immortelle de charité et de perfection[1].

[1] Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, ut

Il est bien difficile d'imaginer avec quel respect, quelle reconnaissance, quelle humilité, Madeleine reçoit dans son âme l'intelligence de ces mystères. Il est encore plus difficile de comprendre avec quel soin elle les repassera dans son cœur pendant tout le reste de sa vie. Il nous semble parfois qu'une des raisons principales de sa présence au Calvaire, est précisément que nulle autre, tirée de la masse coupable des enfants d'Adam, ne saurait comprendre mieux ces merveilleuses inventions de l'amour de Dieu pour les âmes, ni en rendre plus de gloire au Seigneur au moment où elles s'accomplissent en sa faveur, et dans toute la suite de la vie, et pendant toute l'éternité.

Lorsqu'à l'autel, les paroles redoutables du sacrifice adorable, plus pénétrantes qu'un glaive tranchant des des deux côtés, ont séparé mystiquement le corps et le sang de Jésus-Christ, et ont mis dans un état de mort celui qui est vivant dans les siècles des siècles, les ministres sacrés, semblables aux séraphins qui se couvrent de leurs ailes pour adorer l'Éternel, n'approchent plus qu'en tremblant du Saint des saints. Leurs yeux osent à peine considérer les divins mystères; leurs mains ne les touchent pas. Seul le prêtre, qui tient la place de Jésus-Christ sacrificateur, prend entre ses mains la divine victime, pour l'offrir à l'adoration du peuple chrétien, et la distribuer, comme pain du ciel et source de toutes les délectations, aux âmes avides de pureté et de charité.

Au Calvaire, dont les mystères de nos autels doivent

quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom. VI, 4). Tout ce chapitre doit être longuement étudié, parce qu'il est toute la preuve de ce que nous disons dans cette méditation.

à jamais conserver la mémoire, les choses se passent de telle manière, qu'il doit suffire aux ministres de Dieu de contempler ces scènes douloureuses et de les reproduire, pour observer avec perfection les rites sacrés. Marie, Mère de Dieu, est comme le prêtre : seule elle a droit de toucher l'hostie, maintenant consacrée par la mort. Unie au Père céleste, elle l'a offerte avant le sacrifice pour l'apaisement de la justice ; maintenant, elle la porte sur ses genoux, et l'offre à l'adoration du monde pour le triomphe de la miséricorde. Elle ne s'arrête pas : comme le prêtre, elle continue les saints mystères, et ses mains préparent le corps divin pour l'ensevelissement. Marie-Madeleine est comme les ministres de l'autel. Son amour l'attire vers l'Agneau qui vient d'etre immolé, et qui dort d'un sommeil mystérieux, sur les genoux de sa Mère, tandis que son cœur veille[1] ; mais elle doit demeurer à la distance qui convient aux ministres ; les anges même adorent de loin. Ses mains ne le touchent pas. Ses lèvres, quoique purifiées par le sang de la croix, n'osent pas approcher des pieds du Seigneur. Seules, ses larmes tombent sur les blessures, saignantes encore et livides, car c'est aux larmes de la contrition et de l'amour qu'il appartient de laver les souillures que les pieds du Seigneur ont contractées en marchant dans nos voies. Si, peut-être, pendant que Marie continue de préparer l'ensevelissement, il est nécessaire, pour empêcher les pieds de Jésus de toucher la terre, qu'elle les soutienne quelques instants, elle prend ses cheveux entre ses mains, comme le diacre prend le lin blanc ; et les pieds du Seigneur reposent sur ce tapis, plus riche et plus beau que ceux qui parent le trône des monarques. Mais toutes ces choses se font dans

[1] Ego dormio, et cor meum vigilat (Cant. V, 2).

un silence auguste et dans une douleur qu'aucune comparaison ne pourrait faire comprendre, douleur qui n'est égalée que par l'amour et l'adoration des âmes qui servent le corps de Jésus-Christ immolé.

MÉDITATION XXX.

L'AME QUI SOUFFRE EN UNION AVEC JÉSUS-CHRIST RECUEILLE, DES DOULEURS AUXQUELLES IL LA SOUMET, UN ACCROISSEMENT DE FOI ET D'AMOUR.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



ARIE ayant achevé de donner au corps sacré les soins funèbres, il est repris des genoux de sa Mère. Les amis de la dernière heure le soulèvent entre leurs bras, et, avec un respect infini, le portent dans le sépulcre. Ils le déposent à sa place. Ils mettent à ses pieds les clous, la couronne d'épines, d'autres instruments de sa passion, et, ayant adoré une fois encore, ils sortent du sépulcre, et roulent à la porte une grosse pierre qui en ferme entièrement l'entrée.

Alors le cœur de Marie reçoit la dernière et la plus amère des vagues de l'océan de douleurs qui devait le remplir. Alors l'épreuve de Madeleine atteint son point culminant. L'une et l'autre perdent ce qui leur restait de Jésus; ce serait peu, en comparaison, qu'elles perdent ce qui leur reste de vie. L'une et l'autre entrent dans une solitude incomparable, avec cette différence cependant, qu'il reste à Madeleine quelque chose de

Jésus en Marie ; mais la Mère des douleurs n'a plus rien de Jésus auprès d'elle. Avec cette différence encore, que Madeleine peut appuyer son âme brisée sur la sainte Vierge, mais Marie ne peut s'appuyer que sur la volonté de Dieu.

Dieu a voulu que l'une et l'autre aillent au bout de leur passion, et elles y sont arrivées. Dans son dessein, la consolation si triste de demeurer auprès du tombeau qui contient tout leur amour, tout leur trésor, tout leur cœur, ne doit pas leur rester. Il faut quitter ce lieu saint et redoutable, ce lieu où est Jésus ; il faut revenir à Jérusalem, se retrouver au milieu du peuple déicide et maintenant réprouvé. Les adieux que Marie fait au Calvaire, au sépulcre de Jésus-Christ, le chant de sa douleur qui monte jusqu'au ciel, paraissent aux anges et à Dieu même la digne continuation de la passion de Jésus ; nul ne les redira jamais.

Pour Madeleine, c'est sa foi surtout qui a été éprouvée, non seulement par la malice du démon, mais aussi par la manière dont les décrets éternels de l'amour infini ont déroulé sous ses yeux la passion du Fils de Dieu. L'épreuve a rendu cette foi plus pure et plus ardente encore : c'est elle qui s'exhale, dans les pleurs de la douleur, en ces paroles que les anges portent avec respect jusqu'au trône de l'Éternel.

« O Jésus, vie de Dieu et des hommes, vous avez subi la croix et la mort. Maintenant, vous que les cieux et le ciel des cieux ne peuvent contenir, vous êtes enfermé dans un sépulcre ! O Jésus, lumière qui êtes venue en ce monde[1], vous voilà dans la nuit sombre d'un tombeau ! Les rayons éblouissants de votre divinité se sont cachés sous le voile de l'humanité, et ce voile, vous

[1] Ego lux in mundum veni (JOAN. XII, 46).

l'avez rendu obscur et sombre jusqu'à ne plus permettre à ces rayons de paraître même un seul instant. Maintenant, le voilà lui-même disparu dans les profondeurs du sépulcre!

« Je vous avais dit jadis : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! » Et vous n'avez pas voulu protéger votre propre vie! Vous l'avez livrée pour nous tous[1]! Eh bien! devant votre sépulcre, mon âme se souvient des paroles que vous avez prononcées près du tombeau de Lazare : « Je suis la résurrection et la vie! » Oui, ô mort immortel, vous êtes la résurrection et la vie. Votre corps et votre âme se sont séparés l'un de l'autre. C'est l'amour qui a fait cette séparation; mais la divinité du Verbe ne s'est séparée ni du corps ni de l'âme : l'amour aussi a conservé cette union. C'est pourquoi, selon les prophéties, selon vos promesses, la mort, au lieu de garder sa proie, perdra son aiguillon[2]; et ce tombeau, loin de connaître la corruption[3], sera le sépulcre glorieux[4]!

« Je sais que mon Rédempteur est vivant; je sais que je reverrai le Bien-Aimé de mon âme[5], et qu'il ne s'est pas dérobé à moi pour toujours. Appareil de mort et de sépulture, frappez mes yeux et mon cœur tant qu'il vous plaira! O Dieu! Mon Rédempteur, enseveli et vivant derrière la pierre du sépulcre, entend le cri de mon âme brisée. Qu'un Dieu soit mort, c'est le grand miracle de l'amour. Qu'il ressuscite à nos yeux, ce sera

[1] Ille animam pro nobis posuit (I Joan. III, 16).
[2] Ubi est, mors, stimulus tuus (Cor. XV, 55)?
[3] Nec dabis sanctum tuum videre corruptionem (Ps. XV, 10).
[4] Et erit sepulcrum ejus gloriosum (Is. XI, 10).
[5] Scio enim quod redemptor meus vivit... quem visurus sum ego ipso, et oculi mei conspecturi sunt (Job. XIX, 25-27).

un miracle aussi; mais il est dans la nécessité de son être : il faut qu'il vive dans les siècles.

« O sombre tombeau taillé dans le roc, ô pierre froide qui me cachez la face de mon Bien-Aimé, vous avez enfermé dans votre sein la lumière et la vie, la joie et la béatitude du ciel et de la terre, le Dieu des anges et des hommes! Comment pourrez-vous garder pour vous seul tant de biens? Comment pourrez-vous priver Dieu de celui qui est la pureté de sa lumière et la figure glorieuse de sa substance? Vous n'êtes pas un tombeau! Vous êtes le berceau d'une vie nouvelle et meilleure; car la mort de mon Bien-Aimé est la source d'une vie supérieure, d'une vie éternelle. Regardez ses mains et ses pieds; ils sont percés! Regardez son côté, son cœur : ils sont ouverts! Regardez tout son corps : il a été déchiré de la plante des pieds au sommet de la tête[1]! Toutes ces blessures sont des ouvertures par où jaillissent les eaux vivantes du salut : le Paradis et la terre en sont également arrosés. Comment conserveriez-vous celui qui est vivant et source de vie, celui qui ne sera pas un ressuscité seulement, mais la résurrection même?

« Je ne sais comment vous accomplirez, Seigneur, vos promesses; mais je sais que vous les accomplirez. Je ne savais pas comment l'amour pouvait faire mourir un Dieu; je le sais maintenant, je l'ai vu. Je l'avais cru avant de le voir; mais la vision de la réalité a dépassé de beaucoup les prévisions de la foi.

« Maintenant, je crois que vous ressusciterez, et que tout ce que vous avez dit s'accomplira. Je le verrai, et la vue de vos merveilles dépassera toutes les espérances que ma foi et mon amour ont conçues.

[1] A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas (Is. I, 6).

« J'ai vu Dieu insulté en vous. J'ai vu l'homme, en vous, foulé aux pieds. J'ai vu la justice outragée en vous. J'ai vu la haine se dresser contre vous, qui êtes l'amour. J'ai vu la mort s'approcher de vous, qui êtes la vie, et vous avez rendu le dernier soupir. J'ai vu votre corps inanimé, et ce bien même m'a été ravi par le sépulcre. J'ai vu votre Père se joindre à vos ennemis, et vous accabler plus qu'eux tous. J'ai entendu votre prière désolée, et qui n'a pas été suivie d'effet. J'ai vu votre Mère elle-même ajouter, par sa douleur, quelque chose à votre supplice horrible. Je vous ai vu rendre l'âme. J'ai vu de près votre corps inanimé. J'ai vu toutes ces choses, et, puisque j'ai pu les voir sans mourir, que mon âme s'exhale vers vous en un dernier cri ! Que mon cœur aille se réfugier pour jamais dans la blessure de votre cœur ! Et que ma dernière pensée, mon dernier cri, devant votre sépulcre, soit celui-ci : « Oui, Seigneur, j'ai cru, je crois, je verrai que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde[1]. »

[1] Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti (Joan. XI, 27).

MÉDITATION XXXI.

DANS LE DÉLAISSEMENT OU SEMBLENT LA PLACER LES MAUX QU'ELLE SOUFFRE AVEC JÉSUS, L'AME DONT ILS ONT ACCRU LA FOI TROUVE SON APPUI EN MARIE.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

LA Mère du Seigneur, Jean, Madeleine, les mêmes qui, dans une angoisse inexprimable, étaient venus attendre le Sauveur Jésus sur la voie douloureuse, s'en retournent maintenant dans une désolation dont l'amertume n'est connue que de Dieu seul. La présence des deux amis du sacré cœur ne diminue point la solitude de Marie. Rien ne peut occuper la plus petite partie de la place que remplissait Jésus dans son amour; rien ne peuplera ce désert immense et silencieux, sinon les souvenirs qui retourneront le glaive dans son âme en lui rappelant les évènements qui lui ont ravi son divin Fils. La pierre a été roulée à l'entrée du sépulcre; elle a consommé la séparation, elle a consommé la douleur et la solitude de Marie. A des hauteurs qu'aucune créature n'atteindra jamais, son cœur, dépouillé de Jésus, s'appuye nu sur la nue volonté de Dieu, et rend à la souveraineté, à la justice, à la sainteté, à la miséricorde, un culte qui jette dans l'admiration et dans l'étonnement la cité de Dieu tout entière.

Pour Madeleine, elle s'appuie sur Marie, et c'est

ainsi qu'elle porte sa douleur. Peut-être ne pense-t-elle point que là est sa force. Peut-être ne songe-t-elle pas qu'elle a besoin de s'appuyer ; mais elle voit en Marie tout ce qui reste de Jésus, ce qui est le plus proche de Jésus ; et son cœur, séparé de Jésus par la pierre du sépulcre, va à ce qui est le plus Jésus. Rien ne pourrait l'arracher d'auprès de la Mère de Jésus : « Seigneur, à qui irons-nous ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle[1], » qui sont les paroles de l'éternel amour. Mais, à présent que vous nous avez délaissés en vous enfonçant dans la nuit de la tombe, à présent que votre voix s'est éteinte dans la mort, notre âme brisée trouve en Marie plus que l'ombre de vous-même, et mieux que l'écho de votre voix !

« Madeleine ne peut pas avoir entièrement conscience de tout ce qui se passe en elle. Dieu crée en ce cœur merveilleux de nouveaux cieux et une nouvelle terre, d'une beauté bien supérieure à celle dont elle a été revêtue jusque-là[2] ; mais il produit cette beauté, merveille des siècles à venir et de l'éternité, à l'aide d'opérations d'une force, on pourrait presque dire d'une violence, inouïe. Les montagnes les plus élevées sont dépassées par les élans de la charité de Madeleine, et les abaissements de son âme sont plus profonds que les abîmes de la mer. En s'abattant sur elle comme un ouragan, la Passion a bouleversé tout son être. Le feu d'amour et de douleur, d'humilité et d'adoration dont elle est pétrie, embrasé par le souffle de Jésus agonisant, a envahi son cœur. Il la traite comme doit

[1] Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes (JOAN. VI, 69).

[2] Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam : et non erunt in memoria priora (Is. LXV, 17).

être traitée, par le feu intérieur qui la tourmente et l'ordonne, une planète qui, sous l'action de ce qu'on appelle maintenant une évolution géologique, est élevée à une organisation plus parfaite. Aussi longtemps qu'a duré et que durera le bouleversement salutaire de cette âme si belle et si grande, l'amour la conduira sûrement. Quoi qu'il arrive, toujours elle cherchera Jésus ; toujours elle voudra se rapprocher de lui. Il a beau être la source de cette douleur sans nom, il est Jésus, et la douleur qui vient de lui est plus chère est plus précieuse que la joie et la consolation qui viendraient de la créature. Il a beau paraître dédaigner cet amour si fidèle et si immolé ; il a beau se détourner et lui faire sentir l'amère désolation de son abandonnement, Madeleine cherche à se rapprocher encore davantage de son amour crucifié. La mort ne la sépare pas de Jésus. Et, si le sépulcre lui dérobe, pour quelque temps, le corps inanimé de son Dieu, s'il faut qu'elle quitte le Calvaire où il se repose, dans le sommeil de la mort, des fatigues du combat de la Rédemption ; si, en conformité avec les prescriptions légales, il faut célébrer, loin de lui corporellement, mais en union avec lui, ce repos, ce grand sabbat de la mort, de la douleur, de la solitude, alors elle adhère à Marie, elle la suit pas à pas. Rien, rien, si ce n'est le besoin de chercher Jésus même, ne la séparera de sa sainte Mère, jusqu'à ce que la résurrection lui ait rendu son Dieu. Où trouver, en effet, quelque chose de la fleur disparue, si ce n'est sur la tige qui l'a portée ? Où trouver quelques traces de son parfum, si ce n'est dans le vase choisi où elle s'est longuement reposée ? En recherchant Jésus seul en Marie, elle trouve en Marie tout ce qui vient de Jésus : la voie qui vient de Jésus, et qui conduit à la vie parfaite, la vérité qui délivre parce qu'elle éclaire, la vie

qui est la plénitude de l'amour. Elle trouve tous ces biens, mais elle ne les cherche pas : elle est simplement fidèle à la loi de l'amour, et cette fidélité est la perfection même de la sagesse. Peut-être ne voit-elle pas qu'elle a trouvé tous ces biens auprès de Marie. Peut-être n'a-t-elle pas pensé que ces biens ne se peuvent trouver qu'auprès de Marie. Car si depuis longtemps, dans la pureté de son amour pour Jésus, elle s'est oubliée elle-même avec tout ce qui peut la regarder, maintenant, dans l'excès d'une douleur que nul ne décrira jamais, son âme adhère aux douleurs de la passion de Jésus, et peut-être n'y reste-t-il pas de place pour une pensée autre que le souvenir même de cette passion; peut-être n'y a-t-il pas de place, en son cœur, pour un sentiment autre que celui de la désolation !...

Que l'ordre de votre charité est admirable, ô Madeleine ! Il vous fait tout donner à Jésus seul, qui seul, en effet, mérite tout; et c'est parce que vous avez tout donné à Jésus, que vous trouvez si exactement la place qui doit appartenir à la Mère de Jésus dans les cœurs dévoués à ce divin Maître!... Mais, encore à présent, vous ne souffririez pas que nos âmes se détournassent de la contemplation de Jésus immolé, de Jésus enseveli, même pour admirer les modèles de perfection que vous inspire l'ordre qu'il a établi lui-même dans votre charité.

MÉDITATION XXXII.

MARIE SOUTIENT JUSQU'AU TERME DE LEURS TRIBULATIONS LES AMES QUI ONT CHERCHÉ EN ELLE LEUR APPUI.

Près de la croix de Jésus, se tenaient Marie sa mère, et la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.



ELLES quittent le sépulcre. Une seule chose peut les obliger à le faire : la volonté de Dieu. Elles l'adorent avec tant de soumission, elles lui obéissent avec tant de perfection, que leur douleur silencieuse, principalement celle de la très sainte Vierge, paraît calme. Elle est calme, en effet. La dernière goutte, ou mieux, le dernier flot d'amertume, a rempli absolument son âme : elle a le calme que donne la plénitude de la douleur, de l'amour et de la soumission. Cependant, la volonté divine, qui leur impose d'abandonner à la solitude et au silence de la mort le corps sacré de Jésus-Christ, ne leur demande point d'emporter loin de lui leur cœur et leur âme. Leur vie se déchire donc, et la meilleure part d'elles-mêmes ne les accompagne point dans leur retraite : elle demeure auprès de ce qui reste ici-bas de Jésus, et lui tient fidèle compagnie.

A quelques pas, la croix se dresse au milieu des ombres naissantes du soir, vide et nue, mais rouge et tiède encore du sang de l'Agneau. Elles la contemplent longuement ! Tant de souvenirs cruels l'environnent, et ses souvenirs sont si récents ! Cependant, la vue de

cette croix nue est un spectacle nouveau. La douleur de Madeleine en éprouve une sorte d'épouvante. La croix, avec le doux fruit de vie suspendu à ses branches, est le trône de la miséricorde, la suprême manifestation de la charité de Dieu pour nos âmes; mais, vide de Jésus, teinte de son sang précieux, n'est-elle pas, pour le pauvre pécheur, comme une apparition de la justice divine[1]? Elle apparaîtra ainsi, au jour du jugement dernier, nue, sanglante et glorieuse[2]; et, à son aspect, un frisson d'indicible terreur courbera le front des enfants coupables d'Adam[3], comme les moissons se courbent au souffle de la tempête.

Elles passent auprès de cette croix, à côté du lieu du crucifiement; elles rentrent dans la voie douloureuse, dans le chemin qui a conduit Jésus au Calvaire; mais Jésus n'y est plus. Cette absence est-elle une consolation? N'est-elle pas plutôt la suite de la vision du Calvaire, de cette croix nue et sanglante, mais sans Jésus? Elles retournent, par les mêmes chemins détournés, à cette maison de Jean, d'où elles étaient sorties le matin pour suivre Jésus au Calvaire.

Les Mages, après avoir adoré Jésus enfant entre les bras de sa Mère, s'en étaient retournés par un autre chemin dans leur patrie[4]; mais elles, après avoir adoré une dernière fois Jésus crucifié, Jésus enseveli, reviennent à leur maison par le même chemin. C'est que, sur le même chemin, et pas ailleurs, il y a pour elles les douleurs et les humiliations de Jésus à recueillir une

[1] Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras (JOAN. XII, 31).

[2] Et tunc parebit signum Filii hominis (MAT. XXIV, 30).

[3] Arescentibus hominibus præ timore (LUC. XXI, 26).

[4] Per aliam viam reversi sunt in regionem suam (MAT. II, 12).

à une, comme on recueille des pierres précieuses, pour les garder fidèlement dans le bon trésor de leur cœur. Il y a, sur ce chemin unique, les branches, les feuilles et les fleurs de la myrrhe sacrée, dont elles veulent faire un bouquet, pour le garder sur leur cœur jusqu'à la mort[1]. Sur ce chemin, plus riche et plus orné qu'une voie triomphale, il y a du sang divin, du sang de Jésus, que les anges adorent avec elles, et que les hommes coupables ont foulé aux pieds, les uns avec une indifférence impie, les autres avec une rage sacrilège.

Leur cœur plein de Jésus, plein des souvenirs que ravive encore, comme s'il était nécessaire, la vue des lieux auxquels ils se rattachent; leur cœur, plein de douleur, d'amour, d'adoration, dans une solitude que rien, excepté Jésus, ne peut plus animer, est silencieux; et les larmes, s'il en reste encore quelques-unes à la source la plus profonde, coulent en silence. Elles sont soutenues par la main du Tout-Puissant; et le Seigneur leur conserve la vie en les faisant demeurer sans repos dans la simple vue et dans l'adoration de son Être et de sa souveraineté. L'enfer n'ose pas s'approcher de Madeleine pour lui dire, comme autrefois la femme de Job au saint patriarche : « Jusques à quand demeurerez-vous dans votre simplicité? Maudissez Dieu, et mourez[2]! »

Cependant, l'épreuve cruelle a suivi sa marche progressive; rien ne l'arrête; maintenant, elle atteint son terme. De Jésus, Dieu et homme, il ne reste plus rien à Madeleine! Elle s'est vue privée de toute marque d'affection et même d'attention; elle a vu tout signe

[1] Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur (CANT. I, 12).

[2] Adhuc tu permanes in simplicitate tua? Benedic Deo e morere (JOB. II, 9).

extérieur de la divinité s'éteindre dans la boue noirâtre de la Passion. L'honneur et la beauté humaine de Jésus y ont fait également naufrage; puis, sa vie même. Maintenant, ce que nous ne pouvons pas nous résoudre à appeler un cadavre, le corps inanimé de Jésus, lui est ravi comme le reste. Tout cela sans qu'aucune aurore, même éloignée, aucune lueur, même confuse, permette d'entrevoir les résultats futurs de la Passion. Ni la conversion du bon larron mourant, ni la confession du centurion au pied de la croix, ne peut donner l'idée de l'attraction universelle que Jésus crucifié doit exercer sur le monde, attraction qu'il a annoncée.

O Madeleine, celui qui vous a tant aimée, Jésus, ne vous a point épargnée. Toutes vos vertus ont été soumises aux plus redoutables épreuves ; mais c'était son amour qui vous éprouvait, et qui, par l'épreuve même, ornait votre âme de la beauté que vous désiriez uniquement : la ressemblance avec lui. Son amour vous avait confiée, pour tout le temps de l'épreuve et pour toujours, à la garde de Marie; et votre fidélité à Jésus ne vous a pas permis de vous éloigner, même un instant, de la Mère. Là est le secret des merveilles que votre cœur nous laisse apercevoir, pendant toute la durée de la passion de Jésus. Ah! qu'il daigne nous confier à Marie! Que dis-je, il l'a fait du haut de la croix, en lui disant : « Femme, voilà votre fils. » Demandons-lui plutôt qu'il daigne nous accorder un amour et une fidélité semblables aux vôtres, qui nous apprennent à ne nous jamais éloigner de Marie, mais surtout lorsqu'il plaît à Dieu d'éprouver nos âmes.



DEUXIÈME PARTIE.

AUPRÈS DU SÉPULCRE.

Les récits des quatre Évangélistes relatifs à la résurrection du Seigneur paraissent, au premier regard, remplis d'obscurité. Mais le fidèle qui, au lieu de chercher malignement à mettre des récits également inspirés et par conséquent également véridiques, en contradiction les uns avec les autres, les lit au contraire avec la foi, la piété et la simplicité qu'ils méritent, arrive aisément à se faire une idée exacte des faits qui se sont accomplis autour, pour ainsi dire, de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de la part qui, dans ces évènements, revient spécialement à sainte Marie-Madeleine.

Après avoir assisté de loin à l'ensevelissement du Seigneur, plusieurs saintes femmes, au récit de saint Luc, allèrent acheter des aromates et des parfums, et passèrent le jour du sabbat dans le repos prescrit par la loi. Madeleine n'était pas au nombre de ces femmes; elle avait accompagné la très sainte Vierge

dans la maison de Jean. Le samedi soir, lorsque le coucher du soleil vint annoncer que, selon l'usage des Juifs, le grand samedi faisait place au dimanche, Marie-Madeleine et les deux autres Marie allèrent faire leur provision d'aromates, afin d'être prêtes, dès l'aube, à visiter le saint sépulcre pour embaumer de nouveau le corps du Seigneur. Mais Marie-Madeleine ne put pas attendre l'aurore du dimanche. Suivant le sens du texte de saint Matthieu qui paraît le plus probable, elle vint, dès le samedi soir, avec une autre Marie, sans doute la mère de Jean, faire une première visite au tombeau de son Sauveur. Elle trouva sur le Calvaire toutes choses dans l'état où elles avaient été laissées le vendredi soir ; et, après avoir pleuré devant le sépulcre, elle retourna auprès de la sainte Vierge.

Le dimanche, de très grand matin, presque encore dans la nuit, elle partit avec Marie, mère de Jacques, et Salomé. Plus jeune que ses compagnes, et surtout plus aimante, elle les devança au saint tombeau : car les autres femmes n'arrivèrent au sépulcre que lorsque le soleil commençait à se lever.

Le sépulcre était vide, et Madeleine, à ce moment, n'y eut pas d'apparition angélique, comme un peu plus tard ses compagnes et elle-même. Selon les traditions les plus vénérables, entre le moment où Madeleine avait quitté la maison de la sainte Vierge et celui où elle était arrivée au saint sépulcre, Notre-

Seigneur était ressuscité; il avait honoré et consolé sa divine Mère, en se montrant aussitôt à elle dans la gloire de sa vie désormais immortelle[1].

[1] On nous saura gré, à propos de cette tradition chère aux catholiques, de dire ici quel usage gracieux et touchant en consacre et en perpétue le souvenir, des deux côtés des Pyrénées, dans presque toutes les villes de l'ancien royaume d'Aragon.

Le matin de la solennité de Pâques, au soleil levant, une procession s'organise dans la principale église. L'image de Notre-Seigneur ressuscité est portée triomphalement; mais la piété des fidèles se dirige vers Notre-Seigneur ressuscité lui-même, vers le très saint Sacrement, qui s'avance au milieu d'une pompe comparable à celle que l'Église aime à déployer le jour de la Fête-Dieu. Pendant que cette procession se dirige, au chant des hymnes du Saint-Sacrement, vers la principale place de la ville, une autre procession de moindre éclat sort silencieusement d'une chapelle ou d'une maison particulière. Elle accompagne une image de Marie, dont les joyeux vêtements de fête sont cachés comme elle-même sous un long voile de deuil. Le Saint-Sacrement et l'image de la divine Mère arrivent à peu près en même temps aux deux extrémités opposées de la grande place.

A ce moment, les deux processions s'arrêtent; le peuple ému partage sa prière, sans partager son adoration, entre le Fils réellement présent et la Mère des douleurs qu'il lui semble voir chercher avec angoisse le Fils que la mort lui a ravie. Tout à coup, les chantres entonnent le *Regina cœli* sur un air traditionnel; la foule, au milieu d'une émotion croissante, répète l'antienne des joies de Marie. Au verset *Resurrexit*, le voile de deuil qui couvrait la divine Mère est rapidement enlevé, et Marie apparaît dans sa grâce, dans sa beauté, dans sa joie de Mère du Dieu ressuscité et des pécheurs ressuscités avec lui. Alors un frisson d'indicible bonheur parcourt tous les rangs de la foule, qui ferait éclater son enthousiasme si le respect dû à la présence réelle n'en retenait l'explosion. Les hommes

Après avoir constaté que Notre-Seigneur n'était plus dans le monument, Marie-Madeleine courut avertir les apôtres, et revint avec Pierre et Jean, qui entrèrent dans le sépulcre, et n'y trouvèrent que les suaires. Les apôtres s'en retournèrent; mais Marie-Madeleine resta auprès du tombeau, versant des larmes.

Elle avait vu le sépulcre vide; elle avait vu les deux apôtres entrer et sortir du monument après s'être assurés que le corps du Seigneur n'y était plus. Cependant, elle ne pouvait pas s'en aller. L'amour la retenait au lieu où ses yeux avaient contemplé pour la dernière fois le corps de son Dieu crucifié. Elle s'inclina et regarda encore dans le monument. Deux anges étaient assis là où avait été mis le corps du Seigneur, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle, uniquement occupée de Jésus, ne sembla pas même prendre garde que c'étaient des anges qui lui par-

qui portent la Mère du Dieu ressuscité font trois fois la génuflexion devant le Saint-Sacrement, en sorte que Marie paraît faire encore aujourd'hui ce qu'elle fit à la première apparition de son Fils ressuscité : elle adore son Dieu. La procession se remet en marche vers l'église d'où elle était sortie, la Vierge de Pâques précédant le Saint-Sacrement au milieu de la joie universelle, au milieu des splendeurs d'un soleil de printemps, parmi les premières fleurs, les premiers parfums, les premiers sourires de la nature, ressuscitée elle-même.

laient. « Hélas ! répondit-elle, on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Comme elle disait ces paroles, elle se retourna et vit Jésus debout devant elle. Elle ne le reconnut pas. La douce voix de Jésus, l'accent de son amour et de sa miséricorde lui révéla le Bien-Aimé de son âme, qu'elle avait si ardemment cherché. Ici se place la scène si connue du *Noli me tangere*.

Comme elle s'en retournait avec les saintes femmes, qui avaient eu de leur côté la vision angélique rapportée par saint Marc, Notre-Seigneur vint au devant d'elles, les saluant de cette parole : *Avete*. Elles s'approchèrent de lui, et, embrassant ses pieds, elles l'adorèrent. Et Jésus leur dit : « Allez, et dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. »

Marie-Madeleine vint donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et il m'a ordonné de vous dire ces choses. »

MÉDITATION I.

L'AME ÉPROUVÉE TROUVE, EN L'ABSENCE DE JÉSUS ET DE SES CONSOLATIONS, FORCE ET APPUI DANS LE CŒUR DE LA VIERGE MARIE.

Depuis ce jour, le disciple que Jésus aimait garda Marie dans sa maison.



DANS l'abîme insondable de désolation et de solitude où l'a plongée l'ensevelissement de notre divin Maître, au milieu des assauts que l'enfer essaie de livrer à sa foi et à sa confiance, Marie-Madeleine, appuyant son âme brisée sur le cœur immaculé de la Mère des douleurs, peut répéter avec le Roi-Prophète : « Le Seigneur m'a conduite; aucun des secours qu'il me faut dans ma détresse ne me fera défaut: » je pourrai, dans la douleur qui me consume, aimer encore et servir fidèlement mon Dieu, « car il m'a placée dans le lieu où il fortifie de ses grâces de choix les privilégiés de son amour [1]. »

Le Seigneur l'a conduite, en effet. C'est lui qui, par la voix de Marie, l'a appelée à la suite de Jésus dans le chemin douloureux et jusqu'au sommet du Calvaire; c'est lui qui l'a mise, à côté de Marie, au pied de la croix de Jésus. Pendant que durait la passion du Sauveur, elle a eu le bénéfice des prières et de l'exemple de Marie. Dieu, qui l'a conduite par Marie à l'épreuve

[1] Dominus regit me, et nihil mihi deerit; in loco pascuæ ibi me collocavit (Ps. XXII, 2).

suprême de sa foi, de son amour, de son courage, l'a aussi soutenue et fortifiée par Marie. Maintenant, la Passion est terminée, mais l'épreuve dure encore : elle augmente même d'instant en instant. Toutefois, en la plaçant auprès de Marie, le Seigneur l'a établie dans le lieu des grâces les plus abondantes et les plus précieuses : c'est là que paissent les brebis qui ne périssent pas.

Il faudrait un effort d'imagination auquel répugne tout l'instinct de notre nature, pour se figurer Marie-Madeleine loin de la Mère de Jésus pendant le silence et la solitude du samedi-saint. La Mère de la miséricorde, en devenant la Mère des douleurs, la Mère des âmes rachetées, aurait-elle pu repousser ou seulement éloigner les prémices, la première-née de ses entrailles maternelles? Cette pensée nous paraît un outrage à la divine Mère. Jamais elle n'a éloigné personne de son cœur ; jamais elle ne repoussera même le plus indigne des hommes qui viendrait à elle. Comment éloignerait-elle Madeleine, l'âme que son Fils préfère, le cœur qui, après son cœur immaculé, a su le mieux honorer Jésus crucifié ?

N'est-ce pas elle, d'ailleurs, qui de sa douce voix maternelle a appelé Madeleine au Calvaire, l'a conduite, parée de son repentir et de son amour, aux noces que le Verbe fait chair a condescendu à célébrer avec la race coupable des enfants d'Adam? Maintenant que le contrat nuptial est écrit en lettres de sang, et que l'Époux, après s'être enveloppé du nuage obscur de ses humiliations et de ses douleurs, a disparu dans la nuit de la tombe, comme l'astre royal, moins beau que lui, disparaît, entouré des vapeurs rougeâtres de son coucher, dans les profondeurs de l'espace. Marie abandonnerait l'épouse ! Elle l'abandonnerait et la laisserait errer à l'aventure maintenant que ses lèvres et ses joues sont

empourprées du sang de Jésus, maintenant qu'elle porte à son cou et à ses oreilles des pierres d'un prix inestimable[1], faites des mérites de son Fils et de ses propres larmes! Elle la laisserait demander à des étrangers incapables de comprendre la beauté de son âme et les sentiments de son cœur, ou à des soldats qui, peut-être, la maltraiteraient : « Dites-moi où repose, au midi de son amour, celui que mon cœur aime, de peur que je m'égare à la suite de ses compagnons[2]! »

Les païens étaient sans affection, et méprisaient les devoirs sacrés qu'imposent les alliances[3]. Qui oserait attribuer à la Vierge sainte les dispositions que saint Paul leur reproche? Mais si Marie n'aurait pu découvrir dans aucune de ses perfections, dans le vaste trésor de sa sainteté, la parole qu'il aurait fallu dire pour éloigner Madeleine, celle-ci non plus n'aurait jamais pu trouver dans son cœur la force de quitter la Mère de Dieu. Puisqu'il ne lui est pas permis encore[4] d'être auprès du sépulcre de Jésus, il faut qu'elle soit auprès de Marie. Marie, c'est encore Jésus, comme les douces et blanches clartés de la lune sont encore la lumière du soleil. Dans la nuit où la privation de la présence de Jésus a enseveli Madeleine, la présence de Marie illumine ses ténèbres[5]. Qui lui parlerait de Jésus crucifié et enseveli comme Marie, dont le silence même et les larmes sont remplis de Jésus? Sur quel autre cœur que celui de Marie pourrait-elle murmurer ces paroles :

[1] Brev. Rom. Offic. sanctæ Agnetis.

[2] Invenerunt me custodes (Cant. V, 7). — Indica mihi quem diligit anima mea (Cant. I, 4).

[3] Sine affectione, absque fœdere. (Rom. I, 31).

[4] Et sabbato quidem siluerunt propter mandatum (Luc. XXIII, 56).

[5] Deus meus, illumina tenebras meas (Ps. XVII, 29).

« Soutenez-moi à l'aide des fleurs empourprées de la passion de Jésus ; fortifiez-moi par les fruits si purs de la Rédemption, car je languis, je meurs de douleur et d'amour[1]? »

Madeleine sent la gravité de la crise que traverse son âme. Elle comprend, par l'instinct du Saint-Esprit, que, dans aucune autre circonstance de sa vie, elle n'aurait besoin, autant qu'en ce moment, de tous les secours d'en haut, de toutes les influences fortifiantes du ciel et de la terre. Elle a éprouvé déjà, au milieu des déchirements et des tentations du Calvaire, que ces grâces si nécessaires sont toutes là où est Marie, et qu'avec le secours de Dieu l'âme trouve auprès d'elle l'exemple d'un courage plus grand que toute douleur, l'exemple d'un amour de la volonté de Dieu plus grand que tout sacrifice. Cependant, un motif plus puissant encore la retient.

Elle était présente lorsque Jésus, du haut de la croix, prononça ces paroles : « Femme, voilà votre fils. » Elle avait entendu avec quel accent il termina cette partie de son testament, quand il dit au disciple bien-aimé : « Voilà votre mère[2]. » Elle avait compris par quel lien sacré, doux et puissant tout ensemble, lien fait de tendresse et de miséricorde maternelles, de confiance et d'amour filials, les mains de Jésus mourant avaient attaché à jamais au cœur de sa Mère, devenue leur propre Mère, l'âme de tous ses enfants. En demeurant auprès de Marie, Madeleine a surtout la pensée d'accomplir cette dernière volonté de Jésus. Bientôt, ô chère sainte, dix-neuf siècles de sainteté et d'expérience uni-

[1] Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo (CANT. II, 5).

[2] Cum vidisset ergo Jesus matrem (JOAN. XIX, 26, 27).

verselle auront prouvé combien sûrement vous guide la simplicité de votre amour et de votre obéissance.

Vous n'êtes pas seulement un Dieu caché, ô Dieu d'Israel[1], vous êtes un Dieu d'amour; et si vous vous cachez, c'est l'amour seul qui vous oblige de le faire. Non, vous ne quitterez plus la terre où vous avez paru une fois; non, vous ne délaisserez jamais ceux que votre Père vous a donnés, et nul ne les arrachera de votre main. Cependant, il est nécessaire que le monde perde la joie de votre présence sensible, et que les âmes que vous aimez le plus connaissent l'amertume de se sentir délaissées. Si vous ne vous en allez, les consolations ne viendront pas. Cependant, votre amour est tel, que vous ne pouvez vous résoudre à vous en aller; vous vous cachez seulement, et pour peu de temps.

Lorsqu'il le faut, ce n'est plus assez pour vous de nous donner l'assurance d'un prompt retour et la promesse que, même pour peu de temps, vous ne nous laisserez pas orphelins; ce n'est pas assez de nous enseigner que votre départ sera le signal de la venue du Saint-Esprit et le commencement, en nos cœurs, d'une charité plus ardente et plus épurée: vous avez besoin de nous laisser quelque chose qui réponde mieux encore, s'il est possible, aux aspirations de notre cœur aussi bien qu'à la difficulté où nous sommes de nous élever vers vous sans le secours des sens, quelque chose de plus humain tout ensemble et de plus tendre. Au moment de mourir, vous nous laissez votre Mère; au moment de soumettre l'âme que vous aimez aux obscurités, aux angoisses, aux délaissements nécessaires de la vie spirituelle, vous lui laissez l'autel de Marie. Heureuses, dans leurs souffrances, les âmes qui, sem-

[1] Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel (Is. XLV, 15).

blables à Madeleine et, comme elle, comprenant les désirs de votre cœur si bon, consument dans les larmes, auprès de Marie, tout le temps que dure l'absence de Jésus! Heureuses celles qui s'attachent à la Mère avec une fidélité d'autant plus grande, que le Fils paraît les abandonner davantage! Leur affliction ne sera pas de trop longue durée. Bientôt, bientôt, elles trouveront le divin Enfant entre les bras de sa Mère. Elles ne le trouveront pas, comme les bergers et les mages, pour le quitter aussitôt après; mais, semblables à l'Épouse des saints Cantiques, elles pourront chanter dans l'allégresse de leur cœur : « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme; je l'ai trouvé, et je ne le laisserai plus aller[1]. » Car Marie, auprès de qui elles ont vécu en l'absence de ce Bien-Aimé, leur a appris à le chercher avec ardeur, à le servir avec fidélité, et, dans la douleur de son absence, à vivre pour lui seul avec plus de soin encore que pendant la joie de sa présence sensible.

[1] Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam (Cant. III, 4).

MÉDITATION II.

L'AME ÉPROUVÉE TROUVE, EN L'ABSENCE DE JÉSUS ET DE SES CONSOLATIONS, FORCE ET APPUI DANS LE CŒUR DE LA VIERGE MARIE.

Pendant le sabbat, elles demeurèrent en repos à cause du commandement du Seigneur.



On ne saurait douter qu'en faisant mention du repos que les saintes femmes gardèrent le jour du sabbat à cause de la loi, le Saint-Esprit n'ait eu en vue surtout les plus saintes et les plus affligées d'entre elles : la Mère de Dieu et sainte Marie-Madeleine. Quel repos vraiment sabbatique ! Quelle parfaite consécration à Dieu seul de ce jour qu'il s'est réservé ! Peu de faits évangéliques sont plus mystérieux et moins connus que celui-là.

Le repos du samedi-saint ! Il a de singuliers traits de ressemblance avec le repos de Dieu après l'œuvre des six jours. Ce fut un samedi que Dieu se reposa de toute l'œuvre qu'il avait accomplie [1] ; c'est un samedi également que Marie se repose, avec Madeleine, de toute la douleur qu'elles ont soufferte. Cependant, le repos de Dieu n'ôte rien à la puissance de son action créatrice, puisque le Père opère toujours [2], car l'action créatrice n'altère en rien la plénitude de paix et de repos qu'il y a éternellement et nécessairement en l'Être infini

[1] Ab omni opere quod patrarat (GEN. II, 2).
[2] Pater meus usquemodo operatur, et ego operor (JOAN. V, 17).

et parfait. Le repos de Marie, non plus, ne diminue en rien sa douleur, vaste comme l'étendue des mers; comme l'excès des maux qu'elle endure n'altère en rien la paix de son âme, qui, depuis qu'elle existe, n'a cessé de fleurir sur la racine indestructible de la perfection avec laquelle sa volonté est soumise à la volonté de Dieu. Le repos de Dieu consiste à ne pas produire des êtres nouveaux, mais à conserver, par une sorte de prolongation ou de stabilité de l'acte créateur, tous ceux auxquels il a déjà donné l'être. Au fond, le repos de Dieu, c'est la permanence et la synthèse de tous les actes antérieurs, par lesquels il avait d'abord fait jaillir la création du néant, et l'avait ensuite ordonnée dans la beauté, avec nombre, poids et mesure[1]. Le repos de Marie consiste également en ce qu'il ne se produit point de nouvel événement qui la déchire; c'est l'ensemble des douleurs qu'elle a déjà endurées, et qui maintenant toutes unies remplissent et comblent la vaste étendue, la profondeur insondable de son âme. Les blessures que son cœur immaculé a reçues au Calvaire saignent avec la même abondance qu'au premier moment, et le souvenir des douleurs anciennes, prophéties ou figures des douleurs du Calvaire, s'ajoute à la réalité présente. Repos de Marie avec les sept glaives au cœur : la prophétie de Siméon; l'exil en Égypte; l'absence de Jésus pendant trois jours à ce même temps de Pâques, dans cette même ville de Jérusalem; la rencontre du Fils et de la Mère sur la voie douloureuse; le crucifiement; la déposition du crucifié sur les genoux de sa Mère; l'ensevelissement : voilà les douleurs qui composent le repos de Marie pendant le

[1] Omnia in numero, et mensura et pondere disposuisti (Sap. XI, 21).

samedi-saint. Les paroles dont se sert l'Évangile permettent de croire que les lamentations des saintes femmes se taisent le jour du sabbat. Si les larmes de Madeleine, le sang de son âme, ne cessent pas de couler, elles coulent commes les eaux de Siloé, en silence[1]; mais aucun geste, aucune parole, aucun sanglot n'échappe à la Mère des douleurs, ni avant, ni après le repos sacré de ce jour.

Ce repos de Marie ressemble aussi, à certains égards, au repos que son divin Fils prend en ce moment dans le sépulcre. Lui aussi a achevé son œuvre; du haut de la croix, au moment de la terminer, il a jeté un regard sur ce qu'il a fait, et il l'a trouvé bon[2]. Il peut maintenant se reposer en paix dans son tombeau; il peut se reposer en vainqueur, car il a livré le bon combat, et il a remporté la victoire : il a reconquis à son Père, par son sang, l'œuvre dont le péché, la mort et l'enfer avaient usurpé la possession. Mais, comme il a revêtu sa victoire des apparences de la défaite! Comme son repos de triomphateur a pris les formes de l'ensevelissement ignominieux d'un criminel supplicié! Cependant, son repos est fécond comme son œuvre même. Tandis qu'il dort, le précieux sang pénètre longuement et à loisir le cœur de l'humanité, qu'il va purifier et diviniser, la terre même qu'il va délivrer et sanctifier. Tandis qu'il repose sur son lit glorieux, son âme sainte descend aux enfers, et porte la parole de paix et de salut éternel à ceux qui, aux jours de Noé, avaient été incrédules[3].

[1] Aquas Siloe quæ vadunt cum silentio (Is. VIII, 6).

[2] Et vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona (Gen. I, 31). — Consummatum est (Joan. XIX, 30).

[3] In quo et his qui in carcere erant spiritibus, veniens prædicavit, qui increduli fuerant, aliquando quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe, dum fabricaretur arca (I Petr. III, 19, 20).

Marie, dans le repos du sabbat, continue, elle aussi, sa mission de co-rédemptrice du genre humain. Rendue semblable à l'Homme des douleurs, elle l'aide à opérer le rachat des âmes[1]. Ses larmes de Mère de Dieu et de Mère des hommes ouvrent, en quelque sorte, au précieux sang, passage vers les âmes; ses exemples leur apprennent à recueillir tout le fruit de vie qui est caché pour nous dans la mort du Sauveur. Bien que ce repos de Marie exerce plus visiblement son influence salutaire sur le cœur de Madeleine, son bienfait s'étend néanmoins à toute créature, comme Jésus dans son repos n'agit pas uniquement non plus sur les âmes des Limbes. Mais comme le repos fécond de Marie a les apparences d'une désolation stérile! Comme sa beauté, qui prépare tant de victoires au précieux sang, est enveloppée d'un nuage sombre et repoussant!

Ce nuage, ces apparences funestes, ne vous trompent pas, ô Madeleine! Jamais vous n'avez tant aimé la Mère de votre Jésus que depuis qu'une commune douleur vous a unies. Jamais vous n'avez aussi bien vu la beauté du cœur immaculé que depuis que vos yeux ne le contemplent plus qu'à travers des larmes sanglantes; jamais vous n'avez aussi bien compris la perfection de sa soumission à la volonté de Dieu, que depuis que les salutaires influences de son exemple vous rendent vous-même si parfaite d'obéissance et de soumission dans votre douleur brûlante. O Madeleine, que votre exemple, à son tour, nous apprenne à demeurer auprès de Marie! Que sa beauté, obscurcie par la douleur[2], nous attire et nous retienne auprès d'elle durant

[1] Virum dolorum (Is. LIII, 3). — Faciamus ei adjutorium simile sibi (Gen. II, 18).
[2] Nigra sum, sed formosa (Cant. I, 5).

nos épreuves comme pendant nos tentations! C'est la volonté de Dieu, c'est le testament de Jésus-Christ, c'est l'intérêt éternel de nos âmes qui nous y oblige. Faites, ô chère sainte, que nous le comprenions enfin, et que cette intelligence ne nous permette jamais de déserter, même un instant, l'autel de Marie.

MÉDITATION III.

POUR RECHERCHER LA PRÉSENCE SENSIBLE DE JÉSUS, IL FAUT SE GARDER DE CONTREVENIR A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Pendant le sabbat, elles demeurèrent en repos à cause du commandement du Seigneur.

Dans la petite maison du disciple bien-aimé, le repos sabbatique avait encore un autre caractère, un autre sens élevé. C'était comme les prémices du dimanche chrétien, la sanctification du jour du Seigneur par l'assistance au sacrifice auguste de la messe. Jamais, dans les cathédrales remplies d'une foule recueillie et fervente, la victime adorable ne reçut d'aucune âme, dans toute la suite des siècles, l'hommage d'un culte aussi spirituel[1] et parfait, d'une adoration en esprit et en vérité[2] aussi excellente, d'un amour aussi soumis dans un sacrifice aussi entier,

[1] Rationabile obsequium vestrum (Rom. XII, 1).

[2] Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate, nam tales quærit Pater qui adorent eum (Joan. IV, 22).

que celui que lui offrait dans la maison de Jean le cœur des deux saintes affligées.

Le sacrifice sanglant est achevé. L'élévation de la victime s'est faite sur la croix; sa déposition, ensuite, entre les bras et sur le cœur de sa Mère, autel immaculé. Maintenant, le corps sacré est dans le tombeau ; le précieux sang rougit la croix, le rocher du Calvaire, les vêtements des bourreaux, le pavé de la voie douloureuse. L'âme sainte, séparée du corps et du sang, est descendue aux Limbes pour s'emparer des glorieuses dépouilles que sa victoire vient de conquérir. Mais la nature divine, en la personne du Verbe, demeure unie à tout le sang qu'il veut reprendre en ressuscitant. aussi bien qu'au corps et à l'âme. Qui pense à cette vérité? Qui a l'intelligence des devoirs que ce fait divin impose aux hommes? Qui songe à rendre sur la terre, au corps et au sang d'un Dieu mort pour notre salut. les hommages de respect, de reconnaissance et d'amour, le culte d'adoration qui leur sont dus et que, dans les enfers, les saints de l'ancienne loi rendent à son âme? Plusieurs, peut-être, ressentent les influences salutaires du précieux sang, dont ils ont été matériellement baignés, et leur foi, sans lumière et sans vie, ne sait pas aller au delà de la vénération ou de la compassion.

Mais la divine Mère, aussi bien à Jérusalem, dans le repos du samedi, que le vendredi au Calvaire, supplée à tout ce qui peut manquer, du côté des hommes et des anges mêmes, au culte qui est dû au Verbe fait chair et devenu victime pour la gloire de son Père et la rédemption du monde. Marie-Madeleine s'efforce de suivre le vol sublime qui emporte vers son Dieu et son Fils immolé tout le cœur de la Vierge Immaculée. Leur amour, dont ni l'intensité, ni le caractère ne peut être comparé, se ressemble pourtant en ceci, que toutes

deux aiment Jésus crucifié de tout leur cœur, de toute leur âme, de tout leur esprit et de toutes leurs forces[1]. La foi, en Marie, est éclairée par une science des choses de Dieu que le Calvaire même a rendue plus lumineuse; son adoration, toujours aussi vaste, aussi profonde, aussi calme que les cieux, malgré sa douleur, dépasse toute limite où puisse atteindre l'intelligence créée la plus sublime. En Madeleine, au contraire, la perfection de la foi et de la soumission à la volonté de Dieu, la pureté de l'adoration, n'excluent ni je ne sais quel trouble produit par les déchirements et les tentations de la veille, ni les angoisses de la solitude et de la désolation présentes, ni les vagues craintes de l'avenir. Ensemble, cependant, elles louent Dieu; ensemble leurs âmes glorifient sa bonté, exaltent sa sainteté, bénissent sa miséricorde: ensemble elles rendent en esprit, à tout ce que Jésus-Christ a laissé de lui-même sur la terre, l'adoration qui appartient à la divinité, l'humble et fervente action de grâce qu'a méritée la Rédemption, l'amour et la louange qui conviennent au Fils de Dieu mort sur la croix.

Non, lorsque les Mages offraient à l'Enfant divin reposant comme en un trône sur le cœur de sa Mère[2], leurs présents mystérieux et symboliques, la divinité, l'humanité, le sacerdoce de Jésus-Christ ne reçurent pas un hommage aussi éclairé et aussi fervent. Non, lorsque François d'Assise, dans la simplicité de son âme séraphique, lui adressait cette humble prière : « Nous vous

[1] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua (Luc. X, 27).

[2] Invenerunt puerum cum Maria Matre sua... obtulerunt ei munera aurum, thus et myrrham (Matth. II). — Sur le sens mystique des présents des Mages, il suffit de lire l'office de l'Épiphanie.

adorons, ô très saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises qui sont par toute la terre, - sa foi au mystère de l'union hypostatique n'était pas aussi vive. Non, lorsque Philippe de Néri et Laurent de Brindes, après l'élévation, tombaient en extase devant l'hostie qu'ils avaient consacrée, l'adoration qu'ils offraient au corps et au sang du Fils de l'homme n'était ni aussi enflammée, ni aussi humble, ni aussi tendre.

Que la Vierge très sainte daigne me pardonner de parler d'elle en termes si froids et si décolorés, de la comparer aux meilleurs et aux plus saints d'entre ses enfants, même pour l'élever incomparablement au-dessus d'eux! Mais je ne puis me repentir de lui avoir associé Marie-Madeleine, car en cela ma faute ne peut être que d'avoir mal dit ce que Jésus a fait lui-même.

Ce repos sabbatique, si rempli par les œuvres invisibles de la foi et de la charité, est cependant un sacrifice pour Madeleine : la présence de Marie ne nous console pas de l'absence de Jésus, elle nous la fait supporter seulement; loin de nous en consoler, elle nous excite à le désirer davantage. Il en est ainsi surtout pour Madeleine. Tout son cœur, toute son âme s'écoule vers Jésus. Elle voudrait être au sépulcre; mais elle sait l'ordre de Dieu : c'est assez pour qu'elle garde ce repos qui déchire son cœur. L'amour véritable, la charité vraiment ordonnée[1] qui la remplit tout entière, lui a depuis longtemps appris à unir avec générosité tous les sacrifices que peut exiger de nous la sainte volonté de Dieu, à ceux que Jésus a faits avec tant d'amour pour le salut de nos âmes.

Le culte que nous devons à la souveraine majesté de

[1] Ordinavit in me caritatem (CANT. II, 4).

Dieu consiste avant tout dans l'obéissance ; elle lui est due de toute manière, et rien ne peut nous dispenser jamais de la lui rendre. Lorsqu'il daigne nous demander notre cœur[1], qui lui appartient à tant de titres, il ne s'agit pas de notre cœur de chair et d'un acte de sensibilité ; il s'agit du don entier de notre volonté, et d'un acte de virile et généreuse obéissance. C'est à ce signe uniquement que Dieu connait si notre charité est véritable[2].

Peu comprennent assez l'importance de cette règle de la vie spirituelle. Nous-mêmes en avons-nous fait notre règle, surtout aux heures où il a plu au Seigneur de nous éprouver sur ce point ? Peut-être, comme Saül, nous avons trouvé des prétextes pour enfreindre l'ordre formel du Seigneur, sans nous souvenir de la force des paroles dont le prophète se servit pour condamner cette désobéissance, sans craindre le châtiment redoutable dont le Seigneur le frappa[3]. Or, nous serions avec justice frappés plus rigoureusement qu'il ne le fut, nous qui sommes les témoins de l'obéissance d'un Dieu jusqu'à la mort de la croix. Quel prétexte oserions-nous alléguer, après l'exemple de Madeleine ? Y eut-il jamais, pour excuser une désobéissance, une raison aussi plausible, une cause aussi légitime, au moins en apparence, que celle qui l'aurait conduite au saint sépulcre ? Qui éprouva jamais une attraction aussi puissante que celle qui l'entraînait vers le Calvaire ? Elle

[1] Præbe, fili, cor tuum mihi (Prov. XXIII, 26).

[2] Qui diligit me sermonem meum servabit, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus (Joan. XIV, 23).

[3] Melior est obedientia quam victimæ, et auscultare quam offerre adipem arietum. Quoniam quasi peccatum ariolandi est repugnare, et quasi sælus idolatriæ nolle acquiescere... abjecit te Deus (Reg. XV, 22, 23).

résiste cependant; elle demeure dans le repos sabbatique ; elle contient et règle sa charité dans les limites et selon les prescriptions de l'obéissance.

Ah ! si, dans quelque circonstance que ce soit de notre vie, au milieu des plus vives douleurs et des tentations les plus dangereuses, lorsque notre cœur est broyé, ou que l'ange de Satan nous soufflète, notre âme perd quelque chose de sa paix, n'en cherchons pas ailleurs la cause : nous avons manqué d'obéissance. Nous faisons ce que Dieu ne veut pas, ou nous faisons à demi ce qu'il veut. Nous souffrons à regret et de mauvaise grâce nos douleurs, ou nous nous en plaignons et nous en tirons vanité. Il est dur de regimber sous l'aiguillon, et il est impossible de résister à la volonté de Dieu et d'avoir la paix.

O sainte, nos épreuves sont loin des vôtres, et nos maux ne pourront jamais entrer en comparaison avec vos souffrances. Que votre soumission dans la douleur, que votre simplicité dans l'obéissance ne fassent pas rougir seulement notre lâcheté et la facilité avec laquelle nous nous trompons nous-mêmes ; qu'elles nous inspirent la résolution sincère d'être, comme vous l'avez été, en tout et toujours, exacts et simples dans l'accomplissement de la volonté de Dieu !

MÉDITATION IV.

LA VIERGE-MÈRE RESTE ASSISE EN LA MAISON DE JEAN PENDANT LE JOUR DU SABBAT POUR MÉDITER ET HONORER LES MYSTÈRES DE LA PASSION DE SON FILS.

Marie, cependant, était assise en sa maison.

PRÈS la mort de Lazare, tandis que Marthe allait au sépulcre de son frère et accourait au-devant du Seigneur, Marie demeurait assise en sa maison. Après la sépulture de Jésus-Christ, sa Mère se tient dans la maison de Jean, et c'est Marie-Madeleine qui va au monument.

Cette coutume juive est fort touchante, parce qu'elle est, tout ensemble, pour l'éternité l'expression d'espérances immortelles, et dans le temps celle d'un culte plein de délicate sensibilité pour la mort et la douleur. Depuis le moment où le mort était enlevé de la maison paternelle pour être déposé dans le sépulcre de sa famille, la personne la plus étroitement unie au défunt, sa mère, son épouse, sa sœur préférée, demeurait, jusqu'à la fin du grand deuil, assise en sa maison, tandis que les autres membres de la famille allaient visiter le sépulcre et le mort, à qui ils offraient leurs lamentations et leurs aromates, et revenaient ensuite rendre compte, en murmurant des paroles d'affectueuse condoléance, à celle qui était restée dans la désolation. Deux solitudes, celle du corps et celle du cœur, étaient ainsi, tour à tour, animées et consolées ; un lien vivant et doux unis-

sait pendant quelques jours encore la demeure éphémère de la vie et l'habitation durable de la mort, le cœur qui gémissait et celui qui avait cessé de battre.

Cependant, l'observation des coutumes ordinaires et des lois communes a toujours en Marie un sens et un caractère élevés, qui ne sauraient se trouver en aucune autre créature de Dieu. La foi de la divine Mère habite dans la région la plus lumineuse de la certitude ; sa douleur, plus grande que l'océan et plus amère que l'absinthe, n'a pas le pouvoir de lui faire perdre de vue, même pour un moment, un seul des enseignements de l'Écriture. Elle ne peut oublier que l'âme sainte de son Fils ne sera pas abandonnée dans les enfers, et que Dieu ne permettra pas que le corps de son saint connaisse la corruption[1]. Elle sait que Jésus-Christ ressuscitera d'entre les morts le troisième jour, suivant les Écritures[2]. Marie n'ignore pas non plus que la première visite de Jésus ressuscité et glorieux sera pour elle. Alors même que le Sauveur, s'entretenant avec sa divine Mère des excès que son amour le porterait à souffrir à Jérusalem[3], n'aurait pas jugé à propos de lui donner cette assurance et cette consolation, elle connait trop le cœur de son Fils et sa fidélité à observer, comme homme, la loi qu'il a lui-même donnée aux hommes, pour n'en avoir pas, malgré son humilité, une certitude absolue.

[1] Providebam Dominum in conspectu meo semper : quoniam a dextris est mihi ut non commovear... Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem (Ps. XV, 9, 10). — Quod nascetur ex te sanctum (Luc. I).

[2] Et resurrexit tertia die secundum scripturas (Symb. Nic.).

[3] Et dicebant excessum quem completurus erat in Jerusalem (Luc. IX, 31).

Oui, elle doit voir, elle aussi, son Rédempteur vivant[1] ! Elle doit le voir de ses yeux mortels. La présence de son Fils ressuscité fera fleurir sa solitude, et exulter le lieu même de sa désolation. Elle n'a pas besoin de revenir à l'endroit où ses yeux de Mère ont vu, pour la dernière fois, ce qui restait de son Jésus sur cette terre : elle l'attend venant à elle, vivant, glorieux, immortel. Sans doute, cette espérance certaine n'ôte rien à sa douleur[2] ; mais elle nous explique qu'au lieu d'être entraînée comme Madeleine, vers le monument qui contient l'œuvre de la mort, elle demeure dans la maison où doit lui apparaitre l'œuvre de la résurrection et de la vie.

Une autre raison, également digne de Marie, la retient en la maison de Jean, dans une immobilité de douleur et de majesté. Comme aux jours éloignés de la sainte Enfance, Marie conserve toutes les paroles, toutes les œuvres de son divin Fils, pour en conférer dans son cœur[3]. Ce qu'elle a vu sur le Calvaire, les humiliations, les douleurs, l'agonie, la mort de Jésus, remplit son âme. Les dernières paroles de son Fils en croix, résonnent encore à son oreille. Elle a sans cesse devant les yeux le corps du Sauveur déposé de la croix sur ses genoux maternels : c'est son bouquet de myrrhe : elle le porte sur son cœur[4]. Elle veut qu'aucun acte, aucun mouvement extérieur ne lui ravisse la moindre partie de son attention à ces mystères sacrés, la moindre goutte de l'océan d'amertume dont ils remplissent tout son être.

[1] Credo quod Redemptor meus vivit... et in carne mea videbo Salvatorem meum (Job. XIX, 25).

[2] Sanctus Bernardus.

[3] Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo (Luc. II, 19).

[4] Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur (Cant. I, 13).

En même temps que le douloureux spectacle de la Passion, son intelligence sublime en aperçoit toutes les conséquences, si glorieuses pour la miséricorde de Dieu, si salutaires pour la fragilité de l'homme. Le fait que ses douleurs, associées à la passion de son Fils, doivent avoir, selon les décrets divins, les conséquences qu'elle a tant désirées, ne lui est pas caché. Cette vue lui donne un nouvel amour pour les amertumes qui remplissent son âme, et qu'elle aime tant déjà parce qu'elles sont en elle comme le prolongement de la passion de Jésus-Christ. Jamais avare ne fut aussi jaloux de garder son trésor, que Marie de conserver et de goûter toute l'étendue des maux que contient le sien. Elle craindrait, pour ainsi dire, de priver Dieu de quelque gloire et le genre humain de quelque grâce, en ne laissant pas pénétrer son âme tout entière de tous et de chacun de ses maux, en faisant une démarche qui pourrait lui être l'ombre d'une distraction ou d'une satisfaction naturelle accordée à son cœur maternel.

Parmi les effets de l'effusion du sang divin sur le Calvaire, il en est un qui la touche directement et d'une manière exclusive; un que le plus grand nombre des chrétiens ignorera longtemps; qui deviendra ensuite l'objet de la discussion des écoles en même temps que l'attrait le plus cher des âmes pieuses, et qui ne sera que très tard l'objet de louanges spéciales de toute l'Église, à la gloire de la Rédemption[1] : c'est sa propre Conception Immaculée. Elle seule, peut-être, alors, connaît cet effet, merveilleux entre tous, de la mort de Jésus sur la croix; elle seule peut l'honorer convenablement, en rendre grâces et gloire à son Dieu et à son

[1] Ut qui ex morte ejusdem Filii tui eam ab omni labe præservasti (OR. IN OFF. IMM. CONCEP. B. M. V.).

Fils. Cette vision du précieux sang, avant même d'avoir été répandu, se hâte en quelque sorte de prévenir et d'empêcher en sa Mère ce qu'il ne fait que guérir en tous les autres, remplit la très sainte Vierge d'inexprimables sentiments de reconnaissance et d'humilité, dans une adoration plus fervente, une contemplation plus tendre de ces mystères douloureux, dont le fruit le plus beau et le plus pur a été pour elle seule, uniquement parce que Celui qui est grand, et dont le nom est saint. a daigné la choisir pour faire en elle de grandes choses[1]. Les séraphins eussent été accablés de la vue simultanée de tant de mystères; ils n'auraient pu soutenir le poids de tant d'amour, de tant de reconnaissance, de tant de douleur. Marie en est occupée tout entière: mais elle en soutient l'excès.

Voilà, sans doute, quelques-unes des considérations qui peuvent nous expliquer pourquoi la très sainte Vierge demeure assise en la maison du disciple à qui Jésus mourant l'a confiée, tandis que Madeleine retourne au Calvaire. Mais, ces mêmes raisons, parce qu'elles ne sont applicables qu'à Marie seule, nous feront comprendre que l'amour qui attire Madeleine au Calvaire, qui ne la laisse pas vivre loin du sépulcre, est l'amour que nous devons souhaiter pour nous-mêmes et nous efforcer d'obtenir de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

[1] Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus (Cant. Virg.)

MÉDITATION V.

L'AME QUI, PAR SOUMISSION A LA VOLONTÉ DIVINE, RESTE PRIVÉE DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS, ET NE LAISSE POINT DE MÉDITER SES MYSTÈRES, SENT CROÎTRE EN ELLE LA CHARITÉ, ET EN EXERCE LES ŒUVRES EN TEMPS OPPORTUN.

> Lorsque la solennité du sabbat fut terminée, Marie-Madeleine et Marie-Jacobée et Salomée achetèrent des aromates pour en oindre le corps du Seigneur.



DORONS l'Esprit-Saint, amour réciproque du Père et du Fils, don de Dieu en témoignage de la charité du Père céleste pour ses enfants d'adoption. En embrasant de ses flammes célestes le cœur des siens, le divin Consolateur consume par elles tout ce qui, en notre nature, est impureté, désordre ou lâcheté. Au désintéressement de toute recherche personnelle et de tout intérêt propre, au soin de ne rien faire qui ne soit conforme à la volonté de Dieu, à la générosité et à la constance de nos efforts pour le servir avec perfection, nous connaîtrons si véritablement nos âmes sont le temple de Dieu, et si l'Esprit-Saint habite en nous[1].

Lorsqu'un amour imparfait, qui se recherche lui-même, est soumis à l'épreuve du délaissement, il s'irrite et se décourage ; mais la charité véritable, parce qu'elle veut donner généreusement et simplement, souffre tout

[1] Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus Sanctus habitat in vobis (I COR. III, 16)?

et ne se rebute jamais. Au contraire, l'absence la fait languir d'amour, et l'enflamme d'une sainte ardeur; l'abandon, loin de l'abattre, l'excite à rechercher avec plus de zèle et de fidélité celui à qui elle s'est donnée. Ce qui éteint les feux mêlés embrase sa pure flamme; ce qui est obstacle à l'amour des faibles lui devient moyen d'aimer plus parfaitement. Elle ne saurait se donner de repos; elle ne saurait vivre loin de son bien-aimé; elle le chercherait jour et nuit; elle le demanderait à toutes les créatures jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé : aucune fatigue ne la lasserait. Il lui faut son Dieu; il le lui faut, et elle l'aura, et rien ne pourra le lui ravir. Pourrait-elle agir autrement? Elle est la charité; elle suit la loi de la charité, et, selon le mot de notre divin Maître, il faut que son cœur soit là où est son trésor[1]. Un tel amour, en agissant ainsi, se rend justice, et surtout il rend justice à l'objet aimé. Il ne l'aurait pas aimé, cet objet, s'il n'était bon; et, s'il est bon, ses délaissements, ses rebuts même ne peuvent être que des épreuves. Il sera bientôt désarmé, et ce sera moins la persévérance avec laquelle il est recherché, que sa propre bonté, qui le vaincra.

Telle est la charité de Madeleine; tels sont les sentiments qui inspirent et dirigent ses actes. Tant de douleur, le poids écrasant de la solitude, la violence qu'elle s'est faite pour garder le sabbat, toutes ces eaux si abondantes et si amères, n'ont pu éteindre l'amour dans son cœur; le fleuve impétueux des tentations et des épreuves ne le renverseront pas[2]. Au con-

[1] Ubi enim est thesa[illegible]s vester, ibi et cor vestrum erit (Luc. XII, 34).

[2] Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem, nec flumina obruent illam (Cant. VIII, 7).

traire, tout cela ne fait qu'exciter en elle un désir plus déterminé d'être et de se montrer encore plus fidèle, encore plus dévouée, encore plus aimante. Son amour était pur avant de passer au creuset de telles souffrances ; qu'est donc maintenant la blancheur immaculée de sa flamme? Sa fidélité n'avait point connu de faiblesse, ni son dévouement d'intermittence ; mais il faut maintenant que cette fidélité redouble : son Bien-Aimé a été si cruellement trâhi, abandonné ! Il faut que son dévouement revête un caractère réparateur, capable de consoler Celui qui a été cloué à la croix, de tous les maux qu'il a soufferts pour notre amour.

Aussitôt que la loi de Dieu le lui permet, elle sort, avec les deux autres Marie, afin d'acheter des aromates destinés à oindre le Sauveur. Il lui est permis, enfin, de faire quelque chose pour Jésus ! Car elle ne soupçonne pas avoir fait quelque chose pour Jésus en souffrant avec tant de soumission les maux et les déchirements qu'elle a endurés, ni en gardant, malgré son désir d'aller au sépulcre, le repos sabbatique, par respect de la loi et par obéissance à la divine volonté. Heureuse simplicité de l'amour, comme tu es humble, et comme l'humilité t'est facile !

Madeleine fait connaître à la très sainte Vierge le dessein qu'elle a conçu, et la prie de lui permettre de l'accomplir. Marie, qui a servi d'instrument au Saint-Esprit pour le lui inspirer, l'encourage et lui donne sa bénédiction. L'âme que Dieu guide et que Marie bénit, sait observer dans les moindres détails de sa conduite ce qui est le plus parfait et le plus agréable à Dieu.

Madeleine ne sort pas seule. Ni l'excès de sa douleur, ni l'empressement de son amour, ne lui fait omettre les convenances que lui imposent son âge, sa beauté et, plus que tout le reste, sa qualité de disciple connue et

de fervente sectatrice de Jésus-Christ. Sans doute aussi, son humilité est bien aise de voiler, par la présence de compagnes plus âgées, ce qui peut paraître remarquable au regard des hommes dans la richesse des achats qu'elle va faire pour Jésus. Ah ! si, dans les deux onctions précédentes, elle a laissé entrevoir la générosité de son cœur en même temps que la perfection de sa foi, quelle magnificence ne doit-elle pas déployer, lorsqu'il s'agit de rendre à Jésus-Christ, qui l'a couverte de son sang, un service, le dernier de tous, qui sera le témoignage de sa reconnaissance, de son amour, d'une fidélité plus forte que la mort ! Heureuse simplicité de l'amour, tu sais pratiquer la prudence aussi bien que l'humilité ; ou plutôt, toutes les vertus et la perfection de toutes les vertus te sont si naturelles, que tu ne saurais ne pas en produire les actes à mesure que l'occasion t'en est offerte !

MÉDITATION VI.

L'AME QUI CHERCHE JÉSUS ABSENT NE DOIT SE LASSER, NI DE PERSÉVÉRER DANS SON EFFORT, NI DE RECOURIR A MARIE.

Le soir du samedi, lorsque la lumière défaillante annonçait le commencement de la journée suivante, Marie-Madeleine vint avec une autre Marie visiter le sépulcre[1].


YANT acheté les aromates précieux qu'elle destine au sépulcre du Seigneur[2], Madeleine, avant de retourner auprès de Marie, dans le silence et la solitude de la maison de Jean,

[1] L'intelligence de ce passage de la Vulgate est assez difficile pour nous autres Français. Un Italien, qui compte les vingt-quatre heures à l'*Angelus* du soir, et aussitôt après la première heure du lendemain, l'entend, au contraire, très aisément.

[2] Les arcmates n'étaient pas pour le sépulcre, mais pour le corps même de Notre-Seigneur ; c'est pourquoi celles qui les portaient se demandaient qui leur ôterait la pierre de l'entrée du sépulcre. Le premier ensevelissement de notre divin Maître dans le linceul de Joseph d'Arimathie, et par les mains de sa Mère, avait dû être fait à la hâte : le moment du grand sabbat approchait, et Joseph d'Arimathie n'avait pas apporté tout ce que la charité et la dévotion des saintes femmes aurait souhaité pour l'ensevelissement du Seigneur. Leur pensée était donc, sans doute, de suppléer à ce qui avait pu faire défaut, aux yeux de leur piété, dans la hâte du premier moment. C'est là une pensée de charité qu'il est permis de méditer. Jésus a été enseveli dans un linceul donné en aumône ; et, dans sa suprême douleur, Marie a dû encore souffrir du fait qu'elle n'avait ni le temps ni les choses nécessaires pour ensevelir le corps de son Fils comme elle l'aurait voulu.

prend avec une seule compagne[1] le chemin du Calvaire. Il y a un peu plus de vingt-quatre heures que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été déposé dans le saint sépulcre, plus d'un jour que le dernier bien qui lui restait, le corps ensanglanté du Sauveur, a été ravi à Madeleine, pour être caché sous la froide pierre du tombeau. Elle a supporté le repos prescrit par la loi; mais, qui peut dire ce que ce repos lui a coûté de sacrifices? La compagnie de la très sainte Vierge et ses exemples l'ont merveilleusement aidée à sanctifier sa solitude et ses douleurs; mais la présence de Marie peut-elle faire perdre de vue l'absence de Jésus? Madeleine ne peut plus attendre, car Dieu ne lui ordonne plus d'attendre en effet.

La nuit couvre Jérusalem et la Judée de son ombre lorsque Madeleine, sortant de la ville coupable, commence à gravir les pentes du Calvaire. Nuit obscure et sombre : la lune n'est pas montée encore à l'horizon de Jérusalem, et le soleil de justice, évanoui aux regards de Madeleine, a laissé son âme en des ténèbres plus profondes que celles qui s'étendent sur la terre. Cependant elle marche en hâte au milieu de cette obscurité. N'est-ce point d'elle, à cet instant de sa vie, que parlent les saints Cantiques : « Dans la nuit, j'ai cherché celui qui chérit mon âme[2]? » Mais les ténèbres qui enveloppent son corps sont peu de chose en comparaison de celles qui ont fondu sur son âme, depuis que la

[1] Madeleine avait, selon S. Marc, deux compagnes, qu'il nomme, lorsqu'elle alla chercher les parfums; elle était avec une autre Marie, qui n'était pas nommée, lorsqu'elle alla aussitôt après au sépulcre, suivant S. Matthieu. L'autre Marie était revenue, sans doute, auprès de la T. S. Vierge.

[2] Per noctem quæsivi quem diligit anima mea (CANT. III, 1).

lumière de sa vie, après s'être éteinte sur la croix, a été cachée dans le sépulcre.

Elles veillent dans les larmes, cette nuit, comme elles ont fait la nuit précédente. Comment goûteraient-elles le sommeil, tandis que Jésus leur a été ravi? Cependant le caractère de leur douleur s'est modifié. C'est toujours la même solitude du cœur et la même désolation ; mais le temps a fait une partie de son office, la seule qu'il pouvait remplir à l'égard de telles âmes : il les a éloignées du vendredi saint, et il les a rapprochées du matin de Pâques.

Le cœur de Marie est immense comme le bassin des grandes eaux, et la main du Tout-Puissant l'a rempli d'une douleur si intense et si amère, que, partagée entre toutes les créatures vivantes, aucune n'en recevrait sa part sans mourir. Elle la supporte tout entière, et ne défaillit pas. Sa douceur et sa paix, dans cette amertume, sont aussi grandes que son courage. Toutes ces vertus, qui étonnent les anges mêmes, reposent sur un fondement inébranlable : l'adoration de la volonté de Dieu. Depuis l'instant de sa conception immaculée, la plus parfaite des créatures a su qu'elle appartient entièrement à son Créateur ; elle s'est livrée à lui si pleinement, si véritablement, sans aucune réserve, qu'elle adora et accepta la volonté de Dieu, le jour terrible du vendredi saint, avec la même paix, avec le même amour qu'elle l'avait fait au moment de l'Incarnation et de la naissance du Sauveur. Dieu peut l'élever jusqu'au ciel, et l'humilier jusqu'au fond de l'abîme ; il peut remplir son cœur de délices inconnues aux habitants de la céleste Jérusalem, ou d'une désolation plus grande que celle des démons : elle demeure toujours également la servante de Dieu, toujours disposée à faire ou à souffrir selon la volonté, le bon plaisir de son

Créateur[1]... Sa foi, son espérance, sa charité se seraient purifiées au contact de tant de douleur, unie à une soumission aussi parfaite, s'il eût été possible que quelque chose, dans le cœur immaculé, ait pu devenir plus pur. En tout cas, ces vertus, qui l'unissent à Jésus plus étroitement que l'amour maternel, grandissent et se fortifient à chaque instant d'une manière si merveilleuse, que les anges mêmes ne sauraient l'expliquer. Dieu aime à remplir de sa grâce les âmes qu'il a lui-même agrandies par la douleur; et il s'agit de Marie, de la Mère de Dieu, de la Mère des douleurs ! Sa science des Écritures est plus vaste et plus éclairée qu'il n'est possible de le dire; son intelligence des mystères divins touche presque aux limites de la vision céleste. Cette nuit, elle le sait, doit s'illuminer pour elle de la pure lumière de Dieu; elle doit être la nuit de son illumination et de ses délices[2]. Sa douleur n'a rien perdu de sa force et de son amertume; sa nuit, rien de ses ténèbres; cependant, je ne sais quelle aurore de résurrection perce déjà les ombres, et la met dans l'attente certaine de ce qui va arriver. Mais cette attente même a quelque chose de douloureux et de consumant.

La nuit n'est pas seulement pleine d'obscurités; ces obscurités elles-mêmes se remplissent de vains fantômes. Les chemins suivis dans les ténèbres sont indécis; on heurte à chaque instant, et l'on ignore si le fossé qui borde la route n'est pas un précipice. Les objets réels prennent des formes étranges et des proportions fantastiques et gigantesques. Je ne sais quel effroi, vague

[1] Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum (Cant. Virg.).

[2] Et nox illuminatio mea in deliciis meis (Ps. CXXXVIII, 15).

comme tout le reste, pénètre l'âme. Quelqu'élevé que soit le cœur de Madeleine, quelque occupée que soit son âme de la pensée du bien suprême qu'elle a perdu, et quoiqu'il soit vrai que l'amour chasse la crainte, elle n'échappe pas entièrement aux impressions d'une marche dans la nuit. Que dis-je?... Souvenons-nous qu'elle marche sur la voie douloureuse, qu'elle monte au Calvaire, et nous devinerons quelles impressions reçoit son cœur dans ce voyage nocturne. C'est un souvenir très précis et très net des scènes dont elle a été le témoin la veille, avec l'incertitude du lieu. N'est-ce pas ici que Jésus est tombé la face contre terre?... N'est-ce point à cet autre endroit qu'elle a vu hier les taches adorables de son sang?... Elle craint, en marchant, de fouler le précieux sang... et cependant il faut se hâter. La croix se dresse encore au sommet du Calvaire; au milieu des ombres de la nuit, elle paraît se prolonger indéfiniment dans l'espace. Elle est effrayante à voir, non plus seulement à cause des souvenirs cruels et si récents que sa présence évoque, ou parce qu'elle est veuve du fruit de vie qu'elle a porté sur ses bras, mais à cause de la grandeur incertaine et demesurée que lui donnent les ténèbres.

Le sépulcre est solitaire; un silence funèbre l'environne ainsi qu'un second rempart. Quel secret espoir fait battre votre cœur en approchant de ce lieu du repos victorieux de votre Bien-Aimé? Quelle grâce intime et profonde vous avertit d'affermir votre foi et votre courage, de faire vos vertus plus grandes que vos déceptions et vos douleurs?

Le tombeau demeure silencieux et garde son secret divin; la nuit ne l'illumine pas des splendeurs de la présence de Jésus. Toute à sa douleur, Madeleine peut se rendre compte, cependant, que toutes choses sont

demeurées dans l'état où elles avaient été laissées la veille ; ensuite, elle s'asseoit contre la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre, et elle pleure. Son âme est plongée en des ténèbres plus sombres et plus épaisses que celles qui couvrent le Calvaire ; le silence de Jésus est plus profond encore dans son cœur qu'il ne l'est dans le monument de la croix. La croix, sans Jésus, vue à travers des larmes, dans les ténèbres et les incertitudes de l'avenir, semble projeter sur tout son être une ombre pleine de menaces.

Cependant sa compagne lui rappelle qu'il est temps de s'arracher à cette amère contemplation du sépulcre et de la croix. Elle adore ; elle se lève, et, avec un déchirement de cœur égal à celui de la veille, elle redescend la pente du Calvaire. Elle a cherché dans la nuit le Bien-Aimé de son âme ; elle l'a cherché et ne l'a point trouvé[1]. De retour dans la maison désolée, Madeleine rend compte à la très sainte Vierge de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle a vu. Un regard de Marie, où se fond en un seul rayon l'immensité de la douleur et de l'amour d'une mère, est la récompense de Madeleine. Elle se sent fortifiée, et je ne sais quelle aurore de consolation pénètre son âme. Ce qu'elle a cherché vainement sur le Calvaire, elle le trouve, dans une certaine mesure, auprès de Marie.

Lorsqu'il a plu au Seigneur de nous priver de la douceur sensible de sa présence, après nous être humiliés de l'avoir mérité, nous devons nous mettre avec courage à la recherche du bien que nous avons perdu. Il faut persévérer dans cette recherche, sans nous lasser jamais. Nos tentatives auront beau être infructueuses et nos efforts sans résultat, non seulement il faut les renou-

[1] Quæsivi illum, et non inveni (Cant. III, 2).

veler avec une énergie et un désir croissants, mais il faut les multiplier. La charité de Jésus nous y invite; elle nous presse même de le faire[1]. Mais, après chaque tentative, il faut revenir à Marie, reprendre auprès d'elle nos forces, retremper à ses pieds notre espérance ; autrement, il serait impossible de poursuivre longtemps notre recherche et de persévérer dans nos efforts. Sans doute, notre âme n'éprouvera jamais une désolation comparable à celle de Madeleine ; notre cœur n'est ni aussi généreux que le sien, ni aussi aimant ; mais, précisément pour cela, nous avons plus qu'elle besoin, dans notre extrême faiblesse, de l'indulgence, des consolations, des encouragements, du sourire compatissant de notre Mère.

MÉDITATION VII.

MARIE APAISE LA DOULEUR DE L'AME PRIVÉE DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS, ET FORTIFIE SA CHARITÉ.

> O nuit heureuse, qui a seule mérité de connaître l'heure et l'instant où le Christ ressuscite des morts !



ADORONS Jésus dans le sépulcre. Il dort son sommeil de mort ; mais son cœur veille[2]. Il veille sur tout ce qui est, mais principalement sur les siens. Le cœur de Jésus qui veille en ce moment, c'est sa nature divine, c'est le Verbe rempli d'amour ; car son âme sainte est encore aux enfers, et

[1] Caritas enim Christi urget nos (II Cor. V, 14).
[2] Ego dormio, et cor meum vigilat (Cant. V, 2).

son cœur de chair, après avoir cessé de battre, a été ouvert[1] d'un coup de lance. La divinité ne dort point ; car il est écrit : « Voici qu'il ne dormira pas et ne sommeillera point celui qui garde Israël[2]. » Sa grâce opère avec un amour inexprimable, avec une sollicitude digne de cet amour, dans les âmes qui habitent l'humble maison de Jean ; car, entre tous les siens, c'est surtout sur les habitants de cette maison que son cœur veille. Cependant, l'action et les effets de la grâce, dans les deux âmes qu'il aime le plus, sa Mère et Marie-Madeleine, ne se ressemblent pas, bien qu'ils soient merveilleux dans l'une et dans l'autre.

Marie-Madeleine est l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis des mains du Créateur ; l'élévation, le courage, la tendresse qui la distinguent, trouvent difficilement, parmi les autres femmes, un terme de comparaison. Les grâces qui l'ornent ont été choisies entre les plus précieuses par la main amie de Jésus ; néanmoins, elle ne saurait ressembler à Marie. Elle se ressent, comme nous tous, du désordre qu'a laissé en tous ses enfants le péché du premier père. Le cœur qu'elle porte à Dieu n'est pas un cœur immaculé, ni même défaillant de la seule faiblesse universelle ; il a fallu que ses fautes personnelles fussent lavées dans le sang de l'Agneau et dans les larmes de la pénitence. La douleur est destinée, suivant le dessein de Dieu, à détruire et à édifier, à planter et à arracher, à tuer et à vivifier ; mais Marie n'a rien qui doive être détruit ou arraché, parce qu'il n'y a jamais eu en elle rien d'imparfait. En Madeleine, la douleur doit guérir, corriger

[1] Lancea latus ejus aperuit (JOAN. XIX, 34).

[2] Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel (Ps. CXX, 4).

et fortifier ; elle doit anéantir les imperfections qui pourraient exister encore, avec les derniers vestiges du passé. Elle doit achever cette mort bienheureuse et nécessaire, qui permet de cacher entièrement notre vie avec Jésus-Christ en Dieu, ou plutôt qui permet à l'âme, enfin victorieuse dans le combat de l'esprit contre la chair, de s'écrier, brûlante de reconnaissance et d'amour: « Je vis, mais non plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi[1]. » Marie souffre avec Jésus pour être avec lui victime des péchés du monde. Madeleine souffre surtout d'être, par ses péchés, cause que le sang de Jésus coule uni aux larmes de sa Mère. Du reste, la beauté, la noblesse de sa nature n'est que matière de sacrifices plus méritoires, parce qu'ils sont plus douloureux et plus difficiles.

Les déchirements et la désolation ont agrandi son cœur et développé toutes ses vertus; car, elle aussi, quoique avec un calme extérieur et une paix moins visibles, elle aussi aime et adore de toutes ses forces, la volonté sainte de Dieu; mais aucune de ses vertus n'est à l'abri de la tentation. La pensée que ses péchés ont été les véritables bourreaux de Jésus, lui cause des déchirements qui ne peuvent exister en Marie, et que personne, peut-être, n'a éprouvés à ce degré; et cette pensée cruelle lui est toujours présente. Dans notre état déchu, le souvenir d'une parole, même divine, se grave en notre âme moins vivement que la mémoire d'un fait saisissant qui a impressionné tout notre être. Les opérations de notre esprit sont successives. Madeleine, à cet égard, est dans les mêmes

[1] Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo (COLOSS. III, 3). — Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus (GAL. II, 20).

conditions que nous. La douleur et la contrition remplissent son âme tout entière : elles n'en excluent pas la foi et l'espérance ; mais elles ne lui en laissent que peu le sentiment. L'image de Jésus crucifié et mort pour son amour, toujours présente à son cœur, l'occupe si puissamment, qu'elle ne pense plus à autre chose. Le revoir encore une fois, lui offrir le triste hommage de son adoration et des œuvres de sa charité, voilà ce qui remplit son âme. Elle soupire avec tant d'ardeur après cette amère consolation, qu'elle ne songe pas aux promesses de résurrection et de vie glorieuse qu'elle a entendues, et auxquelles elle croit d'une foi parfaite. Du reste, dans l'excès de sa désolation, les souvenirs qui ne sont point ceux du Calvaire, sont confus et comme aperçus dans un lointain vague ; son trouble ne lui permet pas de s'appliquer à comprendre ; son attente, un peu fiévreuse, ne lui laisse ni le temps, ni la possibilité de réfléchir.

Marie voit avec une extrême indulgence ces excès de la charité de Madeleine ; elle se contente de fortifier sa fille chérie par son exemple et par ses prières. Elle lui donne l'exemple d'un état d'âme plus élevé, et elle se tait, laissant les événements se produire selon leur ordre providentiel. Il ne lui en coûte pas : elle sait que Dieu seul est sage, comme Dieu seul est bon.

O Jésus, si aimé et si digne de l'être, ayez pitié de moi ! Élevez vers vous seul, par votre grâce toute-puissante, le regard de mon âme ! Qu'il se tourne, comme celui de Madeleine, par la contrition, vers le passé et vers le Calvaire ! Ou, qu'à l'exemple de Marie, les lumières de la foi et les ardeurs de la charité m'obligent à contempler et à saluer de loin votre beauté immortelle et glorieuse ! Ce n'est pas à moi de choisir : faites vous-même ce qui convient le mieux pour votre gloire,

suivant les dispositions de votre serviteur et les œuvres que vous voulez de lui. Mais, de quelque manière que ce soit, faites, ô mon Dieu, qu'à partir d'aujourd'hui vous soyez mon unique, mon tout, pour le temps et pour l'éternité. Que mes péchés et mes imperfections ne vous détournent pas de moi ! Je sais que vous pouvez mettre en mon âme les dispositions qui me manquent, et que vous pouvez corriger mes erreurs et mes fautes comme il vous plaira. O Jésus, par la beauté sublime du cœur très pur de Marie, par la beauté merveilleuse du cœur très aimant de Madeleine, par la charité qui vous a fait mourir pour moi sur le Calvaire, ne refusez pas d'exaucer la prière que je vous adresse, ô vous qui avez pardonné à Madeleine, exaucé le bon larron et déposé l'espérance au fond de mon cœur[1] !

MÉDITATION VIII.

MALGRÉ L'ABSENCE DE JÉSUS, L'AME CHARITABLE NE DOUTE PAS DE SON AMOUR, ET PERSÉVÈRE DANS LES DÉSIRS QUI LA PORTENT VERS LUI.

Le premier jour après le sabbat, Marie-Madeleine vint au monument, tandis qu'il était encore nuit.


Les voies de Dieu sont insondables en toute chose, mais surtout dans la conduite des âmes : elles défient toute sagesse et toute prévision. Cependant, celles qui étonnent le

[1] Qui Mariam absolvisti, et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti.

plus notre pauvre intelligence n'ont pas besoin d'être justifiées. Non seulement, avec l'épreuve, Dieu donne le secours de manière que nous puissions aisément la supporter[1], mais la perfection des âmes et la gloire qu'il tire des vertus pratiquées, sont, à la fin, leur justification éclatante. Adorons cette sagesse pleine de bonté pour nous, en nous souvenant qu'à son égard le silence est aussi une louange.

Aussitôt que cela est possible, c'est-à-dire dès que l'heure est assez avancée pour espérer qu'elle devancera à peine l'aube matinale, Madeleine sort avec les deux autres Marie, pour revenir au Calvaire. L'ombre de la nuit plane encore sur la cité réprouvée ; les rues de Jérusalem sont entièrement désertes. Ces deux circonstances permettent à Madeleine de se laisser aller à l'impétuosité de sa nature, à l'entraînement des saints désirs qui la consument. Plus jeune et plus aimante que ses compagnes, elle se met à courir de toutes ses forces pour arriver plus tôt auprès de son Dieu. Il y a des moments où l'amour qui se réduirait à n'agir que selon les règles de la prudence vulgaire, prouverait qu'il est languissant. Madeleine eut bientôt laissé loin derrière elle Marie Jacobée et Salomée. Tandis qu'elle court ainsi comme une insensée, cette folle de l'amour divin, son cœur dit à Jésus :

« Comme soupire le cerf après l'eau des fontaines, mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! Mon âme a soif de son Dieu, le Dieu fort et vivant ; car, au fond de la tombe, vous vivez, ô Jésus, et vous donnez la vie. Accablé par la malice de vos ennemis et sous les coups des bourreaux, vous demeurez si fort, que vous jugez et que

[1] Sed faciet cum tentatione proventum ut possitis sustinere (I Cor. X, 3).

vous condamnez ceux à qui vous voulez bien permettre de vous accabler. O beauté ancienne, à qui s'est ajoutée la beauté nouvelle de la Rédemption, quand viendrai-je, quand paraîtrai-je devant votre face, ô mon Dieu? Vous le savez, car vos yeux, même fermés par la froide main de la mort, voient toutes choses, et vos oreilles entendent même la préparation du cœur. Les larmes étaient devenues jour et nuit l'unique pain de mon âme, tandis que mes ennemis, qui sont les vôtres, me répétaient à chaque instant du jour : « Où est donc ton Dieu[1]? »

« Vos mystères les plus profonds, mystères de sainteté et d'amour, et tous les flots de votre justice, qui est votre douceur et votre bonté même, sont passés sur moi; mais, sur les ailes de la prière, mon âme demeurait à vos pieds, prosternée. Je vous disais : Pourquoi m'avez-vous oubliée, ô vous qui n'oubliez pas le dernier des êtres que vous avez créés? Pourquoi marché-je triste, tandis que l'ennemi m'accable de ses tentations? Ne l'entendiez-vous pas? Tandis que la douleur froissait, brisait mes os, il répétait avec les ricanements de l'insulte : « Où donc est ton Dieu? » Espère, ô mon âme, espère en Dieu; car tu le loueras encore, celui qui est ton Sauveur et ton Dieu[2]. »

Les sentiments qui remplissent son cœur excitent la sainte à hâter encore le pas qui la conduit au sépulcre

[1] Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, sic desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum; quando veniam et apparebo ante faciem Dei (Ps. XLI, 2, 3)?

[2] Omnia excelsa tua et fluctus tui super me transierunt. Apud me oratio Deo vitæ meæ. Quare oblitus es mei, et quare contristatus incedo dum affligit me inimicus. Dum confringuntur ossa mea exprobaverunt inimici mei, dum dicunt per singulos dies : Ubi est Deus tuus? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultus mei et Deus meus (Ps. XLI, 8, 10, etc.).

du Seigneur; elle arrive au Calvaire avant que les premières clartés du jour aient rougi la crête des montagnes chauves de la Judée.

O Madeleine, pendant deux nuits vous avez cherché celui que votre cœur aime; vous l'avez cherché, et vous ne l'avez point trouvé! Vous avez dit : « Je me lèverai de mon lit de douleur, et je parcourrai la ville. Dans les rues, sur les places publiques, je chercherai celui que mon cœur aime. » Vous l'avez cherché, et vous ne l'avez point trouvé!

Vous voilà aux portes de la ville. Vous parlez aux gardiens de la cité : « N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime? » Ils l'avaient vu, sans doute, trois jours auparavant. Mais vous n'attendez point leur réponse, tant votre recherche est ardente, empressée. Le trouverez-vous, maintenant que vous les avez un peu dépassés? Le trouverez-vous celui que votre cœur aime[1]? Ah! si cette espérance avait défailli en vous à ce moment, que seriez-vous devenue? Mais, au moment de Dieu, vous pourrez souffrir ce qui plaira à sa Majesté divine, et la glorifier.

[1] In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea. quæsivi illum, et non inveni. Surgam et circuibo civitatem; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi et non inveni. Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea vidistis? Paululum cum pertransissem illos... (CANT. III, 1, 2, 3).

MÉDITATION IX.

LA CONTRITION ET L'HUMILITÉ VENANT EN AIDE A LA CHARITÉ, L'AME PRIVÉE DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS SE TROUVE ASSEZ FORTE POUR SUPPORTER SON ÉPREUVE JUSQU'AU BOUT.

Elle vit que la pierre du sépulcre avait été ôtée.

Le Calvaire et Jérusalem sont encore ensevelis sous les ombres de la nuit, quand Marie-Madeleine arrive auprès du sépulcre ; mais, sur les sommets élevés, commencent à se montrer de légères vapeurs, rougies par les premiers frissonnements de l'aube. Elle jette un long regard sur la croix. Son âme, à défaut de ses yeux, la voit rouge, elle aussi, non de lumière, mais de sang. La croix ! Elle ne peut la voir sans éprouver chaque fois la même impression. La croix sans Jésus l'effraie autant qu'elle l'a broyée tandis qu'elle portait suspendu à ses branches le doux fruit de Rédemption et de vie.

Les impressions amères et cruelles du vendredi saint se réveillent toutes ensemble dans l'âme de Madeleine ; elle les ressent peut-être aussi vivement, aussi douloureusement que l'avant-veille. Cependant, un souvenir domine tous les autres, et s'impose à son âme avec une insistance, une puissance étranges. C'est celui de l'abandon et de l'oubli où Jésus n'a pas cessé de la laisser, tandis qu'il éteignait sous ses yeux tous les rayons de sa divinité, tous les charmes, toute la gloire de son humanité, enfonçant tout le divin et l'humain sous une

nuée sombre d'insultes et d'outrages, d'humiliations et de douleurs, dans l'ignominie d'un supplice réservé aux criminels, dans les affres de l'agonie, dans la lividité de la mort, dans la nuit du tombeau. Cette pensée si particulièrement cruelle la pénètre, semblable à un glaive d'acier froid et aigu ; et il trouve à déchirer de nouveau dans ce cœur où il semblait qu'il n'y avait plus la place d'une nouvelle blessure[1].

Elle quitte la croix pour s'approcher du sépulcre. Son cœur bat avec violence, comme à l'approche d'un bien longuement et ardemment désiré, mais dont la possession n'est pas encore certaine. Elle n'a pas songé aux obstacles qui s'élèvent entre elle et le corps inanimé de Jésus ; elle les avait vus, cependant. Elle ne s'est pas demandé, comme les autres saintes femmes : « Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du monument? » L'amour ne pense qu'à ce qu'il aime ; du reste, il compte sur lui-même, et se sent capable de folies sublimes. Il violera sans crainte les règles de la prudence commune, et il se justifiera par des actes dont l'élévation tiendra du miracle.

Lorsqu'apparaît à son regard le sépulcre vide, la pierre qui le fermait renversée, le sceau violé, le Calvaire entièrement désert et sans gardes, je ne sais quel bouleversement se produit en tout son être. Sa pensée n'est pas à la résurrection. Tout son désir, tout son rêve, est de revoir le corps ensanglanté de Jésus, ce corps glacé par la mort, et de lui rendre le devoir pieux d'un ensevelissement digne de lui, digne aussi de la reconnaissance et de l'amour de Madeleine. Tout ce qu'elle a fait se rapportait à cette pensée ; elle n'est

[1] Super quo percutiam vos ultra... a planta pedis usque ad verticem capitis, non est in eo sanitas (Is. I, 5, 6).

préparée qu'à sa réalisation !... Elle est habituée depuis le soir du jeudi aux surprises et aux déceptions. Hélas ! toutes ont eu le même caractère : Jésus s'éloignait d'elle ; Jésus la délaissait ; Jésus paraissait dédaigner, mépriser son amour. Elle vivait maintenant d'une pensée unique, d'une seule espérance : voir encore Jésus mort, et prodiguer à son corps inanimé encore une onction semblable à celles qu'elle lui avait offertes vivant. Cet espoir, qui était l'âme de son âme, est déçu à son tour ; après tout le reste, son corps même lui est ravi ! Il n'est plus là ; le désordre du sépulcre le lui dit assez en arrivant ; un regard suffit pour achever de l'en convaincre !...

Dieu l'a conduite au terme de la douleur que le cœur humain peut éprouver sur la terre. Il venait de distiller, dans la coupe qu'elle devait boire, la dernière et la plus amère goutte du fiel que l'amour infini lui préparait depuis l'éternité. Un séraphin pourrait à peine raconter ce qu'elle souffre alors. Il ne lui reste plus rien de Jésus. Qu'elle puisse vivre encore, après ce coup de foudre qui l'a percée au centre même de l'âme, c'est sans doute un miracle de la droite de Dieu.

Cependant elle ne se plaint pas ; elle ne tombe pas à terre. A son insu, le souvenir amer qui s'était imposé à elle avec tant de force, en présence de la croix, l'a préparée à cette dernière épreuve. Elle adore l'ordre de Dieu ; elle se souvient de ses péchés, et sa contrition atteint alors à des hauteurs que seul le pur amour de la Vierge immaculée a dépassées. Elle se souvient que, par ses péchés, ce n'est pas seulement son âme et son cœur qu'elle avait ravis à Dieu, mais son corps même. Elle trouve juste et miséricordieux tout ensemble que cette expiation lui soit imposée, qu'elle ait à souffrir l'entière privation de son Dieu, de la divinité, de l'âme, du cœur ami de Jésus, enfin de son corps. Cette pensée

porte le dernier coup à sa nature, et cependant elle communique à son âme une force merveilleuse.

MÉDITATION X.

C'EST PAR UN EXCÈS DE MISÉRICORDE QUE DIEU ACCABLE SOUS L'EXCÈS DES DOULEURS LES AMES QUI LUI SONT LE PLUS CHÈRES : CELLES-CI EN DEMEURENT VICTORIEUSES PAR LA CONTRITION ET PAR UN AMOUR QUI NE SAIT PLUS QU'ADORER LA VOLONTÉ DIVINE.

Elle vit que la pierre du sépulcre avait été ôtée.



LA passion de Jésus-Christ est achevée lorsqu'il a rendu le dernier soupir ; mais c'est alors que la douleur de sa Mère devient le plus intense. Recevant sur ses genoux le corps inanimé du Sauveur afin de le préparer pour la sépulture, toute la passion de Jésus, dont elle contemple les stigmates, se renouvelle dans son âme. Enfin, la pierre roulée à l'entrée du sépulcre met le comble et le sceau à sa désolation. Marie a bu la dernière et la plus amère goutte de son calice.

Au moment où la visite de Jésus ressuscité termine, dans le sourire extatique d'une béatitude céleste, le dernier sanglot du cœur brisé de Marie, Madeleine trouve le sépulcre vide et atteint à son tour le sommet le plus élevé de la douleur. C'est ainsi qu'après avoir été souf-ferte par Jésus-Christ tout entière, sa passion rédemptrice se perpétue, et que les saints accomplissent, en leur cœur ou en leur chair, ce qui manque aux souf-

frances du Christ, pour son corps mystique, qui est l'Église[1].

A qui comparer Madeleine en ce moment? A quoi assimiler l'état de son âme? Le brisement de son cœur est sans bornes comme la mer. Qui pourrait remédier à ses maux[2]? Rien de ce qui peut être souffert à cause des créatures ne saurait entrer en comparaison avec ce qui peut-être souffert à cause de Dieu ; mais, parmi les cœurs qui ont souffert des maux semblables, excepté le cœur immaculé de la Mère des douleurs, y en a-t-il un autre capable de souffrir autant que celui de Madeleine, un autre qui ait souffert au milieu d'un tel ensemble d'évènements, se terminant d'une manière aussi cruelle et aussi imprévue?

Les douleurs du Calvaire avaient été amères, mais elles n'avaient pas ce caractère de privation absolue et, semble-t-il, irrémédiable ; surtout, Madeleine n'y avait pas été aussi seule, aussi dépourvue de tout appui. Il est vrai, Jésus n'avait paru prêter aucune attention à sa présence, à ses larmes, à son amour, au brisement de son cœur, et il n'avait eu cette indifférence que pour elle seule ; mais il lui paraissait si juste de souffrir avec Jésus, qu'elle se reprochait de sentir ce qu'elle souffrait encore de son Jésus. Elle était, d'ailleurs, près de lui, plus près que personne après Marie; elle pouvait contempler la beauté du cœur de la sainte Victime au moment même où, pour l'amour d'elle, elle s'immolait à la justice de son Père. Elle buvait ainsi à longs traits à la source même de la douleur et de

[1] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia (Coloss. I, 24).

[2] Cui comparabo te, vel cui assimilabo te?... Magna est velut mare contritio tua. Quis medebitur tui (Thren. II, 13)?

l'amour, qui est le cœur de Jésus crucifié. Au pied de la croix, enfin, elle était auprès de Marie ; et, quelles que soient les apparences, l'âme, auprès de Marie, n'est jamais loin des bénignes influences de Jésus. Après l'ensevelissement, et dans la solitude désolée de la maison de Jean, Marie, lui restait encore, avec la pensée de revoir le sépulcre et le corps immolé de Jésus.

Maintenant, tout ce qui l'avait soutenue jusqu'ici a disparu ; l'espérance même s'est enfuie avec le trésor sacré que le sépulcre n'a pas su garder. Il ne lui reste plus rien de Jésus, et Marie n'est plus là pour lui apprendre par son exemple à supporter ce dernier coup. Si le ciel et la terre se dépeuplaient à la fois, Madeleine ne sentirait pas l'abandon, la solitude de son âme, autant qu'elle les sent lorsqu'elle se voit seule devant le monument ouvert et vide. Et elle vit ! Elle vit après que tout motif de vivre a disparu ! Elle vit pour souffrir ; si toutefois il reste encore quelque place en elle pour de nouvelles douleurs. L'ignorance où elle est de ce qu'est devenu le saint corps de Jésus-Christ, l'incertitude de ce qu'il convient de faire, peuvent-elles ajouter quelque chose à son malheur ?

A ce moment, il ne semble pas que Madeleine puisse être accessible à une consolation, quelle qu'elle soit. Les pensées de la foi elles-mêmes lui sont inutiles. A-t-elle, d'ailleurs, la force de penser ? Trouverait-elle l'énergie de chercher un refuge dans les souvenirs des enseignements divins ? Jésus n'est plus là, et tout a disparu avec lui. C'est une sorte d'anéantissement qui a fondu sur elle, anéantissement de tout ce qui n'est pas capacité de souffrir. Dans cet abîme de ténèbres et de douleurs, deux choses seulement peuvent conserver son âme dans une soumission à la volonté divine plus grande que l'excès même de ses maux : encore, ces

deux choses, elle ne pourrait les aller chercher ; il faut qu'elles soient déjà habituellement en elle, qu'elles agissent en elle maintenant par la seule raison qu'elles y agissent toujours. Ce sont le souvenir de ses péchés. où son âme a toujours vu et verra à jamais la justification de la conduite de Dieu à son égard, et un amour véritablement plus fort que la mort, capable de survivre à l'espérance même, assez puissant pour l'entraîner encore, après la déception suprême, à la recherche ardente, incessante, unique, de l'objet aimé.

Plus tard, au moins au ciel, l'âme qui souffre verra que ce qui semble en Dieu une sorte de cruauté, n'est réellement de sa part qu'un excès de miséricorde et d'amour ; et ce qui l'a fait le plus souffrir ici-bas, deviendra là-haut la source d'une reconnaissance plus vive et plus remplie d'amour. Maintenant, quand la douleur approche des sommets où était celle de Madeleine, c'est assez que nous sachions nous souvenir que nous sommes des créatures pécheresses, et croire, sans le sentir, que tout ce que Dieu nous envoie, excepté le châtiment éternel, est l'effet d'une miséricorde que nous n'avons pas méritée. Heureuses les âmes qui peuvent et qui savent ajouter à cette adoration nécessaire un amour qui ne languit pas, qui ne se décourage pas, qui ne reste pas inactif !

MÉDITATION XI.

POUR LA PLEINE SANCTIFICATION DES AMES QUE DIEU AIME D'UN AMOUR PRIVILÉGIÉ, IL FAUT QUE L'EXCÈS DES DOULEURS PARAISSE EXCLURE TOUTE ESPÉRANCE, ET CEPENDANT NE DIMINUE POINT LEUR CHARITÉ.

Elle vit que la pierre du sépulcre avait été ôtée.



L'ÉPOUSE des saints Cantiques sent son cœur se fondre et son âme se liquéfier à la voix de son Bien-Aimé : c'est alors que celui qui la remplit de consolations, l'exhorte aux œuvres parfaites de la charité. Il lui demande de le mettre comme un sceau sur son cœur et sur ses bras. C'est comme une prière de Dieu à l'âme choisie, afin qu'elle ne vive que pour lui seul, qu'elle n'aime que lui, et ne recherche par toutes ses aspirations et ses œuvres que lui seul[1].

Mais celui qui attire et qui exhorte, sait aussi s'imposer et ravir de vive force. Il peut fondre un cœur et liquéfier une âme encore mieux dans l'excès de la douleur que dans l'excès de la consolation. Les feux de douleur consument et dévorent tout ce qui en nous est imparfait et naturel ; leur ardeur purifiante, après avoir dévoré la paille, fond l'or même, ainsi qu'une cire molle. Alors l'Époux n'exhorte point, ne demande rien ; mais

[1] Anima mea liquefacta est, ut locutus est (CANT. V, 6). — Pone me ut signaculum super brachium tuum (CANT. VIII, 6).

il s'imprime lui-même dans le cœur et sur les bras de sa bien-aimée. Il ne demande plus à l'âme de ne vivre que pour lui seul ; car il a fait ce qu'il fallait pour qu'elle ne puisse plus jamais vivre autrement.

O Madeleine, vous demandez au ciel et à la terre où est celui qui habitait le sépulcre ! Vous souffrez ce que nul ne souffrit jamais, parce qu'il s'est dérobé à vos regards. Vous donneriez votre vie pour le voir encore et l'adorer une dernière fois ! Et voici qu'au moment où vous le cherchez, il s'imprime lui-même comme un sceau divin sur votre cœur et sur vos bras ; il vous communique sa beauté de crucifié, et donne à votre amour le caractère que doit avoir l'amour offert à la Victime divine, à vos œuvres le caractère des œuvres d'une âme morte avec lui, avec lui crucifiée et immolée.

O Madeleine, bien des fois vous vous étiez sentie consumée du désir d'expier vos péchés ; mais lorsque, au Calvaire, vous contempliez quel prix ils ont coûté à votre Dieu, combien vos désirs s'étaient accrus ! Combien, aussi, vous auriez voulu, tandis que vous étiez avec Marie au pied de la croix, souffrir pour l'amour de Jésus quelque chose de semblable à ce que souffrait Jésus pour votre amour ! L'amour et la contrition, qui faisaient naître en votre cœur ces sentiments si parfaits, vous faisaient sentir, en même temps, que ces douleurs que vous ambitionniez pouvaient seules communiquer à votre âme quelque chose de la beauté que Dieu aime uniquement, la ressemblance avec Jésus crucifié.

Eh bien ! vous êtes exaucée ! Tout ce que votre cœur a secrètement demandé au Seigneur, vous est accordé. Souffrez donc ! Car cette douleur suprême, unie à celle de Jésus-Christ, achève l'expiation de vos fautes, met sur votre âme le sceau des élus, vous transforme à l'image de Jésus crucifié, vous ensevelit avec lui dans

la mort, pour vous faire ressusciter avec lui à la vie parfaite[1].

Le châtiment complet du péché est que le pécheur, qui a abandonné Dieu, soit abandonné de lui. Ce châtiment, vous savez combien il est cruel ; car, tandis que Jésus le souffrait pour vous, et en éprouvait une si extrême douleur qu'il jetait jusqu'au ciel ce cri d'angoisse suprême : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il vous associait à son abandonnement, en paraissant vous abandonner lui-même. Mais alors vous le voyiez, et vous étiez auprès de Marie. Or, le dernier châtiment des pécheurs est un châtiment sans miséricorde ; il porte avec lui un caractère dur comme l'enfer, et qui tue l'espérance. Il faut donc, pour que votre expiation soit complète, que la privation que vous souffrez porte avec elle ce caractère absolu, irrévocable, ce caractère qui tue jusqu'à l'espérance, ce dernier bien de l'homme ; mais qui, dans votre cœur, non seulement ne peut éteindre la charité, mais la fait briller, au contraire, d'une flamme plus pure et plus ardente.

C'est la douleur suprême, la douleur au delà de laquelle il n'y a plus de douleur. C'est le dernier coup porté à la nature par la main de Dieu, et il l'atteint jusqu'aux sources mêmes de toute imperfection, pour les tarir à jamais. C'est le baptême de la croix sanglante, qui complète le baptême sacramentel, et lui donne toute son efficacité.

O Madeleine, seule vous l'avez reçu, ce baptême, au lieu même, physiquement, où il faut que toute âme s'ensevelisse en esprit dans la mort avec Jésus-Christ

[1] Consepulti enim sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut quemadmodum Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom. VI, 4).

pour ressusciter ensuite avec lui à une vie nouvelle. Mais quelle étrange et merveilleuse ressemblance, ô sainte, entre l'état où l'excès de la douleur a jeté votre âme, et celui où la perfection de la béatitude établit pour jamais les âmes saintes en paradis ! Au ciel, la foi éteint son flambeau dans les splendeurs de la vision béatifique, l'espérance s'évanouit dans les joies de la possession du Bien suprême. Seul l'amour, l'amour transformé, subsiste et s'alimente éternellement de tout ce qui faisait l'objet de l'espérance et de la foi. Devant le sépulcre vide, votre foi semble s'écrouler dans l'écroulement de toute chose ; l'espérance paraît mourir dans une impossibilité qui s'impose avec évidence ; seule, la charité brûle solitairement, et semble remplir seule toutes les facultés de votre âme !

MÉDITATION XII.

DANS LE TROUBLE OU LA JETTE L'EXCÈS DE SES MAUX, L'AME VRAIMENT AMIE DE DIEU CHERCHE SON SECOURS DANS LES LUMIÈRES DE L'ÉGLISE.

> Elle courut aux disciples et leur dit : On a enlevé le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis.



ADELEINE ne peut ni se laisser abattre, ni s'absorber dans une douleur égoïste. Un amour comme celui qui embrase son cœur est une flamme qui dévore, et dont l'activité est excitée par les obstacles mêmes. L'excès de ses maux ne peut pas non plus lui faire oublier la très sainte

Vierge. Elle juge de la douleur qu'elle suppose réservée à Marie, par la sienne propre. Elle en a pitié ; elle ne peut se résigner à en être la messagère, si ce n'est après avoir tout fait pour la lui épargner. Mais, que faire? Et que peut-elle, elle faible femme? Ce qui arrive est peut-être la seule chose que son cœur n'ait pas prévue. Le bouleversement de ses idées, après l'écroulement des projets de sa charité, lui rend impossible la formation d'un nouveau dessein. Elle veut retrouver le corps sacré qui lui est ravi, le trouver à tout prix, et apporter à Marie la consolation, en même temps que l'affreuse nouvelle de la violation du sépulcre. Mais comment réaliser ce nouveau dessein, naissant à peine, et déjà cher à son cœur ardent et dévoué?

Peut-être les Apôtres savent-ils ce qu'elle ignore. Ils n'ont pas dû avoir besoin, comme de faibles femmes, d'attendre l'aurore pour aller au sépulcre. Leur amour et leur repentir ont dû les y conduire longtemps avant, et dès le milieu de la nuit. S'ils ont trouvé le sépulcre en cet état, assurément ils ne seront pas restés inactifs. Peut-être ont-ils repris déjà le corps de leur Maître à ceux qui ont tenté de l'enlever. Dans tous les cas, s'ils ne savent rien encore, ils pourront faire beaucoup plus qu'une pauvre femme; ils l'aideront efficacement à trouver l'objet unique de son amour et de la consolation qu'elle veut porter à Marie. Noble cœur, qui donnez si généreusement aux autres votre fidélité et votre générosité, votre humilité et votre amour!

Elle court aux Apôtres. La ville commence à se réveiller ; quelques ouvriers, quelques hommes du peuple se montrent çà et là dans la rue. Madeleine ne prend pas garde à leur présence; elle court de toutes ses forces. Peut-être ceux qui la voient passer ainsi à cette heure matinale, si belle, et si visiblement brisée

par la douleur, se disent-ils entre eux « : C'est une pauvre folle, échappée à sa riche famille ! » Et ils suivent d'un regard de compassion sa course, qu'ils croient insensée et sans but. En effet, les sentiments et les actes des amis de Dieu sont pure folie aux yeux des hommes. Ils la trouveraient plus étrange encore et plus folle si, lisant dans son cœur, ils pouvaient voir que la cause de tant de douleur et le but de cette course, si peu dans les usages d'une personne de son sexe et de son rang, sont l'ensevelissement du cadavre du supplicié du vendredi saint. Pour eux, ils ont oublié déjà la victime de leur rage ; ils ont commencé à l'oublier en prenant part aux joies de la fête de Pâques, et la sollicitude du pain quotidien achève maintenant de leur ôter ce souvenir. Leur intelligence est plus vide de Jésus que le sépulcre même. Du reste, le fait d'avoir pris part à un crime, à une injustice commune à tout le peuple, ne les a pas empêchés de dormir ; et, quant à la vengeance divine dans le temps et dans l'éternité, est-ce qu'on perd son temps, quand on est sage, à s'occuper de ces superstitions ?

Tout porte à croire que les Apôtres étaient réunis au cénacle. Madeleine le sait ; c'est là qu'elle jette tout à coup cette parole : « Ils ont enlevé le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis ! » C'est comme un coup de foudre pour eux. Bientôt, cependant, chez ceux au moins qui aiment davantage, chez Pierre et Jean, la stupeur fait place à d'autres sentiments. Ils se lèvent, et à leur tour courent de toutes leurs forces au sépulcre.

Ici, les réflexions se présentent en foule. Non seulement Dieu laisse toujours aux âmes, comme un phare perpétuellement lumineux au milieu de leurs épreuves et de leurs ténèbres, la parole et l'autorité de l'Église ; mais c'est lui-même qui leur inspire d'y recourir. Les

autres lumières, qu'il ne donne que pour un temps, laissent, au seuil même de l'Église, en disparaissant, les âmes qu'elles ont conduites. L'étoile ne cesse de briller pour les Mages que lorsqu'ils peuvent avoir le bénéfice de la parole sacrée, plus assurée[1] que toute vision ou révélation personnelle. L'Esprit qui les guide leur fait ajouter à cette parole infaillible une foi aussi entière qu'au miracle même de l'étoile. Le même Esprit guide Madeleine, et nous fait donner une seconde fois par elle la même leçon, toujours nécessaire.

Ne dirait-on pas, aussi, que le saint Évangéliste a prévu et réfuté d'avance toutes les folies que l'impiété devait à diverses époques débiter au sujet de la résurrection? Comme les Apôtres se montrent étrangers à toute idée d'enlever eux-mêmes le corps de Jésus-Christ! Comme Madeleine se montre éloignée de toute conduite de visionnaire! On regretterait, au contraire, de ne trouver, ni en elle, ni chez les Apôtres, un souvenir plus présent, une espérance plus vive, au sujet des promesses faites par le Seigneur touchant sa propre résurrection, s'il n'était facile d'expliquer ce fait, non seulement par le trouble où la douleur a jeté leurs âmes, mais aussi par le dessein de la Sagesse divine, qui a résolu de se servir du peu de foi des Apôtres au premier moment, pour donner plus de créance à leur témoignage postérieur, et assurer ainsi la foi de tous les siècles.

[1] Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, et lucifer oriatur in cordibus vestris (II Petr. I, 19).

MÉDITATION XIII.

SI DIEU NE PERMET PAS QUE L'ÉGLISE RÉPANDE UNE LUMIÈRE IMMÉDIATE SUR SON TROUBLE, L'AME AMIE DE DIEU N'EN EST POINT ÉBRANLÉE DANS SA CHARITÉ POUR LUI.

Pierre sortit donc avec l'autre disciple, et ils vinrent au monument. Ils couraient ensemble; mais l'autre disciple courut plus vite, et arriva avant Pierre au sépulcre. En s'inclinant, il vit la disposition des suaires; cependant il n'entra point. Pierre, qui le suivait, entra; il vit aussi la disposition des linges et le suaire qui avait été mis sur la tête de Jésus, non au milieu des autres linges, mais dans un autre endroit. L'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra à son tour. Il vit et crut. Les autres n'avaient pas encore compris les Écritures annonçant qu'il devait ressusciter des morts. Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.



ANS l'empressement de Madeleine à dire aux Apôtres l'état où elle a trouvé le saint sépulcre, il y a sans doute autre chose qu'un acte de foi à l'autorité de l'Église et l'espoir de trouver auprès des amis de Jésus un secours efficace, ou du moins un conseil éclairé. Peut-être la pensée que les Apôtres eux-mêmes ont, pendant la nuit, enlevé le corps du Seigneur s'est-elle glissée dans son esprit. Pourquoi ne l'auraient-ils pas tenté, même au péril de leur vie? Aurait-elle hésité à le faire, elle, si elle avait été un homme? L'espérance, qu'elle n'ose s'avouer, de trouver auprès d'eux l'unique objet de ses recherches,

a envahi son âme et, plus que tout le reste, hâté sa course. La conduite des apôtres la détrompe aussitôt.

C'est pour son cœur une nouvelle et cruelle déception. Mais, quelle déception pourrait abattre ou seulement alanguir la flamme de sa charité? Elle laisse cette espérance arracher, en s'envolant, encore un lambeau de son cœur déchiré, et retourne, à la suite des apôtres préférés de son Dieu, au sépulcre. Ils entrent, eux, dans le monument, Jean après Pierre; mais Madeleine n'entre point. Quelle révérence la retient? Quel respect des privilèges du sacerdoce et de l'apostolat? Quel sentiment de ses péchés, ou peut-être quelle respectueuse soumission à la volonté de son Jésus, qui paraissait, depuis le vendredi saint, la vouloir retenir loin de lui, ne lui permettent pas d'entrer dans ce lieu saint et redoutable, et pourtant si aimé? Mais l'amour à qui sa condition ne permet point de franchir le seuil du saint des saints, est-il inférieur à l'amour qui monte jusqu'à l'autel même? Le cœur qui reçoit des mains du prêtre la Victime immolée est-il moins saint que les mains qui la lui donnent? Sans entrer, Madeleine se rend compte aussi exactement que les Apôtres de l'état où se trouve le sépulcre désert.

Chose étrange! Jean seul comprend, à la vue des suaires et à leur disposition, que le Seigneur est ressuscité. Il est convenable, sans doute, que celui qui, pendant la Cène, a reposé sur le cœur de Jésus, y ait puisé une intelligence plus élevée et plus prompte des mystères sacrés; cependant, l'ardeur de sa charité, qui l'a fait arriver le premier au monument, et surtout l'humilité, le respect de la hiérarchie, qui l'a retenu à la porte du sépulcre jusqu'à ce que Pierre fût entré, ont dû merveilleusement préparer son âme à la grâce qui lui est accordée. Dieu ne se dément pas; il a un

besoin, digne de lui-même, d'élever ceux qui s'abaissent. Ces humbles, d'ailleurs, sont les cœurs vraiment purs, à qui la vision de Dieu est assurée. Cependant, le disciple bien-aimé ne dit rien de cette foi qui s'impose avec tant d'autorité à son âme. Il sent que les âmes ne peuvent recevoir certaines lumières que de Dieu seul, et que la créature parle en vain aux cœurs à qui Dieu ne parle pas encore.

Pierre est étonné de l'état où il voit le tombeau, et de l'arrangement des suaires. Aucune trace de violence, ou même de précipitation. Au contraire, tout paraît l'œuvre d'une volonté qui n'a rien à craindre, ni de la force, ni du temps, ni de l'imprévu. Le corps sacré de Jésus n'a pas été ravi, c'est évident pour lui comme pour le disciple bien-aimé; cependant la pensée de la Résurrection ne lui vient pas. Peut-être, son âme se ressent encore du reniement dont il s'est rendu coupable; peut-être, malgré ses larmes, n'a-t-il pas encore reconquis au degré nécessaire la pureté, unique lumière où l'âme peut découvrir ici-bas les secrets divins; peut-être, malgré le regard de Jésus et l'assurance du pardon, son cœur n'a pas encore retrouvé assez de paix pour se rappeler distinctement, et pour comprendre suivant leur sens véritable les assurances que le Seigneur lui a données une fois au sujet de la Résurrection.

Quant à Madeleine, elle a vu tout ce que les deux apôtres constatent dans le sépulcre; mais l'excès de son amour et de ses douleurs ne lui permet pas de comprendre. La dernière déception, qui vient s'ajouter à tant de maux et à tant de déceptions, la laisse sans lumière et sans pensée. Elle sait que le corps divin qu'elle veut ensevelir et adorer n'est plus là; et l'espérance de le retrouver avec le secours des apôtres, après l'avoir un instant soutenue, vient de disparaître sans

retour. Inexplicable dans l'hypothèse d'un enlèvement, le fait de la disposition des suaires, du soin avec lequel celui de la tête est plié à part, devient un mystère de plus. Les ténèbres de son esprit s'épaississent par le moyen même qu'elle a employé pour trouver un peu de lumière. Le sentiment de son délaissement s'accroît par les actes mêmes qu'elle a accomplis pour le faire cesser. Les apôtres s'en retournent, emportant silencieusement, l'un le secret de sa foi et de sa consolation, l'autre celui de son étonnement et de son trouble. Ils s'en vont sans dire une seule parole à l'humble femme, brisée de douleur, qui les a avertis et qui a fait fonds sur leurs lumières et sur leur dévouement. Mais leur éloignement et leur silence peuvent-ils ajouter quelque chose à l'épreuve de Madeleine?

Votre cœur, ô chère sainte, est si plein de Jésus ; il est si vrai que Jésus est le tout de votre âme, que les créatures et leur conduite à votre égard, ne peuvent ni vous consoler, ni vous désoler. Auprès d'elles, vous ne cherchez que Jésus. Ce que vous leur demandez uniquement, c'est de vous montrer où repose votre Bien-Aimé. Les créatures vous consoleraient, si elles pouvaient vous donner la certitude que vous retrouverez bientôt celui que votre cœur chérit ; elles ajouteraient à votre désolation, si elles pouvaient vous persuader que vous cherchez en vain celui qui a dit « : Cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte de mon cœur, et il sera ouvert pour vous[1]. » Mais les croiriez-vous, si elles essayaient de vous convaincre sur ce point? Vous demandez au ciel et à la terre Jésus seul. Que dis-je? C'est son corps inanimé que vous cherchez sur la terre avec tant d'ardeur et tant d'angoisses. Ce corps sans

[1] Quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis (MATT. VII, 7).

vie vous est plus cher que le ciel même et toutes ses consolations. Votre amour ne saurait se distraire un moment de celui dont la pensée remplit votre intelligence; toute la beauté de ce qui n'est point lui ne saurait retarder un instant le zèle de votre recherche, ni en adoucir l'angoisse. Vous n'aviez demandé aux apôtres ni une consolation, ni un encouragement, mais le corps de Jésus. Ils ne peuvent pas vous le faire retrouver! Que vous importe, alors, qu'ils s'en aillent ou qu'ils restent? Que vous importe ce qu'ils pourraient dire et ce qu'ils taisent!

Quelle salutaire leçon nous donne votre conduite! Malheur, en effet, à l'âme que Dieu éprouve, et qui cherche dans les créatures une distraction à sa douleur! Malheur, surtout, à l'âme que Dieu prive de la grâce de la dévotion sensible, où à qui il fait sentir, comme à son divin Fils en croix, les rigueurs de l'abandonnement et le poids redoutable de la justice, et qui s'efforce de trouver, auprès des créatures et dans leurs paroles, la consolation de l'absence et du silence de Dieu! Elle a montré que, loin d'aimer Dieu plus que toute chose, elle n'aime qu'elle-même; et celui qui aime son âme et sa vie en ce monde, les perdra. Il faut s'abandonner soi-même, perdre et dédaigner tout souci de soi-même, pour Dieu et son Évangile, afin de vivre éternellement[1].

Votre charité, ô Madeleine! est véritable, et si ardente, que la pensée qu'il soit possible de se consoler de l'absence de Jésus ou de se décourager à cause de ses rigueurs, ne vous vient même pas. Ah! votre Dieu peut

[1] Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam (JOAN. XII, 25). Qui autem perdiderit animam suam propter me et Evangelium salvam faciet eam (MARC. VIII, 35).

encore vous paraître bien loin de vous; mais, pour que votre conduite en cette épreuve soit si parfaite, il faut que jamais il n'ait été invisiblement aussi près de vous!

MÉDITATION XIV.

DANS L'EXCÈS DE SES MAUX, L'AME VRAIMENT ANIMÉE DE CHARITÉ PREND LE PARTI DE DIEU CONTRE ELLE-MÊME.

Marie était debout hors du sépulcre, pleurant.



IL y a peu de tentations aussi redoutables que celle qui résulte du retrait de la dévotion sensible. Petit est le nombre des âmes qui savent se conduire au milieu des ténèbres, des dégoûts, des ennuis où elles sont tombées. Que sera-ce si des pensées accablantes, des craintes, le sentiment de l'abandon de Dieu, les terreurs de ses jugements[1] viennent s'y ajouter? Nous n'avons pas alors à lutter contre la chair et le sang, qui sont si remplis d'amour-propre et qui savent raffiner si habilement quand il s'agit de se satisfaire; mais nous avons à lutter plus encore contre les principautés et les puissances des ténèbres[2], qui sont des esprits de mensonge et d'illusion. Prédisposés par notre faiblesse à nous tromper nous-mêmes, nous sommes assaillis encore de

[1] A judiciis enim tuis timui (Ps. CXVIII, 120).

[2] Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ (Ephes. VI, 12).

pensées trompeuses qui ne naissent pas de notre fonds. C'est que, si nous avons le malheur de l'oublier, le démon ne l'oublie jamais, ces heures d'épreuve sont pour notre âme les heures critiques du salut éternel quelquefois, et de la sainteté toujours. Ces instants d'angoisse et de douleur décident de notre perfection, et quelquefois de notre éternité.

Il ne suffit pas alors d'aimer Dieu de tout notre cœur ; il faut l'aimer uniquement, et jusqu'au point où tout le reste sans lui nous est à charge. Il ne suffit pas d'être humble, il faut être capable de prendre le parti de Dieu contre soi-même, et, quel que soit l'accablement de notre cœur, être convaincus que ce qui arrive est bien loin de ce qu'ont mérité nos péchés. Il faut craindre le découragement et le dégoût ; mais il faut craindre plus encore de s'attendrir sur soi-même et de vouloir attendrir les autres et en recevoir quelque consolation. Il faut se défier de je ne sais quel esprit peu respectueux à l'égard de Dieu ; mais il faut veiller davantage encore sur notre foi, exposée à s'affaiblir jusqu'au point de n'être plus le ressort de notre vie spirituelle. Jamais le démon ne rôde autour de nous avec une rage plus habile. Ce n'est plus seulement le lion dont parle saint Pierre, c'est aussi un renard ; jamais il ne convient davantage de lui résister, selon l'exhortation du même apôtre, par la force de notre foi[1].

Avec une foi moins vive, une humilité moins sincère, une simplicité moins parfaite dans son ardente charité, Madeleine aurait, sans doute, la pensée de se retirer avec les apôtres. Les prétextes ne lui manqueraient pas : que peut une faible femme, là où les hommes

[1] ...Tamquam leo rugiens circuit quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide (I PETR. V, 8).

mêmes s'avouent impuissants? C'est là, sans doute, la forme que l'amour-propre, pour le déguiser, donnerait au découragement. Elle pourrait se dire aussi : Puisque je ne peux pas retrouver le corps de mon Seigneur, ses amis, au moins, en me parlant de lui, me feront vivre de son souvenir. Ce serait l'illusion d'une âme délicate, et attendrie plus sur ses propres souffrances que sur les douleurs de Jésus-Christ, d'une âme habile à remplacer par les consolations de la terre celles du ciel que Dieu refuse.

Madeleine n'a pas même à combattre des pensées semblables. Comment trouveraient-elles une place, même fugitive, dans son âme tout entière remplie de Jésus-Christ seul? Les apôtres se retirent; mais elle reste. Qui peut dire les invincibles espérances qui se cachent dans cette parfaite charité? Abraham avait cru et espéré contre l'espérance même. La foi, l'espérance de Madeleine ne sont pas moins grandes que celles du Père des croyants; elles s'appuient comme elles sur des assurances divines. Si Madeleine ne se souvient pas distinctement, dans l'excès de sa douleur, des promesses de résurrection plusieurs fois renouvelées par le Seigneur lui-même, l'impression que son cœur docile a reçue des paroles de Jésus, demeure vivante au fond de son âme, et dirige tous ses actes.

Du reste, c'est Jésus seul qu'elle veut. Si elle ne peut le retrouver au gré de son désir impatient, du moins elle ne saurait s'éloigner du lieu où ses yeux l'ont contemplé pour la dernière fois. Ce lieu, où le corps immolé de son Dieu a reposé le plus récemment, conserve pour elle des arômes divins qui pénètrent son âme, et qui lui sont plus précieux et plus doux que tout ce qu'il est possible de trouver en aucun autre endroit du monde, ou auprès de quelque créature que ce soit de la terre et

du ciel. Elle demeurera donc là, auprès du saint tombeau, désolée et ferme dans son espérance; elle continuera à chercher sans relâche le seul trésor qu'elle demande à Dieu et aux hommes; elle l'appellera sans cesse[1] de ses soupirs et de ses larmes; et elle ne cessera. en effet, de le chercher et de le pleurer, que lorsqu'elle l'aura trouvé.

O Madeleine, que votre vertu est admirable! Que votre charité est héroïque! Ah! vous n'êtes pas de ces âmes qui se lassent de souffrir et de s'immoler, parce qu'elles se lassent d'aimer, et qui perdent en un instant de faiblesse le fruit de toute une vie de fidélité. Vous n'êtes pas de ces âmes qui, après une longue persévérance, doutent, hésitent et s'arrêtent, ou reviennent en arrière, presqu'au moment où leur vertu allait être couronnée. Vous persévérez jusqu'à la fin[2], vous, et votre persévérance sera bientôt couronnée du succès que vous souhaitez. La voix de Jésus se fera entendre sur la terre désolée du Calvaire, dans les abîmes bouleversés de votre âme : « Venez, vous dira-t-elle, venez de ce Liban où est planté le cèdre sacré de la croix; venez, vous serez couronnée[3], couronnée de gloire sur la terre, et au ciel couronnée des témoignages les plus précieux et les plus durables de la tendresse de votre Dieu. »

Mais, il faut bien le dire, et je sais que vous voulez que je le proclame, votre héroïque persévérance, votre amour si sage dans son invincible générosité, sont moins votre gloire que celle de votre Mère, de Marie Immaculée. Le spectacle si beau que vous offrez à l'admira-

[1] Clama, ne cesses (Is. LVIII, 1).

[2] Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit (MATTH. XXIV, 13).

[3] Veni de Libano; veni, coronaberis (CANT. IV, 8).

tion des hommes et des anges, est la meilleure preuve que ce ne sont pas seulement les influences secrètes du Calvaire et du sépulcre qui vous fortifient, mais aussi les exemples parfaits et les leçons maternelles de Marie qui vous dirigent. Il y a maintenant vingt et un ans, aux mêmes fêtes de Pâques, son Fils, ce même Jésus qui s'est dérobé à votre recherche, s'était soustrait à ses regards. Elle vous a raconté, comme elle le fera plus tard à saint Luc, sa douleur et ses recherches : sa douleur, auprès de laquelle celle qui broie votre âme est si peu de chose ; et ses recherches sans trêve, dont l'angoisse et les déceptions dépassaient de si haut celles que vous venez de souffrir. Ce qu'elle vous a dit, et la grâce que ses prières vous ont obtenue, voilà la lumière qui vous dirige et la force qui vous soutient ; car ce que vous faites se résumerait exactement par la parole qui tomba de ses lèvres avec la douceur d'un baiser maternel et l'humilité de l'adoration parfaite, lorsqu'elle retrouva enfin son Fils dans le temple : « Mon Fils, comment avez-vous donc fait ainsi ? Voici que votre père et moi, pleins de douleur, nous vous cherchions[1] ! »

[1] Filii, quid fecisti nobis sic ? Ecce pater tuus et ego, dolentes quærebamus te (Luc. II, 48).

MÉDITATION XV.

SOUS LE POIDS DE SES MAUX ET DE L'ABANDON DIVIN, L'AME CHARITABLE NE SE SÉPARE PAS DE DIEU.

Marie était debout hors du sépulcre, pleurant.



LA source des larmes est intarissable, puisque Madeleine peut pleurer encore. Tant et de si amères douleurs ont rempli son âme, brûlé et consumé son cœur! Tant et de si cruelles déceptions ont renversé les desseins de sa fidélité et de son amour, essayé de briser l'énergie de son âme, la persévérance de sa volonté! Cependant, elle est hors du monument, debout, c'est-à-dire invincible, et pleurant!

C'est que les larmes, dans une créature que les maux accablent, sont encore plus le signe de son espérance que celui de sa douleur. Il y a des blessures qui ne sont mortelles que si elles ne saignent pas. L'âme qui saigne sous les coups de la douleur, le cœur qui pleure sous l'étreinte de l'angoisse, se montrent, par là même, plus grands que leurs souffrances; ils ne sont pas mortellement blessés. L'âme vaincue, c'est l'âme découragée; le cœur vaincu, c'est le cœur qui désespère : ceux-là sont mortellement atteints, et leur blessure ne saigne pas. Peut-être l'orgueil, non plus, ne veut pas pleurer lorsque la douleur l'a blessé; mais l'orgueil est-il moins mortel que le découragement et le désespoir? Ne se trouvera-t-il pas transformé en désespoir ou en découragement demain?

Les larmes sont chrétiennes; Dieu les aime autant pour l'espérance dont elles sont le signe, que pour l'humilité qui ne les cache ni ne les contraint. Aussi l'Apôtre ne défend-il pas aux chrétiens de pleurer. Comment l'aurait-il pu faire, après les divines larmes de Jésus-Christ, après les larmes saintes de Madeleine? Il leur défend de se laisser aller à la tristesse de ceux qui n'ont point d'espérance[1], à la tristesse morne de celui qui ignore que nous avons un Père dans les cieux, à la tristesse révoltée de celui qui n'espère rien, de celui qui n'aime rien.

Les larmes de Madeleine ne sont donc pas seulement le sang de la victime immolée; ce n'est pas seulement l'amour désolé qui pleure en elle; ses larmes sont le témoignage que l'espérance survit à tous les sacrifices imposés à la charité; elles sont la prière de son âme humiliée et brisée, qui pénètre les cieux[2], en s'élevant jusqu'à Dieu sur les ailes de cette espérance immortelle et victorieuse.

Elle pleure, et elle reste debout. L'athlète du pur amour, dans sa lutte contre la douleur, l'éloignement et la déception, n'a pas succombé, n'a pas même fléchi. Surtout, elle ne s'éloigne pas du sépulcre. Son attitude et sa persévérance proclament, comme ses larmes, l'espérance qui, dans son âme, survit à tous les maux, et cette charité, forte comme la mort, plus forte même que la mort et l'abandon, cette flamme d'amour à qui les déceptions et les douleurs ont donné plus de force, en lui communiquant une pureté plus achevée.

O femme, votre amour est grand, et Jésus pourrait

[1] Ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent (I Thess. IV, 13).

[2] Oratio humiliantis se nubes penetrabit (Eccli. IV, 21).

dire de vous à ses anges : « Je n'ai point rencontré en Israël une foi, une espérance aussi grandes[1], ni parmi vos phalanges une charité plus pure et plus ardente ! »

Quel est le merveilleux instinct de la grâce qui vous fait sentir, confusément sans doute, mais pourtant d'une manière si efficace, que celui qui soutient et fortifie ces vertus dans votre âme, ne saurait être ni mort, ni éloigné ? Et par quel autre secret merveilleux votre cœur peut-il allier, dans une déception si complète et si cruelle, tant d'espérance à tant de douleur ? C'est que vous connaissez celui que votre cœur aime, vous savez quel est le cœur de Jésus. Le même Esprit qui vous a remplie du feu divin de la charité, vous a illuminée des vives clartés de l a vérité[2]. Vous vous êtes livrée, sans aucune réserve ni résistance, à son souffle puissant, à son action vigoureuse, qui arrache et qui plante, qui tue et qui vivifie[3]. C'est lui seul qui vous conduit. Voilà pourquoi, même lorsque l'excès de vos maux semble avoir égaré la fidélité de votre mémoire, vous demeurez si sainte et si parfaite. Le Calvaire et la solitude du samedi saint ont achevé la destruction de tout ce qui pouvait subsister encore de vie naturelle en vous, et la perfection de la vie surnaturelle, de cette vie où nous vivons, non plus nous déjà, mais Jésus en nous[4], s'est élevée sur cette ruine. Le souvenir de tout ce qui, dans le passé, aurait été capable de vous soutenir, de vous fortifier, de vous consoler et de vous diriger, a pu sombrer un instant, au milieu du vaste océan de votre

[1] O mulier, magna est fides tua (MATT. XV, 28) ! — Nec fidem tamtam inveni in Israel (LUC. VII, 9).

[2] Spiritus docebit vos omnem veritatem (JOAN. XVI, 13).

[3] Ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes (JEREM. I, 10).

[4] Vivo ; jam non ego, vivit in me Christus (GAL. II, 20).

douleur et dans la confusion d'une telle tempête ; mais vous n'avez pas cessé de suivre docilement le mouvement actuel de la grâce en vous; vous avez reçu à chaque instant, avec fidélité, l'impression que l'Esprit-Saint a faite en votre âme. Dans la nuit obscure où vous êtes plongée, au milieu des ténèbres menaçantes qui vous environnent et s'efforcent d'envahir votre intelligence, demeurent debout, au centre de votre être, la foi, l'espérance et la charité, trois choses divines ; mais la plus grande est la charité, la charité qui souffre tout et qui est patiente, la charité qui croit tout et qui espère tout[1].

Parmi les serviteurs de Dieu, il y a des âmes éprouvées de toutes les manières. Il faut, en effet, que Jésus-Christ continue sa passion dans son Église, et par les meilleurs d'entre les membres qui la composent. Il y a donc, pour les âmes généreuses et fidèles, des états d'agonie et d'immolation, des états d'humiliation sans nom et d'abandonnement. Quelquefois le sentiment que la colère divine pèse sur elles, les accable et les repousse tout ensemble, les écrase. D'autres fois, elles se sentent comme envahies par le flot montant et odieux du péché ; on dirait que leur imagination est devenue le jouet de l'enfer, et qu'elles croient éprouver à l'égard de Dieu les sentiments des damnés... Pauvres âmes, bien à plaindre surtout si leur état se prolonge! Elles, non plus, ne se rappellent de leur passé rien qui les encourage, ni les assurances qui ont pu leur être données autrefois, et dont le souvenir les fortifierait maintenant !...

[1] Nunc autem manent fides, spes, caritas, tria hæc; major autem horum est caritas... Caritas omnia sustinet.. patiens est .. omnia credit... omnia sperat... (I Cor. XIII, 4, 7, 13).

Qu'elles s'efforcent d'être dévotes à sainte Marie-Madeleine et de la suivre en esprit, surtout dans ses déceptions pendant la recherche qu'elle fait du corps sacré de Jésus, le matin du jour de la Résurrection. Il est difficile qu'aucune autre soit jamais soumise, au milieu de ténèbres plus épaisses, à des souffrances, à des déchirements plus cruels ; qu'aucune autre paraisse jamais plus abandonnée de Dieu et des hommes, dans une épreuve aussi complète. Cependant, Dieu envoie le secours avec la tentation, afin qu'elle puisse supporter et sanctifier son épreuve[1]. Elle ne sent point ce secours : elle ne se rend pas compte que sa conduite est dirigée par l'Esprit-Saint. Il en est ainsi cependant. Il en sera ainsi toujours; et toujours les âmes, qu'elles le sentent ou non, trouveront, avec les tentations, des secours spirituels qui leur permettront non seulement de demeurer fidèles, mais encore de grandir en amour, en sainteté.

[1] Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet cum tentatione proventum ut possitis sustinere (I Cor. X, 13).

MÉDITATION XVI.

LA CONTRITION ET L'HUMILITÉ MAINTIENNENT L'AME CHARITABLE DANS SON UNION A DIEU, MÊME SOUS LE POIDS DE L'ABANDON DIVIN.

Tandis qu'elle pleurait, elle s'inclina et regarda dans le tombeau.



ARIE-MADELEINE sait que le tombeau est vide. Elle l'a vu la première, et l'impression qu'elle en a ressentie demeure ineffaçable dans son cœur. Elle a vu, un peu plus tard, les apôtres entrer et sortir, après avoir constaté l'absence du saint corps. Son regard, que l'amour et la désolation rendent deux fois plus clairvoyant, n'a pas pu se tromper; cependant, au milieu de ses larmes, elle s'incline et regarde de nouveau.

Sans doute, l'entrée du saint sépulcre est basse; on ne peut le visiter du regard qu'en s'inclinant. Sans doute, il est naturel qu'une âme possédée d'un ardent désir de retrouver ce qu'elle aime, ne se laissant pas convaincre par l'évidence même qu'elle l'a perdu sans retour, le cherche une fois de plus là où elle a déjà constaté qu'il n'est pas. Cependant, on se tromperait en ne voyant que cela dans l'acte de Madeleine. L'Évangéliste aurait-il rapporté un acte purement instinctif dans une telle circonstance? Et nous-mêmes, pouvons-nous le supposer dans une âme si pleinement dirigée par l'Esprit de Dieu? Non, ces faits historiques sont le symbole, ou la figure, de ce qui se passe dans le cœur de la sainte.

Cette âme bénie, au milieu de sa désolation, s'incline humblement en elle-même pour reconnaître, dans ses fautes passées, dans l'imperfection de ses bonnes œuvres et dans la faiblesse de ses dispositions présentes, la vraie cause qui tient Jésus éloigné d'elle. En même temps elle regarde vers le lieu où elle a vu pour la dernière fois son Dieu, afin de marquer l'espérance qu'elle a en sa bonté et en sa miséricorde, l'assurance où elle est que, malgré les obstacles qu'elle voit en elle-même, celui qui pardonne et qui aime à faire surabonder la grâce là où ont régné le péché et l'ingratitude, n'écoute que la bonté de son cœur, et lui reviendra.

Ah ! qu'elle songe peu à accuser de dureté ce Bien-Aimé devenu introuvable ! Qu'elle songe peu à se plaindre des maux qu'il lui fait endurer ! Elle n'accuse qu'elle-même ; elle offre humblement ses saints désirs ; elle fait ce qui peut dépendre d'elle ; et elle attend, soumise et désolée, le moment de Dieu.

L'humilité a toujours été le principe de votre sagesse et de votre force, ô sainte admirable ! L'humilité, dès le premier instant de votre conversion, vous jeta comme un faon blessé aux pieds de Jésus ; l'humilité vous fit suivre votre Sauveur, après votre conversion ; l'humilité vous le fit quitter, suivant sa sainte volonté. L'humilité, encore, vous laissait muette aux pieds de Jésus, tandis que d'autres vous accusaient ; l'humilité donnait l'à-propos à toutes les inspirations de votre amour. Et c'est l'humilité encore qui permet au Saint-Esprit de vous fortifier et de vous diriger dans cet abîme de douleurs et de déceptions où vous êtes. Quelle leçon et quel exemple vous nous donnez, ô chère sainte ! Puissions-nous les comprendre et les mettre à profit ! Si nous n'accusions que nous-mêmes, Dieu nous justifierait ; mais, hélas ! nos plaintes osent s'élever jusqu'au

trône de Dieu, tandis que le premier regard suffirait à nous montrer, dans notre cœur et dans notre passé, le motif qui rend nécessaires les rigueurs divines que nous supportons si mal.

O sainte vraiment humble, par les mérites que votre humilité vous a acquis, obtenez-nous de Jésus la grâce de l'humilité ! Hélas ! aucune autre n'est plus nécessaire à nos âmes, mais aucune n'est plus loin de nous. Il suffira que vous éleviez votre voix en notre faveur, pour que votre Jésus nous accorde cette grâce indispensable.

MÉDITATION XVII.

AME CHARITABLE N'EST PAS SENSIBLE A D'AUTRE CONSOLATION QUE LA POSSESSION DE SON DIEU.

> Elle vit deux anges, l'un à la tête, l'autre aux pieds de l'endroit où avait été Jésus ; et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ?



INCLINÉE et regardant ce sépulcre où a reposé le corps de son Dieu, Marie-Madeleine voit deux anges vêtus de blanc, aux deux extrémités du saint tombeau. Leur beauté céleste, la blancheur virginale de leurs vêtements ne fixent point son attention. Elle les voit; mais elle ne les regarde pas; car ce ne sont point les anges, mais c'est le Seigneur des anges qu'elle aime et qu'elle cherche avec tant de douleur et de persévérance, parce qu'il s'est dérobé à son amour. Les anges cependant la

regardent avec cette pure et tendre compassion, ce visible désir d'essuyer ses larmes, que laisse voir un frère heureux et fort, en présence des larmes et de la désolation d'une sœur plus jeune et tendrement aimée. Ils lui disent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? »

Une sainte entendant le chant des esprits célestes, qui répétaient trois fois le *Sanctus*, fut remplie d'une telle douceur, que son âme faillit se détacher de son corps pour aller s'unir au chœur des anges et joindre sa louange à l'hymne qu'ils chantaient à Dieu. Madeleine entend la douceur des voix angéliques, et n'en est pas distraite de l'unique pensée qui remplit son cœur. Elle ne peut méconnaître, au ton de voix des anges, leur amour fraternel pour elle, leur compassion pour sa douleur, leur désir de la consoler; mais elle ne désire pas leur consolation; elle continue à désirer celui que son cœur aime uniquement, et dont la pensée ne laisse place en son âme à aucune autre pensée. Elle répond : « Je pleure, parce que l'on m'a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis! »

N'est-ce pas ce moment de la vie de Madeleine qui inspirait à l'auteur de l'*Imitation* les lignes enflammées qu'on va lire? Le désir qu'il y exprime, la prière qu'il y adresse à Dieu, n'expriment-ils pas exactement l'état de l'âme de notre sainte?

« Au-dessus de toute chose et en toute chose, reposez-vous, ô mon âme, en Dieu seul, toujours en Dieu, seul repos éternel des saints.

« O Jésus très doux et très aimant, donnez-moi de me reposer en vous par-dessus toutes les créatures, ou plutôt à l'exclusion de toutes les créatures : au-dessus de toute santé et de toute beauté, au-dessus de toute gloire et de tout honneur, au-dessus de toute puissance et de toute majesté, au-dessus de toute science

et de toute habileté, au-dessus de toutes les richesses et de tous les arts, au-dessus de toute joie et de toute exultation, au-dessus de toute renommée et de toute louange, au-dessus de toute suavité et de toute consolation, au-dessus de toute espérance et de toute promesse, au-dessus de tout mérite et de tout désir.

« Au-dessus de tous les dons que vous pouvez faire, et des grâces dont vous pouvez remplir l'âme ; au-dessus de toute joie spirituelle et de toute jubilation que mon cœur puisse contenir et ressentir.

« Enfin, au-dessus de tous les anges et de tous les archanges, au-dessus de toute l'armée des cieux, au-dessus de toutes les choses visibles et invisibles, au-dessus de tout ce qui n'est pas vous seul, ô mon Dieu ; car, vous seul, ô Seigneur mon Dieu, êtes excellent par-dessus toute chose !

« Vous seul êtes le Très-Haut, vous seul le Tout-Puissant, vous seul indépendant de tout et rempli de tout bien ; vous seul êtes très doux et très consolant, vous seul très beau et très aimant, vous seul très noble et très glorieux par-dessus vos créatures glorifiées. En vous seul tout est bon, ensemble, et parfait, l'a été toujours, à jamais le sera.

« C'est pourquoi tout ce que vous me donnez, excepté vous-même, est peu et insuffisance, ainsi que ce que vous me révélez et me promettez de vous-même, jusqu'à ce que je vous voie et vous possède pleinement. Non, mon cœur ne peut avoir de repos ni de contentement, à moins que, s'élevant au-dessus de tout, il ne se repose en vous seul[1] ! »

[1] (Liv. III, ch. XXI).

MÉDITATION XVIII.

L'AME CHARITABLE N'EST PAS SENSIBLE A D'AUTRE CONSOLATION QUE LA POSSESSION DE SON DIEU.

Femme, pourquoi pleurez-vous? Parce qu'ils ont ravi mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.

Madeleine aux anges du sépulcre.



Je vous adjure, ô fils de la Jérusalem céleste, si vous trouvez mon Bien-Aimé, annoncez-lui que je meurs d'amour et de douleur[1].

Les Anges.

O la plus belle des femmes! quel est donc ton Bien-Aimé? Quel est donc ce Bien-Aimé, pour que tu nous adjures de la sorte[2]?

Madeleine.

Mon Bien-Aimé est blanc et vermeil, choisi entre mille. Sa tête, couronnée d'épines, est un or très pur; ses cheveux, mêlés à son propre sang, tombent sur son

[1] Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo (Cant. V, 8).

[2] Qualis est dilectus tuus ex dilecto, o pulcherrima mulierum? Qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos (Cant. V, 9)?

cou comme la branche du palmier, brisée par une main cruelle ; mais ce désordre et cette désolation jettent sur mon âme des flammes d'amour plus enivrantes que si son front était resté pur et ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau. Ses yeux sont éteints ; ils ont été fermés par la main rude de la mort ; des traces de larmes et des taches de sang sont suspendues à ses cils. Mais, si ses yeux étaient ouverts et semblables à des colombes noires lavées dans le lait et résidant auprès de ruisseaux qui coulent à pleins bords, seraient-ils aussi touchants ? Ses joues ont la pâleur et la rigidité de la mort ; elles sont tachées, tuméfiées, sanglantes. Ses lèvres sont pâlies et distillent la myrrhe première, la douleur suprême et la suprême contrition. Ses mains, faites au tour, sont pleines d'hyacinthes ; le clou qui les a attachées à la croix les en a remplies. Sa noble poitrine semble encore haletante sous l'étreinte de la mort, d'une mort soufferte pour l'amour de moi. Ses pieds, blessés comme ses mains, sont immobiles. Ah ! sa beauté était plus grande que la beauté du Liban ; il était plus gracieux que le cèdre, et plus noble ; ses paroles étaient suaves ; tout en lui était désirable !... Cependant, mon âme le désire plus encore depuis que je l'ai vu, comme un cèdre abattu par la cognée du bûcheron, les yeux éteints dans la nuit de la mort et la bouche fermée dans le silence de la tombe. Tel est mon Bien-Aimé. Lui seul acquiert des attraits nouveaux et plus puissants dans les supplices et la mort, qui ravissent toute beauté aux autres. Tel est mon Bien-Aimé ; il est l'unique ami de mon cœur, ô fils de Jérusalem[1] !

[1] Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus. Caput ejus aurum optimum ; comæ ejus sicut elatæ palmarum,

Les Anges.

Où a-t-il fui, ton Bien-Aimé, ô la plus belle des femmes? Où s'est-il caché, ton Bien-Aimé? Nous le chercherons avec toi; nous voulons t'aider à le retrouver[1].

Jésus-Christ aux Anges.

Enfants de Dieu, vous avez parcouru toute la terre, et vous l'avez visitée attentivement[2]. Avez-vous assez considéré ma Bien-Aimée, ma sœur et mon épouse, Marie-Madeleine? Après Marie ma Mère, il n'y a point sur la terre un cœur semblable à son cœur, une âme comparable à son âme[3]. Les siècles à venir n'eussent point compris toute la perfection de Madeleine; vous-mêmes vous vous seriez étonnés de la grandeur des récompenses et de l'éclat de la gloire que je lui réserve auprès de moi, au ciel; c'est pourquoi je me suis excité contre elle, et je l'ai éprouvée. Voyez! l'épreuve a été aussi loin que possible. Celles que subit Job mon serviteur, Job dont la droiture et la simplicité faisaient ma

nigræ quasi corvus. Oculi ejus sicut columbæ super rivulos aquarum, quæ lacte sunt lotæ, et resident juxta fluenta plenissima. Genæ illius sicut areolæ aromatum consitæ a pigmentariis. Labia ejus distillantia myrrham primam. Manus illius tornatiles aureæ, plenæ hyacinthis... Species ejus ut Libani electus ut cedri... Totus desiderabilis. Talis est dilectus meus, et ipse est amicus meus, filiæ Jerusalem (Cant. V, 10, 16).

1 Quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum? Quo declinavit dilectus tuus? Et quæremus eum tecum (Cant. V, 17).

2 Circuivi terram et perambulavi eam (Job. I, 7).

3 Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, homo simplex et rectus, ac timens Deum et recedens a malo (Job. I, 9)?

gloire, ne sauraient entrer en comparaison avec celles qui ont été le partage de cette humble et faible femme. La jalousie de Satan m'avait excité contre mon serviteur Job; mais l'épreuve le rendit meilleur encore et plus parfait; l'adversaire fut confondu. C'est mon amour pour Madeleine et pour les âmes qui marcheront à jamais sur ses traces, amour de jalousie fort comme la mort, dur comme l'enfer, amour dont les lampes sont des lampes de feu et de flammes, que ni les larmes ni le sang ne peuvent éteindre, qui m'a excité contre elle, et m'a obligé de l'éprouver. Vous voyez ce qui est arrivé. Ah! si jamais la simplicité d'une âme et sa générosité, si jamais sa tendresse et sa flamme, sa force et sa fidélité, si jamais la pureté de son cœur, rempli du seul amour divin, ont éclaté d'une manière merveilleuse au regard de Dieu même, c'est bien dans l'épreuve que vient de subir ma Bien-Aimée! Qu'elle est belle à mes yeux! Elle a vu toutes mes douleurs et toutes mes humiliations; elle a assisté à mon agonie et à ma mort, et je n'ai pas encouragé d'un regard sa fidélité; je n'ai pas, d'un mot de ma bouche, soutenu son courage. Mais son amour a soutenu sa fidélité, et son humilité a conservé son courage. Sa foi n'a pas été ébranlée et sa tendresse a augmenté avec mes maux. Elle m'a plus aimé sur la croix qu'elle ne l'avait fait pendant ma vie mortelle; plus aimé tandis que j'étais déposé sur les genoux de ma Mère qu'elle ne l'avait fait sur la croix, plus aimé dans mon sépulcre que sur les genoux de ma Mère. Elle a trouvé, dans son amour même, la force de régler son amour dans l'observation de mes commandements. Auprès de ma Mère, elle soupirait vers mon sépulcre, mais elle n'y est venue que lorsqu'il a été temps. Ah! j'ai fait violence à mon cœur pour prolonger son épreuve, pour ne pas l'arrêter sur le chemin,

tandis qu'elle courait vers le sépulcre vide, et que j'allais moi-même me montrer glorieux à ma Mère désolée! Mais il fallait que la beauté de son cœur devînt l'admiration du ciel et de la terre, l'honneur des siècles et de l'éternité. Elle a trouvé le tombeau vide, et je ne lui ai donné aucune consolation ; je ne lui ai pas même rappelé le souvenir de mes promesses. Elle n'a songé à rien qu'à retrouver son Bien-Aimé. Elle a demandé conseil à mes apôtres ; mais elle n'a pas trouvé d'appui en eux. Ils se sont retirés du sépulcre, mais elle ne s'est pas retirée. Ensuite, vous lui êtes apparus dans votre beauté céleste et radieuse, dans la pureté de vos robes blanches ; vos paroles de compassion ont retenti à ses oreilles, semblables à une musique du ciel : elle n'a pas eu un regard pour votre beauté ; elle n'a pas été réjouie par la douceur céleste de vos paroles. Ah ! c'est en vain que je l'ai éprouvée : elle a été plus grande que l'épreuve. Comme l'or sort purifié du creuset, ainsi son amour est sorti pur et céleste du creuset de cette tribulation incomparable.

Tu as blessé mon cœur, ma sœur et mon épouse, tu as blessé mon cœur! Viens maintenant dans mon jardin, dans le jardin clos et fermé. J'ai moissonné la myrrhe de ton cœur ; je l'ai mêlée aux aromates de ma passion : tu trouveras ton Bien-Aimé ; tu le trouveras, et tu ne le perdras plus.

Madeleine.

Où est-il celui que mon cœur aime? Où est-il celui qui est mort pour moi? Hélas! fils de la Jérusalem céleste, dites-moi où il s'est caché. Je pleure, parce qu'ils m'ont ravi mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.

MÉDITATION XIX.

COMMENT DIEU, EN PARAISSANT ABSENT, EST EN RÉALITÉ PLUS INTIMEMENT PRÉSENT A L'AME QUI LE RECHERCHE LUI SEUL.

S'étant retournée, elle vit Jésus debout; mais elle ne savait point que c'était Jésus.



ANS la nuit profonde et désolée où l'a jetée son délaissement, l'Épouse sacrée des Cantiques se consume à rechercher le Bien-Aimé de son âme; elle le cherche à travers les rues et les places publiques : « Je l'ai cherché, dit-elle, et je ne l'ai point trouvé. » Les veilleurs, les apôtres et les anges, qui protègent pendant les ténèbres la cité de Dieu, l'Église et l'âme fidèle, l'ont rencontrée : « Avez-vous aperçu, leur dit-elle, celui que j'aime? » Mais elle ne s'arrête pas à écouter leur réponse. A peine les a-t-elle dépassés, qu'elle rencontre l'objet de son amour. Elle comprend alors qu'il n'a pas cessé un seul instant d'être auprès d'elle, mais comme derrière un mur, prenant plaisir à considérer, caché par les barreaux de sa fenêtre, le zèle ardent et la fidélité désolée de l'Épouse qu'il n'a paru délaisser que pour la rendre plus belle et plus digne de son amour[1].

[1] Per noctes quæsivi quem diligit anima mea ; quæsivi illum et non inveni. Per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. Quæsivi illum et non inveni. Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea vidistis? Paululum quum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea. Tenui eum. En

De qui s'agit-il dans ce passage? Est-ce de la Sulamite mystérieuse chantant les délices de l'amour divin, ou de l'humble Madeleine, brisée par la douleur, auprès du tombeau de son Dieu? Est-ce Salomon, ou le disciple bien-aimé, qui a écrit ces lignes? Le Saint-Esprit avait-il principalement Madeleine en vue lorsqu'il inspirait Salomon, ou bien les paroles de la Sulamite et les œuvres de Madeleine sont-elles le même enseignement, donné à toutes les âmes qui voudront marcher dans les voies parfaites?

Il y a des heures, en effet, dans la vie spirituelle, où il ne suffit pas de ne s'attacher point aux créatures, il faut encore s'en détourner. Quelque besoin que nous pensions avoir d'elles, quelque saintes ou éclairées qu'elles soient, il ne faut pas, alors, qu'elles prennent la moindre partie d'un temps, la plus petite place d'un cœur qui doivent appartenir l'un et l'autre à Dieu seul. Autrefois, elles ont pu nous aider à trouver Dieu, nous guider et nous soutenir dans notre ascension vers lui; maintenant, au contraire, elles nous seraient un obstacle non pas seulement dangereux, mais funeste. Car le temps n'est plus où Dieu se laisse entrevoir pendant que nous contemplons en lui l'éminence des perfections qu'il a déposées dans ses créatures; maintenant, il faut aller à lui par la voie, plus austère et plus vraie, de négation[1], en comprenant que rien de créé ne nous fait

ipse stat post parietem nostrum, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos (CANT. III, 1, 2, 3, 4. — II, 9).

[1] On peut aller à Dieu par deux voies, l'une d'affirmation, l'autre de négation. Dans la première, il est considéré comme cause universelle des créatures, et possédant en lui-même d'une manière éminente toutes les perfections qu'elles présentent. Dans la seconde, on le considère en lui-même. Or, il est incompréhensible. C'est pourquoi nous nions qu'aucune idée venue par les sens ou la raison puisse

connaître l'être infini et parfait que nous adorons, et que tout ce qui n'est pas lui-même nous le cache et nous en donne une idée indigne de lui. Jamais l'âme n'est aussi près de Dieu que lorsqu'elle gravit ces sentiers élevés et solitaires. Mais elle ne le sait pas : ses yeux ne supportent pas la lumière nouvelle, qui lui arrive des profondeurs de l'éternité sans être adoucie par son passage à travers les créatures. Dieu est pour elle, incompréhensible, ineffable d'une autre manière qu'auparavant. Cela arrive principalement lorsque l'action divine, autour de nous et en nous-même, porte le caractère de cette sagesse infinie qui est folie pour notre sagesse, et de cet amour puissant qui, au regard humain, ressemble à la haine et au mépris. Il faut fermer alors les yeux à tout et à soi-même, oublier nos anciennes et incomplètes spéculations à l'égard des perfections divines, et nous jeter, pleins d'amour et d'adoration, dans les bras du grand inconnu. Mais Dieu même, alors, nous guide et nous fortifie avec efficacité. Que dis-je ? L'âme ne peut être fidèle et mettre à profit l'épreuve qui lui a été envoyée, que parce que Dieu est avec elle. Il y est d'une manière inaccoutumée ; c'est pour cela qu'il n'est pas reconnu, bien qu'il soit

lui être attribuée, car il est infiniment au dessus de tout ce qui est et de tout ce que nous pouvons connaître. David nous enseigne la première voie quand il dit : « Est-ce que celui qui a créé l'oreille n'entendra pas ? Et celui qui a formé les yeux ne verra pas (Ps. XCIII, 9) ? » S. Paul nous montre la seconde dans les nombreux textes où il met en opposition la sagesse de Dieu et celle des hommes : Sapientiam autem loquimur inter perfectos : sapientiam vero non hujus sæculi, neque principum hujus sæculi, qui destruuntur ; sed loquimur Dei sapientiam in mysterio, quam prædestinavit Deus ante sæcula in gloriam nostram, quam nemo principum hujus sæculi cognovit (I Cor. II, 6, 7, 8).

présent par une grâce plus abondante et plus pressante que jamais. L'âme, qui n'a aucun sentiment de la présence et de l'action divines, en arrive à se sentir entièrement abandonnée, et à se croire le plus loin de Dieu au moment même où elle est le plus soutenue. Une grande sainte l'a éprouvé : tourmentée, humiliée par les plus douloureuses tentations, et sans aucun sentiment de son Dieu et des choses saintes, elle ne se savait pas assistée. Après la victoire, quand elle reconnut son Seigneur, elle se plaignit amoureusement à lui : « Où étiez-vous, Seigneur, tandis que je souffrais de telles choses? — Au milieu de ton cœur, ma fille. Autrement, comment aurais-tu pu les soutenir? »

Vous aussi, ô Madeleine, vous croyez Jésus bien loin, et il est tout près ; il est au milieu de votre cœur. Comment auriez-vous pu supporter, autrement, ce que vous avez souffert tandis qu'il était sur la croix et au sépulcre, ce que vous souffrez maintenant que vous ne le trouvez plus dans le lieu de repos qu'il s'était choisi? Il faut qu'il soit au centre même de votre vie, puisque non seulement vous vivez encore, mais, suivant sa sainte volonté, vous l'aimez avec plus de perfection et de générosité que vous ne l'aviez fait jusqu'ici.

Lorsque, ne le trouvant pas parmi les anges, vous vous détournez des anges pour le chercher encore ; lorsque, préférant le cadavre du crucifié à la beauté vivante et céleste des anges, vous faites éclater à la face du ciel et de la terre la fidélité de votre amour, et vous prouvez à votre Bien-Aimé que lui seul est votre tout, c'est alors qu'il se montre à vos yeux, pareil à un homme ordinaire. Vous ne le reconnaissez point d'abord. Comment pourriez-vous le reconnaître? Il a été tour à tour si au-dessus et si au-dessous de de l'humanité vulgaire, celui qui remettait d'abord les

péchés[1], et qui, les expiant ensuite, a été justement comparé à un lépreux, opprobre et rebut des hommes, et non pas même au dernier des hommes, mais à un ver de terre[2]. Néanmoins, c'est lui ! Lui, qui après avoir été, invisible, votre force, veut devenir, visible, votre consolation

Peut être aussi ne le reconnaissez-vous point de suite parce que la pensée qui vous posséde tout entière se rapporte exclusivement au saint corps inanimé que vous aviez vu dans le sépulcre. Votre âme s'est identifiée si complètement avec Jésus victime, avec Jésus immolé, qu'il lui faut quelque temps pour s'habituer à la pensée et à la vue de Jésus ressuscité, de Jésus glorifié.

MÉDITATION XX.

COMMENT DIEU, EN PARAISSANT ABSENT, EST EN RÉALITÉ PLUS INTIMEMENT PRÉSENT A L'AME QUI LE RECHERCHE LUI SEUL.

Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ?



SI la voix des anges a été comme une harmonie du ciel, que doit être la voix de Jésus ? Quelle tendre compassion ! Quel amour ineffable pour la pauvre désolée doi-

[1] Quis est hic qui etiam peccata dimittit (Luc. VII, 4, 9) ? — Et quis potest peccata dimittere nisi solus Deus (Marc. II, 7) ?

[2] Ego sum vermis et non homo, opprobrium et abjectio plebis (Ps. XXI, 7).

vent contenir ces paroles qui, sorties des lèvres de Jésus, arrivent comme une divine caresse aux oreilles de Madeleine : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? »

Suivant le génie des langues orientales, cette formule « Femme, » la même que Jésus avait employée à l'égard de sa propre Mère à Cana et sur le Calvaire, est l'une des plus respectueuses. La douleur est digne de respect; les anciens disaient que le malheur fait de l'homme une chose sacrée ; et cependant l'Apôtre leur reproche d'être sans miséricorde. Mais Jésus est la miséricorde même, la bonté compatissante, la douce charité; quel ne doit pas être le respect du meilleur des enfants des hommes à l'égard de cette douleur immense et si sainte, en présence de l'amertume incomparable dont lui seul a rempli ce cœur qui, après celui de la Vierge immaculée, l'aime le plus ici-bas !

« Pourquoi pleurez-vous?... » Il le sait; il en est ému ; j'oserais dire qu'il en éprouve une reconnaissance digne de lui. Il le demande, cependant, pour préparer Madeleine à la connaissance des événements qui doivent transformer en joie du ciel l'excès des maux qu'elle endure encore. « Pourquoi pleurez-vous?... » Le ton avec lequel le Seigneur prononce ces paroles leur donne sans doute un sens analogue au discours que l'ange avait adressé aux autres saintes femmes : « Pourquoi cherchez-vous entre les morts celui qui est vivant? » Peut-être leur imprime-t-il aussi le caractère d'un reproche affectueux et tendre : « Vous, la plus fidèle des créatures pour qui j'ai versé mon sang, et la plus reconnaissante, vous avez pu, non pas douter des assurances que je vous ai données au sujet de ma Résurrection, mais en perdre le souvenir !... Vous pleurez parce que vous ne pouvez retrouver le corps inanimé de celui que

vous aimez; ne savez-vous pas qu'il vous aime encore plus que vous ne pouvez l'aimer? Vous n'avez pas été immolée pour lui comme il l'a voulu être pour vous. Votre charité pour lui est forte: la mort, loin d'en éteindre le feu dévorant, l'a embrasée davantage; croyez-vous que cette mort, impuissante contre votre charité, a pu vaincre la sienne?... Elle a pu, parce qu'il l'a voulu, séparer de son âme son corps immaculé; mais elle n'a pu séparer son cœur de votre cœur. Auriez-vous pu lui être aussi fidèle, s'il ne vous avait été fidèle lui-même, que dis-je, si sa présence et sa bonté ne vous avaient donné cette grâce? « Pourquoi pleurez-vous? » La passion, la mort, l'ensevelissement, qui vous font répandre tant de larmes amères, tout cela, avec la Résurrection que vous ignorez encore, c'est le baiser de la bouche de votre Dieu, ce baiser que vous avez tant désiré[1], et qui est donné maintenant à votre âme pour l'éternité. »

« Qui cherchez-vous? » Les anges n'avaient point parlé à Madeleine, même en termes voilés, de Jésus. C'est Jésus qui, le premier, fait entendre aux oreilles de la sainte des mots dont le sens désigne clairement celui dont le souvenir remplit toute son âme. Cependant le nom sacré n'est pas prononcé. Il y a, sans doute, en tout cela, des mystères de délicatesse humaine et de pureté divine, dont l'intelligence, au ciel, nous ravira d'étonnement et d'amour, mais dont notre âme imparfaite et grossière ne saurait ici-bas saisir la beauté avec certitude. On peut voir, pourtant, que notre divin Maître s'applique à rendre sa sainte amante capable de supporter la grâce qui va lui être faite. Il fait pour elle quelque chose de semblable à ce qu'il a réglé

[1] Osculetur me osculo oris sui (Cant. I. 1).

dans l'ordre des choses naturelles, en faisant précéder le soleil d'une aurore qui annonce les splendeurs éblouissantes de l'astre royal, et qui prépare à les supporter.

Rappelez-vous, ô Madeleine, quel est celui que vous cherchez, et vous saurez bientôt qu'il n'est jamais loin de ceux qui l'aiment. Vous avez dû entendre au moins un écho de sa parole ; vous avez dû en faire l'objet de vos méditations assidues, la nourriture de votre âme. Or, il a dit un jour aux siens : « Si quelqu'un m'aime, nous l'aimerons, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure[1]. » C'est donc au dedans de vous-même que règne, vivant et immortel, celui que vous cherchez en vain et avec tant de larmes dans le sépulcre.

Chose étonnante ! Jésus est présent ; sa voix si douce et si désirée résonne aux oreilles de Madeleine ; et cependant, Madeleine ne reconnaît ni la voix, ni la présence de Celui qu'elle aime uniquement ! Les impressions du Calvaire et du sépulcre ont été trop profondes et trop vives. Il faut, pour arriver à l'intelligence de la Résurrection, à la connaissance de Jésus glorifié, que son âme se détache, s'arrache en quelque sorte à ces souvenirs lugubres et désolants. Jésus, par sa présence et par ses paroles, par l'action invisible qu'il exerce sur l'âme de Madeleine, l'élève par degrés au-dessus de l'abîme de douleurs et de déceptions où elle est plongée.

O Jésus, ni votre présence, ni vos paroles, ni votre action ne réussissent à arracher mon cœur de l'abîme de dissipation et de lâcheté où il s'est plongé par sa faute depuis longtemps. Souvenez-vous de votre patience et de la persévérante douceur de votre action à

[1] Si quis diligit me, ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. Si quis diligit me diligetur a Patre meo (JOAN. XIV, 21, 28).

l'égard de ceux qui n'ont pas su vous connaître d'abord. Ayez pitié de ma misère ! Faites pour moi pécheur quelque chose de semblable à ce que vous avez fait pour Madeleine, que son amour et sa douleur rendaient si digne de vos bienfaits. Ne vous lassez pas ! J'ai rendu, je rendrai encore vos efforts inutiles ; mais ayez égard à votre inépuisable miséricorde plus qu'à ma malice, à la puissante intercession de vos saints, surtout de sainte Madeleine, plus qu'à mon indignité !

MÉDITATION XXI.

COMMENT DIEU, EN PARAISSANT ABSENT, EST EN RÉALITÉ PLUS INTIMEMENT PRÉSENT A L'AME QUI LE RECHERCHE LUI SEUL

Elle, le prenant pour le jardinier, lui dit : Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.



DORONS l'Esprit de Dieu. Il souffle où il veut, on entend sa voix, on voit les effets qu'il produit ; mais nul ne sait où il va, ni d'où il vient[1], à juger des choses selon la chair. Mais la foi n'ignore pas qu'il vient de Dieu et qu'il va à Dieu. Abandonnons-nous à son souffle puissant, en le suppliant de nous accorder la grâce de ne lui opposer jamais aucune résistance.

La parole de Jésus ne l'a point fait connaître. Made-

[1] Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat aut quo vadat (JOAN. III, 8).

leine, toute encore à son idée de l'enlèvement du çorps de Jésus, le prend pour le jardinier. Elle ne se trompe pas entièrement, elle a bien sous les yeux le jardinier qui, à ce moment même, achève de tailler sa vigne chérie, l'âme de Madeleine, afin de lui faire porter un fruit meilleur[1] et plus abondant. C'est bien lui. égalcment, qui a soustrait le corps sacré à la recherche de Madeleine; lui, à qui il convient de demander, avec cette foi et cet amour irrésistibles, de révéler où il l'a mis; lui, qui seul peut être touché de cette prière et l'exaucer; lui, enfin, qui seul peut entendre l'amour de Madeleine former le dessein d'emporter son corps, sans s'étonner comme d'une folie du miracle d'amour que lui-même a opéré par la douleur et la déception dans ce cœur.

N'est-ce pas lui qui avait inspiré à l'Épouse délaissée des saints Cantiques ces paroles qui semblent compléter la pensée de Madeleine : « Qui me donnera, toi, mon frère, toi qui as sucé le lait de ma mère, qui me donnera de te rencontrer dehors? Je te serrerai dans mes bras, et personne ne me méprisera plus. Je t'étreindrai; je te porterai dans la maison de ma mère. Là, tu m'instruiras de ta propre beauté, de ta bonté infinie, de ta sagesse sacrée; et moi, je t'offrirai un breuvage composé pour toi d'un vin épicé, vin de la charité, épicé par l'amertume du sacrifice. Ton bras gauche soutiendra ma tête, et ta droite me pressera sur ton cœur[2]. »

[1] Ego sum vitis vera et vos palmites. Pater meus agricola est. Omnem palmitem in me ferentem fructum purgabit eum, ut fructum plus afferat (JOAN. XV, 1).

[2] Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo contemnat. Apprehendam te et ducam te in domum matris meæ : ibi me doce-

L'expression que Madeleine, la véritable Épouse des Cantiques, donne aux saints désirs de sa charité, s'élève au-dessus de ce que peut concevoir et sentir le cœur humain. Le vol d'une âme ne monte pas si haut, eût-elle emprunté les ailes d'un séraphin. C'est Jésus qui a fait cette merveille dont tout l'être de Madeleine sent la présence, bien que ses yeux, habitués à la contemplation de l'homme de douleurs[1], n'aient pas encore su le reconnaître sous la forme glorieuse de ressuscité. Sa présence et sa parole font jaillir du cœur de Madeleine jusqu'au ciel cette flamme d'amour dont aucune autre, sortie d'un cœur soumis à la loi du péché, n'égala jamais l'ardeur et la pureté. L'abîme de la charité de Dieu a évoqué l'abîme de la charité de Madeleine[2]. Mais la présence même de Jésus ne ferait pas jaillir cette pure flamme du cœur de Madeleine, si ce cœur, broyé par la Passion, et de nouveau brisé par la viduité du sépulcre, pouvait s'arrêter un instant a rechercher quelque consolation ou quelque adoucissement à sa douleur dans la parole des apôtres ou dans la voix des anges.

Si le Dieu caché que tu adores, âme chrétienne, qui ne se contente pas de se tenir près de toi sous des voiles sacrés et de te parler, mais qui vient jusqu'aux profondeurs de ton cœur et s'unit à toi de l'union la plus ineffable et la plus étroite après celle qui tient unies pour jamais la divinité et l'humanité du Sauveur ; si ce Dieu, dans ton cœur, te parlant comme un ami à son

bis, et dabo tibi poculum ex vino condito et mustum malorum granatorum meorum. Læva ejus sub capite meo et dextera illius amplexabitur me (Cant. VIII, 1-3).

[1] Virum dolorum et scientem infirmitatem (Is. LIII, 3).

[2] Abyssus abyssum invocat (Ps. XLI, 8).

ami, te donnant le baiser de sa bouche sacrée, n'arrache pas de toi des sentiments semblables à ceux qui embrasent le cœur de Madeleine, sais-tu quelle en est la cause? Tu ne l'ignorerais pas, assurément, si tu voulais le savoir. Qu'as-tu souffert pour l'amour de celui qui est venu à toi par la croix? Quelle humiliation as-tu, je ne dis pas recherchée, mais acceptée pour l'amour de celui qui pour toi a été comme un lépreux et un ver de terre[1]? Qu'as-tu sacrifié de la terre à celui qui t'a sacrifié le ciel? Quelle créature as-tu abandonnée pour l'amour de celui qui, pour toi, a abandonné le sein de son Père? Mais surtout, si, malgré ton peu d'empressement à lui plaire, ton peu de générosité à le servir, il s'est révélé à toi, s'il t'a fait sentir la douceur de son amour et l'abondance des biens qu'il te réserve, l'as-tu aimé lui seul? L'as-tu aimé avec une fidélité à l'épreuve de toutes les tentations? N'as-tu pas cherché dans les créatures l'oubli des amertumes que tu trouvais dans le service de Dieu? Le Maître te faisant attendre, n'as-tu pas abrégé la longueur et l'ennui de l'attente en te laissant aller aux fausses consolations d'une vie toute naturelle, aux distractions non moins trompeuses de la mondanité? Malheureux que nous sommes! Nous avons été à peine éprouvés, et l'épreuve a été trop forte. Jésus ne refuse pas de revenir à nous, malgré notre indignité, malgré notre infidélité; mais notre cœur est énervé, notre âme est affadie par le contact du monde, et nous ne savons pas même pleurer notre malheur et notre faute!

O Madeleine, faites-nous comprendre que Jésus ne souffre pas de partage. Apprenez-nous à l'aimer de cet amour simple et généreux dont vous l'aimâtes; appre-

[1] Ego sum vermis et non homo (Ps. XXI, 7).

nez-nous à subir avec courage, et sans jamais nous détourner de lui, toutes les opérations qu'il juge nécessaires pour nous purifier et faire jaillir enfin de notre cœur de pierre, au contact de sa croix, la pure étincelle de la charité qui lui est due.

MÉDITATION XXII.

QUAND L'AME EST CONSOMMÉE DANS LA CHARITÉ, SES PAROLES ET SES ŒUVRES SONT EXCLUSIVEMENT REMPLIES DE LA PENSÉE DE DIEU.

Elle, le prenant pour le jardinier, lui dit : Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.



Les paroles de Jésus à Madeleine : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? » ne contiennent pas matériellement le nom de Jésus; cependant, elles n'ont qu'un sens pour celle qui les entend. S'il était possible, elles éveilleraient en elle la pensée, le souvenir de Jésus, plus efficacement que ne pourrait faire le nom sacré lui-même.

La réponse de Madeleine, non plus, ne contient pas matériellement le nom qui est au-dessus de tout nom, et devant qui tout genou doit fléchir[1]. Cependant, le nom divin, qui n'est pas prononcé, est le seul que

[1] Donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. (PHILIP. II, 10).

l'on entende dans les paroles de Madeleine. Le saint amour a une pudeur que les âmes vulgaires comprendront difficilement; cette pudeur sacrée est fille du respect et de l'humilité. L'âme ne se croit pas capable de prononcer le nom du céleste Époux comme il conviendrait; elle ne se sent pas digne de goûter la consolation qu'il y aurait pour elle à le redire. Mais l'amour céleste devient plus puissant, plus victorieux par cette pudeur même. Il se montre si absolument maître de l'âme qu'il possède, que non seulement tout ce qu'elle dit n'exhale que ce seul nom, qui n'est pas prononcé, mais il ne lui laisse pas même supposer que sur la terre une âme puisse être occupée de quelque autre pensée que du Bien-Aimé qui l'occupe elle-même tout entière. Il ne lui semble pas que la parole puisse faire allusion à autre chose qu'à lui seul, et qu'il soit possible de parler sans parler de lui.

Cet amour qui éclate plus ardent, se servant de sa discrétion même pour accroître son ardeur, ne proportionne pas ses discours aux forces de l'âme qu'il possède, mais à sa propre grandeur. Rien ne lui paraît ni pénible, ni difficile, ni même impossible. Il exprime naïvement un dessein dont l'exécution est doublement impossible : une faible femme pourrait-elle emporter le cadavre d'un homme? Ne serait-ce pas une suprême inconvenance de le tenter seulement? L'amour divin fait-il donc perdre le sens? Au fond, ce cri de Madeleine n'exprime pas un plan arrêté; il exprime simplement la vivacité, la force, la générosité de son amour. Cependant les folies de l'amour sont plus sages que les conceptions les plus mûries de la sagesse. L'Esprit qui souffle en elle, et à qui elle s'est livrée sans réserve, l'Esprit qui est charité, lumière, et qui répand la charité dans les cœurs qui lui appartiennent,

est l'Esprit de ce Dieu dont la sagesse est folie aux yeux des hommes. Si la passion d'une créature s'était fait jour par un cri aussi beau que celui que la charité fait jaillir de l'âme de Madeleine, le monde entier aurait été dans l'admiration ; mais l'amour de Madeleine vient de Dieu, il a pour objet Dieu seul, le Dieu fait chair, le Dieu devenu par amour pour nous notre frère d'abord, et ensuite la victime de nos péchés. C'est pourquoi ce cri d'amour, le plus sublime qui ait jailli d'un cœur humain, ce cri de l'amour de Madeleine pour Jésus-Christ, paraît une folie aux mondains, et leur stupidité s'arrête à déduire froidement les impossibilités qu'il contient.

Ah ! ce que cet amour peut vous faire concevoir de desseins impossibles et exécuter d'œuvres sublimes, ô sainte, pourra-t-il jamais entrer en comparaison avec ce qu'il vous a fait souffrir d'inexprimables douleurs? Ils ne pensent pas, ceux qui vous accusent de folie, que celui qui, par son incomparable assistance, vous a faite assez forte pour porter tout le poids de la Passion, la solitude qui l'a suivie, et maintenant les déceptions que vous avez trouvées au sépulcre, n'est pas moins capable de vous aider dans les œuvres qu'il vous inspirera, qu'il ne l'a été de vous soutenir dans les épreuves qu'il vous a imposées. Ils oublient que nul n'a jamais été aussi convaincu que vous-même de votre faiblesse et de votre impuissance, comme nul n'a, plus que vous, compté sur le secours de Dieu, et connu que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie[1].

Si votre parole est une folie, c'est Dieu, plus que vous-même, qui l'a prononcée. Mais le ciel et la terre passeront, et la parole de Dieu demeurera éternelle-

1. Omnia possum in eo qui me confortat (PHILIPP. IV, 13).

ment[1]. Du reste, comme il souffre tout, l'amour croit tout, l'amour espère tout[2]; le miracle ne l'étonne pas, il en est un lui-même. Madeleine ne peut pas ne pas avoir la conscience de la grandeur de son amour; les desseins qu'il conçoit et qu'il exprime sont en proportion de cette grandeur.

Mais quel accent doivent avoir de telles paroles, sorties d'un tel cœur : « Dites-moi où vous l'avez-mis...? » Et c'est à Jésus même qu'elles s'adressent avec cet accent! Après avoir reçu l'adoration de sa sainte Mère, après avoir été témoin de la joie ineffable de son cœur virginal et maternel, Jésus ressuscité a voulu, avant toute parole des apôtres, entendre cette prière de la bouche de Madeleine, et l'exaucer au delà de toutes ses espérances.

[1] Cœlum et terra transibant, verba autem mea non transibunt (MARC. XIII, 31).

[2] Charitas...., omnia credit, omnia perat (I COR. XIII, 7).

MÉDITATION XXIII.

LA PRÉSENCE DE JÉSUS NE SUFFIT PAS A LE FAIRE RECONNAITRE PAR LES AMES ; IL FAUT ENCORE LE SECOURS DE SA GRACE, ET CETTE RECONNAISSANCE PRODUIT TOUJOURS UN ACCROISSEMENT DE CHARITÉ ET D'HUMILITÉ.

Jesus lui dit : Marie ! Elle, se jetant à ses pieds, répondit : Maître !



L'AME contemplative sentira peut-être, dans le silence et la ferveur de sa prière, la divine beauté de cette scène ; mais, ce qu'elle aura entrevu, aucune plume ne l'écrira jamais. Seuls les anges du sépulcre, heureux témoins d'un événement que les yeux impurs de l'homme ne sont pas dignes de contempler, pourraient, dans la langue du ciel, redire ce qu'ils ont vu sur la terre, et nous donner quelque idée des mystères sacrés qu'ils ont compris. Et je dois essayer de parler de cette merveille, que saint Paul aurait mise sans doute au nombre de ces choses secrètes dont il n'est pas permis à l'homme de parler ici-bas, même lorsque, ravi au troisième ciel, il les aurait vues et entendues [1] ! Mais la suite d'une étude que dirige seul le texte sacré, m'y oblige. Puisse cette nécessité me servir d'excuse et me faire pardonner mon insuffisance !

[1] Quoniam raptus est in paradisum, audivit arcana verba quæ non licet homini loqui (II Cor. XI, 4).

La présence de Jésus ne suffit pas à le faire reconnaître, même des âmes qui l'aiment avec le plus de perfection ; il faut encore qu'il daigne leur accorder la grâce de le reconnaître, il faut qu'il veuille être reconnu. Une vertu, alors, sort de lui[1], qui guérit la naturelle cécité de l'homme à l'égard des choses divines ; un trait de lumière part de son cœur, qui éveille et illumine le cœur qu'il veut favoriser, tandis qu'une voix secrète lui dit : « Ouvre les yeux et regarde : c'est moi, ton Jésus, ton Seigneur et ton Dieu[2] ! » Madeleine ne l'a donc pas reconnu encore, parce que le Seigneur ne l'a pas voulu.

Maintenant il le veut, et, la vertu qui doit sortir de lui et illuminer l'âme de la sainte, il veut qu'elle lui arrive sous une forme d'une condescendance et d'une délicatesse infinies ; il veut la cacher sous le nom qu'il aime à lui donner, et qu'il prononce de ses lèvres divines : « Marie ! » Ce nom est commun aux deux âmes qu'il aime le plus, sa Mère immaculée et Madeleine : « Marie ! » Et Jésus, tout Jésus Dieu et homme, Jésus crucifié et Jésus glorifié, à la douce lumière de ce nom, prononcé avec une charité, une tendresse infinie, apparaît aux yeux, purifiés par tant de larmes et maintenant ravis d'une joie qui n'est pas de ce monde, de celle dont il vient de dire le nom !

Être nommé de la bouche de Dieu, c'est un honneur si grand, une béatitude si pleine, que les êtres inanimés les sentent et les reconnaissent à leur manière. Il appelle les étoiles ; elles répondent : « Nous voici ! » et donnent avec délices leur lumière en sa présence[3]. Il

[1] Virtus exibat de illo et sanabat... (Luc. VI, 19).

[2] Dominus meus et Deus meus (Joan. XX, 28).

[3] Stellæ vocatæ sunt, et responderunt : Adsumus ! et luxerunt ei cum jucunditate (Baruch. III, 35).

dit à ses prophètes, comme un titre singulier de noblesse et la preuve suréminente de sa prédilection, qu'il les a connus avant qu'ils fussent sortis du sein de leur mère[1]. Modifier le nom de ses élus, en changer le sens, surtout leur imposer lui-même ce nom[2], c'est plus que l'assurance de la prédestination à la vie éternelle, puisque c'est l'annonce qu'ils vont vivre d'une vie supérieure, et remplir ici-bas l'office de hérauts du roi immortel des siècles. Au ciel, avec la manne cachée qui est lui-même, il donnera au vainqueur un nom nouveau[3]. Ce nom contiendra sans doute l'expression des bienfaits qu'il couronne en ses élus et du caractère particulier de leurs mérites; ce nom nouveau et vrai, il le prononcera dans l'éternité comme il prononce maintenant celui de Marie, et ils entreront dans la joie de leur Seigneur[4].

Mais celui qui donne maintenant à Madeleine le nom préféré de « Marie, » ce n'est pas le Dieu qui est caché dans le secret de son être et de son éternité inaccessible, c'est le Dieu qui a été vu sur la terre et qui a conversé avec les hommes[5], c'est Jésus. Sa douce voix[6] le porte aux oreilles et jusqu'au cœur de Madeleine, et il veut, par la manière dont il le profère, lui révéler tous les

[1] Antequam te formarem in utero novi te, et antequam exires de vulva (Jerem. I, 4).

[2] Abram changé en Abraham, Jacob en Israël, Simon en Pierre, etc. — Vocabis nomen ejus Joannem; hic erit magnus coram Deo, vinum et siceram non bibet et Spiritu sancto replebitur adhuc in utero (Luc. I, 13-15). — Et vocabis nomen ejus Jesum, hic erit magnus et Filius Altissimi (Luc. I, 31-32).

[3] Vincenti dabo manna absconditum et nomen novum (Ap. II, 17).

[4] Intra in gaudium Domini tui (Matth. XXV, 21).

[5] Post hoc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est (Baruch. III, 38).

[6] Vox enim tua dulcis (Cant. II, 14).

trésors que son cœur d'Homme-Dieu renferme pour elle! Le nom qu'il prononce, nous pouvons le redire; mais le ton, l'accent, le regard, l'attitude avec lesquels il le prononce, qui nous les fera connaître?

L'humble créature qu'il daigne nommer est à ses pieds, brisée par la douleur, et elle souffre ainsi parce que, après Marie Mère de Jésus, nulle autre ici-bas ne l'a tant aimé. Bien plus, cette douleur immense est telle, que seul le regard de Jésus en peut mesurer l'amertume et l'étendue : c'est lui-même qui l'a versée goutte à goutte dans le cœur de Madeleine. Après avoir ajouté à la douleur la désolation et la solitude, il a mis le sceau à tant de maux en lui procurant la plus cruelle déception. Sans doute il était bon que Jésus affligeât ainsi cette âme préférée : c'était la volonté sainte du Père, et Madeleine, lorsque Jésus était immolé, n'aurait pas voulu être épargnée. Peut-être ces douleurs étaient elles nécessaires à l'âme de la sainte, comme il était nécessaire aux apôtres que Jésus s'en allât, autrement le Consolateur ne serait point venu, et leur charité eût à jamais langui imparfaite[1]. Et si une telle nécessité n'existe plus déjà pour elle, il lui est bon du moins d'acquérir dans la douleur une plus grande ressemblance avec l'homme des douleurs, avec Jésus crucifié[2].

Cependant, quelle violence le divin Maître n'a-t-il pas dû faire à son cœur si bon pour affliger cette Madeleine si humble, si aimante, si aimée et si digne de l'être! Quelle violence pour lui refuser, au Calvaire, l'aumône d'un regard! Quelle violence, au sépulcre,

[1] Si non abiero Paraclitus non veniet; si autem abiero mittam eum ad vos (JOAN. XVI, 7).

[2] Virum dolorum et scientem infirmitatem (Is. LIII, 3). — Conformes fieri imaginis Filii ejus (ROM. VIII, 29).

pour se dérober à sa recherche! Il s'est pourtant dérobé. Il a entendu ce cri de désolation et de saint désir sortir des entrailles de l'Épouse véritable des Cantiques sacrés : « Revenez, ô mon Bien-Aimé, revenez; soyez semblable pour moi au cerf, au faon de la biche sur la montagne de Bether[1]! » Et loin de répondre à l'appel de ce cœur désolé, et qui ne pouvait plus vivre loin de lui, il a choisi ce moment pour lui ravir même le corps inanimé de celui quelle aime, et comme éteindre dans le sépulcre vide le flambeau même de son espérance!...

A présent, rien ne contraint plus le sacré cœur; aucun obstacle ne l'empêche de montrer la compassion qu'il ressent pour celle qui pleure, ne s'oppose à son désir, à son besoin de la consoler. La volonté du Père est accomplie, et le cœur de Madeleine a trouvé dans le feu de la douleur cette perfection de pureté que les âmes ne trouvent ordinairement que dans la mort et le tombeau. Avec quelle divine joie il prononce ce nom aimé : « Marie! » qui va changer en allégresse les larmes de la pauvre affligée, et ses douleurs en délices du ciel!

Dans ce nom, tombé avec le charme et la douceur d'une caresse, pure comme la sainteté de Dieu, et tendre comme son infinie charité, il y a avant tout comme un écho et un témoignage de l'éternel amour dont Marie est l'objet de la part de son créateur; mais il y a aussi quelque chose du son que rendaient les paroles par lesquelles le Seigneur, saintement fier de son serviteur, louait Job devant l'antique ennemi : « Avez-vous vu Job, mon serviteur? Il n'est personne

[1] Revertere : similis esto, dilecte me, capreæ hinnuloque cervorum super montem Bether (Cant. ii, 17).

sur la terre qui lui soit semblable[1]. » Cependant, Jésus est homme aussi véritablement qu'il est Dieu. Comme homme aussi, il aime Marie[2], il ressent une compassion digne de sa bonté des douleurs qu'elle endure depuis si longtemps à cause de lui; il éprouve une joie ineffable de la consoler; il est fier, aussi, d'avoir trouvé tant de fidélité dans cette humble femme, dont il ne paraissait pas encourager la constance tandis que ses amis même l'abandonnaient, tant de courage et de générosité dans cette faible créature tandis que les hommes même étaient découragés. Enfin, le cœur de Jésus déborde de l'enthousiasme de sa propre victoire sur la mort et l'enfer. Il a glorifié son Père, et nul ne ravira à Dieu la gloire qu'il lui a rendue. Il a racheté le genre humain, et, ceux que son Père lui a donnés, nul ne les arrachera de sa main[3]. Ce sont tous ses sentiments de sa divinité et de son humanité que Jésus exprime dans ce seul mot : « Marie! »

La blanche et chaude lumière du soleil, en passant à travers le prisme, laisse voir les riches nuances de l'arc-en-ciel; mais leur beauté, sans chaleur, qu'est-elle en comparaison de celle du pur rayon qui illumine et vivifie? En cherchant à nous rendre compte du pur et simple mouvement du sacré cœur qui s'est révélé au dehors par ce seul nom : « Marie! » nous trouvons, nous aussi, sept choses, les unes divines, les autres humaines, toutes dignes du Verbe fait chair; mais celle qui entend ce seul mot : « Marie! » a la vision d'une beauté que les enfants d'Adam n'auront jamais ici-bas.

[1] Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit eis similis in terra : homo simplex et rectus (JOB. I, 8).

[2] Diligebat autem Jesus Martham et Mariam (JOAN. XI, 5).

[3] Quod dedisti mihi custodivi (JOAN. XVII, 12).

Les anges du sépulcre, qui entendent comme Madeleine ce mot prononcé par le Seigneur, les anges qui entendent pour la première fois, dans le nom de l'humble amante de Jésus, la voix du Sauveur ressuscité, ont eux-mêmes comme une nouvelle révélation de l'ineffable bonté de Dieu et de l'inépuisable tendresse du sacré cœur pour les âmes qu'il a conquises au prix de son sang.

Deux passages du livre mystérieux des Cantiques nous laissent comprendre ce qui se passe en ce moment dans l'âme de la sainte. « J'étais toute à mon Bien-Aimé, à ce Bien-Aimé que j'avais en vain pendant la nuit cherché sur les places publiques et dans les rues. Pour lui, j'étais sortie de la cité, j'avais subi les mauvais traitements de ceux qui la gardaient ; mais je ne sentais pas mes maux, car tout mon être aspirait vers lui seul. Après les déceptions les plus amères et les plus cruelles dans cette recherche désolée, tout à coup il s'est tourné vers moi. A sa voix, mon âme s'est liquéfiée[1]. »

Le Dieu Sauveur a essuyé toute larme des yeux de Madeleine ; il n'y aura plus désormais de deuil, ni de sanglot, ni de douleur d'aucune sorte : la première partie de la vie de Jésus, le temps du sacrifice, est passé[2]. Le souvenir même des déchirements qui faisaient saigner naguère le cœur de la sainte, meurt dans l'ineffable joie d'avoir enfin retrouvé celui qu'elle aime, d'avoir retrouvé vivant, glorieux, immortel celui qu'elle avait cherché parmi les morts[3]. « Je l'ai trouvé, celui que chérit

[1] Ego dilecto meo et ad me conversio ejus (Cant. V, 10). — Anima mea liquefacta est dum dilectus locutus est (Cant. V, 6).

[2] Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et jam non erit amplius neque luctus, neque clamor, neque ullus dolor, quia prima abierunt (Apoc. XXI 7).

[3] Quid quæritis viventem cum mortuis? (Luc XXIV, 5).

mon âme ; je l'ai trouvé ; je le tiens, je ne le lâcherai plus[1]. »

Elle se jette aux pieds de Jésus ; c'est sa place, la place que son humilité a choisie dès longtemps, qu'elle fit sienne le jour où ses péchés furent remis, qu'elle occupait lorsque Jésus la justifiait en présence de Marthe, la place où Lazare ressuscité des morts l'aperçut lorsque, ouvrant les yeux à la lumière, il les tourna vers Jésus, celle qu'elle occupait au banquet de Béthanie, celle où le regard et le cœur de tous les chrétiens la retrouvent à jamais au pied de la croix. Elle se jette à cette place, qu'aucun autre amour, qu'aucune autre humilité ne lui ravira jamais. A son nom, « Marie ! » prononcé par le Seigneur avec une tendresse divine, avec une compassion ineffable, elle répond, elle aussi, par un seul mot, où son âme sait unir également l'amour et l'humilité, l'adoration et la reconnaissance, l'humilité et la tendresse : « Maître ! » Et comme Jésus lui révèle tout son cœur divin dans ce seul mot : « Marie, » elle met toute son âme aux pieds de Jésus dans cette parole unique : « Maître ! »

Les anges du sépulcre, saintement jaloux de l'honneur fait par le Sauveur ressuscité à toute l'humanité en la personne de Madeleine, admirent la réponse de la sainte, leur sœur. Ils se disent entre eux que, si une gloire semblable était échue en partage aux purs esprits des célestes hiérarchies, ils n'auraient pu la recevoir dans un cœur plus pur et plus aimant, plus humble et plus reconnaissant que celui de Madeleine.

Elle répond : « Maître ! » Arrêtons-nous un instant encore à cette parole de notre sainte bien-aimée ; elle

[1] Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam (Cant. III, 4).

renferme pour nous et pour tous l'une des plus nécessaires leçons de la vie spirituelle.

Que Jésus daigne se montrer l'époux, le tendre époux de l'âme chrétienne ; qu'il pousse la condescendance à l'égard de l'un des siens jusqu'à passer à son doigt, comme il le fit pour la vierge Catherine de Sienne, l'anneau des fiançailles célestes ; qu'il daigne lui dire, comme à sainte Élisabeth de Hongrie : « Si tu veux être à moi, je serai tout à toi, et rien ne nous séparera jamais, » ou encore, comme à la séraphique Thérèse de Jésus : « Je suis Jésus de Thérèse ! » l'âme qu'il a honorée de la sorte répondra toujours aux effusions de sa tendresse ineffable par le mot de Madeleine : « Maître ! » Elle sait, en effet, que nous n'avons pas ici-bas d'autre moyen de lui témoigner notre amour que de le reconnaître pour notre Dieu, notre Maître, notre Créateur, notre fin dernière, et de lui rendre, par l'accomplissement de sa sainte volonté, tout ce que nous avons reçu de cette volonté même, pleine de bienveillance pour nous. Elle sait qu'il n'y a pas d'autre moyen de conserver son amour, la douceur de sa présence, les salutaires influences de sa grâce, que de lui obéir, et qu'elle ne saurait mieux marquer cette disposition où elle veut vivre, qu'en lui donnant le nom qui marque le mieux son souverain domaine et l'aveu plein d'amour que nous en faisons. Il peut, lui, prononcer notre nom avec une douceur et une tendresse infinies, le faire arriver jusqu'à nous aussi délicieux que le serait une caresse, le baiser désiré par l'Épouse des Cantiques ; mais sa créature ne serait plus digne de cette caresse, et ne la recevrait pas sans danger pour son salut éternel, si cette effusion nouvelle de la charité infinie ne la plongeait pas plus profondément dans la vue de son néant et de son indignité.

MÉDITATION XXIV.

DIEU RÉSERVE POUR LA VIE FUTURE LA PLÉNITUDE DES DÉLICES QUE SA PRÉSENCE SENSIBLE COMPORTE POUR LES AMES CHARITABLES.

Ne me touchez pas!

A parole de Dieu est toujours digne de respect et d'adoration. Même lorsqu'elle nous semble difficile à entendre[1], elle apporte à notre âme des leçons salutaires et des consolations pleines d'espérance[2]. Il n'est peut-être pas inutile de nous pénétrer de cette vérité au moment de commencer cette méditation.

Entre tous les discours de notre divin Maître, celui qu'il adresse à Madeleine au moment où, dans l'extase de sa béatitude, elle va sans doute baiser ses pieds adorables : « Ne me touchez pas ! » a paru particulièrement mystérieux. Et, ce qu'il ajoute aussitôt comme la raison de cette défense, loin d'en faciliter le sens, le rend encore plus obscur : « Je ne suis pas monté à mon Père. »

L'interprétation qui est donnée le plus communément ne saurait nous satisfaire entièrement.

O Jésus, serait-il vrai, que même, après tant de douleurs souffertes pour vous, votre servante ait encore

[1] Sunt quædam difficilia intellectu (II PETR. III, 16).

[2] Ut per consolationem scripturarum spem habeamus (ROM. XV, 4).

besoin de donner à sa charité plus de pureté ? Serait-il vrai que, même broyé sous votre croix, l'un des cœurs les plus tendres et les plus généreux que vous ayez formés de vos mains, peut encore se rechercher en quelque chose? C'est là, en effet, ce que l'on suppose. Ils ne voient, sans doute, rien d'humain et de terrestre dans notre chère sainte ; mais ils croient apercevoir dans son âme un excès de désir d'être consolée, une complaisance trop grande pour la consolation reçue, un désir impétueux de l'accroître encore, quelque recherche par conséquent d'elle-même. C'est le fond de ce qui est dit le plus habituellement, avec des nuances qui tiennent au caractère, à la profondeur, peut-être à la sainteté de ceux qui émettent ce sentiment.

Sans doute, le cœur humain est un océan sans fond. Jetez dans cet abîme ce qu'il vous plaira, Dieu ou la créature ; jetez-lui du bonheur en telle abondance que vous voudrez, il ne dit jamais : c'est assez. C'est là son angoisse et sa noblesse tout ensemble, et ce sera son bonheur et sa gloire dans l'éternité, d'être tel que seule la possession de Dieu puisse lui donner le repos dans la béatitude[1].

Sans doute, Dieu l'ayant fait pour ce bonheur, il ne peut pas ne point porter en lui-même l'instinct de sa magnifique destinée, ni cesser de tendre à la plénitude et à l'*inamissibilité* du bonheur. Cependant, n'y a-t-il pas eu des saints qui ont crié à Dieu, dans l'excès de leur ravissement : « C'est assez, c'est trop, ô Dieu de bonté et d'amour? » N'y a-t-il pas eu des saints qui ont poussé leur charité envers le prochain jusqu'à désirer

[1] Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te (SAINT AUGUSTIN).

d'être anathèmes pour le salut de leurs frères[1]? Et cependant y eut-il jamais une âme bienheureuse plus comblée que n'est Madeleine en ce moment? Y eut-il une âme généreuse dans un état à pouvoir plus entièrement se perdre de vue, s'oublier elle-même?

Mais que signifierait alors la raison que Notre-Seigneur apporte de sa conduite, raison qui, au pied de la lettre, se rapporte à lui-même, non à Madeleine? On ne saurait l'entendre, à moins qu'elle ne signifie que cette place privilégiée aux pieds de Jésus, cette place si chère à l'humilité et à l'amour de la sainte, Madeleine l'a conquise pour l'éternité, et que ce qu'il ne lui a pas permis auprès du sépulcre, il le lui accordera auprès de son Père céleste. Belle et glorieuse pensée! Les vierges auront dans les splendeurs des saints le privilège de suivre l'Agneau partout où il va, et de chanter à sa suite des cantiques que les lèvres virginales auront seules le bonheur de redire; mais Madeleine, elle, aura le privilège plus désirable d'être aux pieds de Jésus dans l'attitude qu'elle avait sur la terre, de baiser ses pieds divins et d'adorer de près ses blessures glorifiées.

Quelques-uns ajoutent au sentiment qui a été exposé plus haut, que la raison qui obligea le Sauveur à ne permettre pas que Madeleine baisât ses pieds, est que la sainte n'eût pu soutenir alors l'excès de son bonheur. Son ravissement, disent-ils, lui aurait donné la mort; la plénitude de sa joie aurait brisé son cœur, comme une fermentation excessive brise un vase trop frêle. Mais est-ce que l'Épouse des Cantiques n'a pas chanté avec raison ces paroles qui trouveraient ici leur application : « Sa main gauche soutient ma tête, tandis que sa droite

[1] Optabam ego anathema esse a Christo pro fratribus meis qui sunt cognati mei secundum carnem (Rom. IX, 3).

me presse sur son cœur[1]? » Eh quoi! celui qui, invisible, l'a soutenue de la sorte, tandis que sa droite la crucifiait avec Jésus-Christ, ne pourrait pas, visible et présent, la rendre capable, s'il voulait, d'épuiser ici-bas sans mourir la coupe de la félicité!

Il semble possible, cependant, d'adopter quelque chose de ces sentiments, qui sont infiniment respectables par cela seul qu'ils se sont produits assez fréquemment dans l'Église, qui ne les a jamais blâmés. Le sens de la parole de notre divin Maître devrait, dans ce cas, être exposé à peu près ainsi : « Ne me touchez pas ; je ne suis pas encore monté à mon Père. C'est-à-dire, ne vous reposez pas entièrement dans votre bonheur actuel ; ne vous appuyez pas d'une manière absolue sur la consolation que vous goûtez maintenant ; n'essayez pas de la faire vôtre pour jamais. Car ici-bas rien n'est durable, le bonheur non plus que la douleur, et je ne suis pas encore monté à mon Père, auprès de qui, au contraire, rien ne passera jamais. Dans la gloire et la béatitude céleste, vous pourrez faire à loisir ce qui n'est pas possible sur la terre ; car, selon les décrets adorables et l'ordre divin de la Rédemption, je dois bientôt remonter à mon Père, et vous priver, ô Madeleine, vous et ce monde maintenant racheté, de la douceur de ma présence sensible. »

Peut-être cette leçon n'est pas nécessaire à Madeleine ; mais combien nous devons vous remercier, ô mon Dieu, de daigner nous la donner à son occasion ! Ici-bas nous devons conquérir la récompense en faisant et en souffrant, selon les ordonnances de votre providence paternelle ; mais cette récompense qu'il faut conquérir sur la terre, au ciel seulement nous la possé-

[1] Læva ejus sub capite meo et dextera illius amplexabitur me (Cant. II, 6).

derons. Lorsque Pierre, ravi à la vue du Sauveur transfiguré, s'écriait dans son transport : « Il nous est bon d'être ici, » et voulait dresser des tentes sur le Thabor, votre Esprit, Seigneur, fait marquer expressément qu'il ne savait ce qu'il disait[1]. Que, pour reposer vos enfants après leurs douleurs, ou pour les préparer à de nouveaux combats, à de nouveaux sacrifices, s'il vous plaît de leur faire sentir un instant quelle est la joie dont vous avez résolu d'enivrer vos élus dans la terre des vivants, l'âme qui ne saurait repousser votre don ni se soustraire aux témoignages de votre toute-puissante dilection, ne doit cependant ni les désirer avec ardeur, ni s'y arrêter avec complaisance. Semblable aux soldats de Gédéon, qui ne s'arrêtaient pas malgré leur soif, et se contentaient de prendre dans le creux de leur main, en traversant le torrent, un peu d'eau, et à la voix de leur chef couraient au combat, contents d'avoir rafraîchi leurs lèvres avant de répandre leur sang, l'âme non plus, pour goûter la consolation, alors même qu'elle en serait inondée, doit se souvenir que toute son affaire ici-bas est de courir à l'accomplissement de la volonté de Dieu. Aussi longtemps que durera la vie présente, ce n'est point sur le Thabor qu'elle doit dresser sa tente ; sa demeure est au Calvaire, c'est à l'ombre de la croix qu'elle doit habiter.

O Jésus, daignez graver profondément en notre intelligence cet enseignement, d'autant plus nécessaire qu'il déplaît davantage à la lâcheté, à la sensualité de notre misérable cœur. Nous avons tant d'éloignement pour

[1] Non enim sciebat quid diceret (MARC. IX, 5).

[2] Adhuc populus multus est, duc eos ad aquas... qui lingua lamberunt aquas sicut solent canes lambere, separabis eos (JUD. VII, 4, 5).

les luttes et les combats, tant d'horreur pour le renoncement et le sacrifice! La jouissance, au contraire, est si profondément dans les désirs et les aspirations de tout notre être!

Une des tentations les plus fréquentes et les plus dangereuses de la vie spirituelle, l'une de celles qui nous éloignent le plus aisément de votre service, consiste dans le fait que nous la trouvons sûrement dans nos communications avec vous et dans le contact eucharistique de votre cœur à notre cœur. Malgré les lumières de la foi, nous ne voulons pas comprendre que tout ici-bas est temporaire et momentané, et que c'est votre amour qui a choisi pour nos luttes un temps qui s'écoule si vite, en réservant pour la jouissance et la félicité l'éternité qui ne passe pas[1]. Ah! lorsque nous serons sur le seuil de cette éternité bienheureuse, nous trouverons, nous aussi, que les tribulations de la vie présente ne sont pas dignes d'entrer en comparaison avec le poids incomparable de gloire que Dieu révèlera en nous[2]! Ce que nous verrons alors, faites, Seigneur, que nous le croyions dès à présent, mais d'une foi assez vive pour nous donner le courage de supporter les maux de la terre, et le courage, peut-être plus difficile, d'attendre les biens du ciel!

[1] Dei ineffabilis et immensa bonitas etiam hoc providet, ut laborum quidem tempus et agonis non extenderet, nec longum faceret aut æternum, sed breve, et, ut ita dicam, momentaneum : ut in hac brevi et exigua vita agones essent et labores, in illa vero quæ æterna est coronæ et præmia meritorum : ut labores quidem cito finirentur, meritorum vero præmia sine fine durarent (V. Brev. in officio omnium Sanctorum).

[2] Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam que revelabitur in nobis (Rom. VIII, 18).

MÉDITATION XXV.

ICI-BAS, L'UNION MÊME LA PLUS INTIME AVEC DIEU IMPLIQUE TOUJOURS POUR LES AMES LE TRAVAIL ET LE SACRIFICE.

> Ne me touchez pas, je ne suis pas encore monté à mon Père ; mais allez, dites à mes frères : Je monte à mon Père et votre Père, à mon Dieu et votre Dieu.

ES reliques de notre chère sainte, que l'on vénère à Saint-Maximin de Provence, impressionnent de bien des manières le pèlerin qui est venu chercher auprès d'elles un aliment à sa dévotion. Peut-être aucune tête vivante n'a produit sur son âme l'impression de la beauté, avec autant de puissance que le chef décharné de sainte Marie-Madeleine. Entre les autres reliques qu'il nous a été donné de vénérer, seule, la tête de saint Laurent, martyr, nous a donné une sensation pareille. Mais la vue, ou plutôt le sentiment de cette beauté, de ce chef-d'œuvre du Dieu créateur, est peu de chose. L'âme se sent bien plus encore en présence d'un chef-d'œuvre de la grâce, d'une merveille de sainteté, mais d'une merveille qu'elle ne sait contempler que dans le rayonnement de la lumière de Jésus-Christ même. Tout ce qu'elle vénère de Madeleine lui parle de Jésus comme aucune autre relique, excepté la vraie croix, ne lui en parla jamais. Cette tête a touché bien des fois les pieds sacrés du Sauveur du monde. Ces yeux, qui avaient lavé de leurs larmes les pieds divins, ont reflété mille fois

l'image, la beauté de ce visage que les anges désirent contempler. Ces lèvres réduites en poussière ont baisé les pieds percés de clous. Le regard de Jésus s'est reposé avec amour sur ce visage, semblable au pur rayon de lumière sur la plus blanche des fleurs!...

Mais, tandis que le pèlerin s'absorbe dans ces pensées, le prêtre qui l'a mis en présence de la sainte relique, approche la lumière qu'il tient à la main, lui montre une tache blanchâtre sur le front de la sainte, et lui dit : « C'est la place du *Noli me tangere.* » Souvent, comprenant que le sens de ses paroles n'a pas été entendu, il est obligé d'ajouter : « Lorsque le Seigneur, après sa résurrection, dit à Madeleine, prosternée à ses pieds : « Ne me touchez pas, » lui-même toucha la sainte à cet endroit de son front. La peau qui avait reçu l'honneur de ce contact sacré, y avait puisé une sorte de pérennité, et, tandis que toutes les autres chairs de ce chef vénérable tombaient en poussière, elle continuait d'adhérer au front de la sainte. Elle avait été l'objet d'une dévotion particulière sous ce nom de *Noli me tangere,* jusque vers le temps de la Révolution française, époque où elle tomba à son tour, laissant à la place qu'elle avait garantie pendant tant de siècles de l'injure de l'air, cette teinte plus blanche qui la distingue encore. »

Ainsi, selon cette tradition, qu'aucun chrétien ne révoquera jamais en doute, en arrêtant de sa main, dont la blessure est maintenant glorieuse, le front de Madeleine qui s'inclinait pour baiser ses pieds, Jésus donnait à la sainte plus que l'élan et la force de son amour ne lui avaient inspiré de désirer et d'entreprendre. Oh! que cela est bien dans le caractère du cœur de Jésus, tel qu'il s'est révélé à nous! Que cela est bien dans le caractère des rapports que nous sommes habitués à contempler entre Jésus et l'humble Madeleine!

Autrefois, lorsque, selon les desseins de l'éternelle charité à l'égard de la sainte, il ne lui fut plus permis de partager les fatigues de l'apostolat du Seigneur, c'était Jésus qui, la venant visiter, lui portait, par cette preuve spontanée de sa sollicitude et de sa tendresse, une consolation plus grande que le bonheur dont sa vocation spéciale l'avait privée.

Maintenant, ce contact spontané de la main de Jésus n'est-il pas plus délicieux, pour le cœur de la sainte, que le bonheur de baiser les pieds divins? Du reste, ce bonheur même ne lui sera pas refusé longtemps. Lorsque Madeleine retourne à Jérusalem avec les autres saintes femmes venues au sépulcre, Jésus parait tout à coup au milieu d'elles, et les salue. Elles se prosternent et baisent ses pieds[1] : c'est le récit de saint Matthieu. Jésus n'a donc pas voulu priver la sainte d'une consolation, mais lui en donner une plus grande, en attendant qu'il lui accorde aussi celle à laquelle seule aspire son humilité.

Mieux que ses serviteurs, Jésus connaît le cœur de la sainte et la puissance de sanctification qu'il a cachée dans l'excès des douleurs dont il l'a lui-même accablée. Il sait que le cœur de Madeleine n'a plus à apprendre les voies parfaites, qu'il les connaît et qu'il saura les parcourir avec une entière perfection; mais il veut révéler à tous les siècles futurs l'éminence de sa charité; il veut que toute l'Église loue à jamais le chef-d'œuvre de sainteté qu'il a opéré en elle, et que lui-même admire.

Voici, en effet, le sens des paroles de notre divin Maître : « Ne me touchez pas ! Que les effusions de votre

[1] Et ecce Jesus occurrit illis dicens : Avete. Illæ autem accesserunt, et tenuerunt pedes ejus, et adoraverunt (Matth. XXVIII, 9).

joie et de votre amour ne me retiennent pas auprès de vous ! Vous me reverrez, car je ne monte pas encore à mon Père. C'est à regret que mon cœur consent à priver cette terre, maintenant lavée de mon sang et riche de mon eucharistie, de la gloire et de la douceur de ma présence sensible. Vous aurez le temps de baiser mes pieds. Mais il y a d'autres âmes qui pleurent encore sur moi comme on a coutume de le faire sur la mort du premier-né[1] ; j'ai hâte de les consoler comme je vous ai consolée, de changer en joies célestes et en consolations ineffables leurs angoisses et leurs larmes.

« Hélas ! d'autres ne pleurent pas, parce qu'ils ont perdu même l'espérance. Ce sont mes apôtres, mes frères bien-aimés. C'est pourquoi leur âme n'est pas prête encore à recevoir ma visite. Eh bien ! vous irez les préparer à leur bonheur prochain ; vous serez mon aide, la messagère et la première effusion de ma charité à leur égard. Allez, portez à mes frères bien-aimés la nouvelle de ma résurrection, qu'ils n'osent plus attendre. Donnez-leur l'assurance, non pas seulement de mon pardon, mais de mon inépuisable tendresse. Vous leur direz qu'en vous envoyant à eux, je vous ai dit : « Allez à mes frères. » Vivant, ils s'en souviennent encore, je les assurais qu'ils n'étaient plus mes serviteurs, mais mes amis[2] ; mort, je ne les nomme plus mes amis, mais mes frères, car je viens de leur mériter la grâce d'être en effet les enfants de Dieu[3] par adoption, comme je le suis par nature. Dieu est en effet leur père comme il est mon

[1] Dolebunt super eum ut doleri solet in morte primogeniti (ZACH. XII, 10).

[2] Jam non dicam vos servos, sed amicos (JOAN. XV, 15).

[3] Dedit potestatem filios Dei fieri (JOAN. I, 12). — Videte qualem charitatem dedit nobis Deus ut filii Dei nominemur et simus (I JOAN. III, 1).

Père, non de la même manière, mais avec un amour semblable. Dites-leur : « Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. » Dieu moi-même, je me suis fait créature comme eux, afin qu'ils puissent devenir fils de Dieu comme moi. Qu'ils ne craignent point, malgré la faiblesse qu'ils ont fait paraitre tandis que je souffrais ma passion douloureuse et ignominieuse ; car le sang que j'ai versé pour eux, élève vers le ciel un meilleur cri que le sang d'Abel[1] : il implore et il obtient le pardon et la miséricorde, et non pas la vengeance et le châtiment. Donnez-leur cette assurance que, vivant à jamais dans le saint des saints de l'adorable majesté, je ne cesserai point d'intercéder pour eux[2]. »

L'amour, arrivé à sa perfection, a des aspirations qui épouvantent les âmes qui n'ont jamais été embrasées de sa pure flamme. Ce qu'il souhaite, dans cet état, ce n'est pas la joie que donne la présence du Bien-Aimé, ni le bonheur de sa possession, mais l'immolation et le sacrifice. O Jésus, n'est-ce point la vérité que nous enseigne votre conduite ? Ou bien, n'est-ce pas l'amour qui vous a fait sortir du sein de votre Père, pour venir vous immoler et mourir ici-bas? Oui, depuis que vous avez donné cet exemple, les âmes qui vous ont compris ont mieux aimé souffrir pour vous que jouir de vous, se sacrifier pour votre gloire que se réjouir dans votre gloire. Et qui a été plus capable que Madeleine de comprendre ces caractères divins de votre charité, et de les imiter ? Dieu avait aussi devant les yeux la scène que nous contemplons, lorsqu'il disait au commencement : « Faisons-lui une aide qui lui soit semblable[3] ! » Ainsi

[1] Melius loquentem quam Abel (HEB. XII, 24).
[2] Semper vivens ad interpellandum pro nobis (HEB. VIII, 25).
[3] Faciamus ei adjutorium simile sibi (GEN. II, 18).

que Jésus a quitté son Père pour seconder les desseins de sa charité parmi nous, Madeleine va quitter Jésus pour seconder les pensées de l'amour de Jésus à l'égard des apôtres.

Elle aurait pu dire alors, aussi bien que le dira plus tard le Docteur des Gentils : « Pour moi, vivre, c'est Jésus[1], » c'est aimer Jésus, c'est faire la volonté de Jésus. Et elle n'était pas, comme lui, tirée en sens contraire, se souvenant de ce qui pourrait lui être plus avantageux à elle[2]; mais elle allait, sans retour sur elle-même, du côté où la voulait celui qui seul était toute sa vie.

Apôtre des apôtres, c'est là un des titres, une des gloires que les Pères de l'Église aiment à attacher au nom de Madeleine. Elle est digne de le porter, puisque Jésus la trouva digne d'en remplir les fonctions. L'apostolat n'est-il pas tout ensemble le complément naturel de la contemplation[3] et le fruit de la douleur[4]? Ne faut-il pas que la créature fasse rayonner autour d'elle la lumière divine qui la remplit, que le cœur brisé laisse échapper les salutaires arômes du sacrifice? Elle était faite pour l'apostolat suprême, celle dont la contemplation, habituellement élevée, était devenue si intense au pied de la croix, si impétueuse auprès du sépulcre, que la vue même des anges ne pouvait un moment retenir l'élan de son âme vers Jésus. Elle était préparée pour le nouveau sacrifice de l'apostolat, celle

[1] Mihi vivere Christus est (PHILIPP. I, 21).

[2] Coarctor a duobus, desiderium habens dissolvi et esse cum Christo (PHILIPP. I, 23).

[3] Prædicatio verbi ex plenitudine contemplationis derivatur (DOCT. ANG.).

[4] Signa apostolatus mei inter vos in multa patientia (II COR. XII, 12).

qui avait déjà su tant souffrir pour Jésus. Froment, pur froment du Christ, moulu, non par la dent des bêtes féroces comme le martyr saint Ignace, mais par la croix, la mort, la sépulture de Jésus, son cœur brisé se laisse tellement pénétrer et remplir de la volonté divine, qu'elle n'a plus de volonté propre. Doux et désirable échange ! Elle a donné son cœur à Jésus, et Jésus fait battre son propre cœur dans la poitrine de Madeleine ; mais il le fait battre de la même manière que dans sa propre poitrine, avec le même élan d'amour, la même profondeur d'adoration envers Dieu, avec le même amour des hommes, la même soif de leur salut, la même générosité à le leur procurer par sa propre immolation. Il a suffi que ce cœur divin, qui règle tous ses mouvements et les dirige, manifestât son désir ; aussitôt elle a quitté Jésus pour devenir l'apôtre des apôtres. Elle l'a fait sans laisser paraître le moindre regret, sans mettre à cet acte suprême d'obéissance le moindre retardement. Saint Jean ne pouvait mieux exprimer la simplicité et la perfection de cette obéissance, à laquelle nous n'avons su trouver qu'un seul terme de comparaison, l'obéissance de Jésus même : après les paroles du Seigneur à Madeleine, il se contente d'ajouter : « Marie-Madeleine alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces paroles. »

O sainte bien-aimée, je vous supplie, en terminant ce livre, de me permettre de le déposer à vos pieds. Ce n'est point l'œuvre que j'avais rêvée ; ce n'est point le monument d'un impérissable airain que j'aurais voulu ériger à votre gloire. Mes forces ont trahi mes espérances et mes désirs. Vous savez,

cependant, quel dessein m'a fait prendre la plume, et c'est pour cela même que je dépose avec confiance, à vos pieds, cet ouvrage indigne de vous. Daignez, à l'honneur qui m'a été accordé de l'écrire, ajouter encore cette grâce : ne m'éloignez pas de vous, de vos douces et salutaires influences, pendant les jours qu'il me reste à vivre, et, à l'heure de ma mort, souvenez-vous de moi; soyez auprès de mon Sauveur, pour m'obtenir miséricorde quand il me jugera.

FIN DU LIVRE SIXIÈME ET DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE VI.

L'ÉPREUVE SUPRÊME.

PREMIÈRE PARTIE.

AU PIED DE LA CROIX.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉPREUVE AUPRÈS DU SÉPULCRE.

Tournai, typ. Casterman.

Date Due

